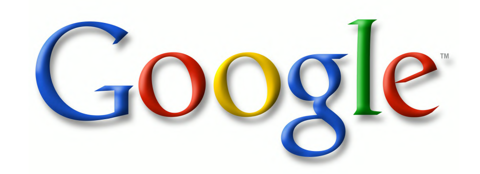


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

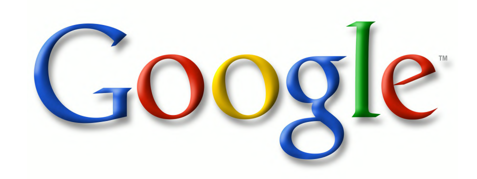
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

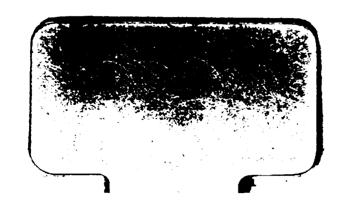
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

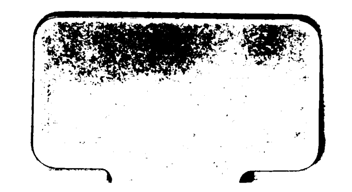
30. b. 5





30. b. 5





CONFIDENCES

D'UN

PRESTIDIGITATEUR

« L'escamoteur n'est pas ce qu'un vain peuple pense.
» Votre crédulité fait toute sa science. »

(VOLTAIRE, *traduction libre.*)

« Aimez-vous la muscade, on en a mis partout. »

BOILEAU.

CONFIDENCES

D'UN

PRESTIDIGITATEUR

PAR

ROBERT-HOUDIN

UNE VIE D'ARTISTE

Vocation — Luttes — Travaux — Succès
Théâtre et Prestidigitation
Algérie — Séances devant les Arabes
Un cours de Miracles
Expériences expliquées par des Gravures

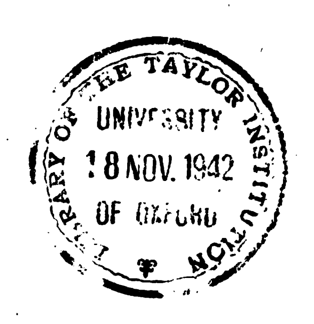
TOME II

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
14. Boulevard des Italiens, 14.

—

1859

La traduction et la reproduction sont réservées.



BLOIS. — IMP. LECESNE, RUE DU POIDS-DU-ROI, 17.

CHAPITRE Ier.

Études nouvelles. — Un journal comique. — Invention de la *seconde vue*. — Curieux exercices. — Un spectateur enthousiaste. — Danger de passer pour sorcier. — Un sortilége ou la mort. — Art de se débarasser des importuns. Une touche électrique. — Une représentation au théâtre du Vaudeville. — Tout ce qu'il faut pour lutter contre les incrédules. — Quelques détails intéressants.

Fontenelle a dit quelque part : Il n'y a pas de succès si bien mérité où il n'entre encore du bonheur. Bien que sur ce principe de haute modestie je fusse en conformité d'opinion avec l'illustre Académicien, je voulus cependant à fòrce de travail diminuer le plus possible la part que le bonheur pouvait revendiquer dans mes succès.

D'abord je redoublai d'efforts pour me perfectionner dans l'exécution de mes expériences, et

quand je crus avoir obtenu ce résultat, je cherchai aussi à me corriger d'un défaut qui, je le sentais moi-même, devait nuire à ma séance. Ce défaut était une trop grande volubilité de parole ; mon *boniment*, récité du ton d'un écolier, perdait considérablement de son effet. J'étais entraîné dans cette fausse direction par ma vivacité naturelle, et j'avais beaucoup à faire pour me corriger, car ce naturel que j'essayais de chasser, revenait toujours au galop. Toutefois à force de combats livrés à mon ennemi, je parvins à le dompter, et finis même par le modérer à mon gré.

Cette victoire me fut douhlement profitable : je fis ma séance avec beaucoup moins de fatigue, et j'eus le plaisir de voir, à la tranquillité d'esprit de mes spectateurs, que j'avais réalisé cet axiome scénique, que plus un récit est fait lentement, moins il semble long à ceux qui l'écoutent.

En effet, si vous vous énoncez lentement, le public jugeant à votre calme que vous prenez vous même intérêt à ce que vous dites, subit votre influence et vous écoute avec une attention soutenue. Si, au contraire, vos paroles trahissent le désir de terminer promptement, vos auditeurs reçoivent le contre-coup de cette inquiétude, et il leur tarde ainsi qu'à vous de voir arriver la fin de votre discours.

J'ai dit que le public d'élite venait en foule à mon théâtre, mais ce que paraîtra surprenant c'est que, malgré cette affluence aux places d'un prix élevé, le parterre comptait souvent nombre de places vides. J'avais l'ambition de voir ma salle complètement remplie. Je crus ne pouvoir mieux y parvenir qu'en m'occupant de la publicité de mon théâtre que j'avais jusqu'alors un peu négligée.

Une innovation vint me procurer d'excellentes réclames, dont le public se chargea d'être le complaisant propagateur.

De temps immémorial, il était passé en usage, dans les séances de prestidigitation, de distribuer de petits cadeaux au public, *dans le but d'entretenir son amitié*.

On choisissait presque toujours des jouets d'enfants, dont les spectateurs de tout âge se disputaient la possession, ce qui faisait souvent dire à Comte, au moment de cette distribution : « Ce sont des joujoux à l'usage des grands et des petits enfants. » Ces cadeaux avaient une durée très-éphémère, et comme rien n'indiquait leur origine, ils ne pouvaient attirer l'attention sur celui qui les avait donnés.

Tout en restant aussi libéral que mes prédécesseurs, je voulus que mes petits présents rappelassent plus longtemps le souvenir de mon nom et de mes expériences. Au lieu de pantins, de poupées et

d'autres objets du même goût, je distribuai à mes spectateurs, sous forme de cadeaux produits par la magie, des journaux comiques illustrés, d'élégants éventails, des albums de ma séance, de gracieux rébus, le tout accompagné de bouquets et d'excellents bonbons.

Chaque objet portait non-seulement cette suscription : *Souvenirs des soirées fantastiques de Robert-Houdin*, mais il contenait en outre, selon sa nature, des détails sur ma séance. Ces détails étaient donnés dans de petites poésies pour lesquelles je demande au lecteur l'indulgence que mérite leur peu de prétention.

Sur l'une des faces de l'éventail, par exemple, était une jolie gravure, représentant l'entrée de mon théâtre; l'autre était couverte de ces pièces rimées dont je viens de parler. En voici un spécimen:

LA PENDULE AÉRIENNE.

Mesdames, ma pendule obéit, compte, sonne,
Marque l'heure ou s'arrête au gré de tout désir ;
Mais pour vous, chaque fois que son timbre résonne
Puisse-t-elle sonner une heure de plaisir !

Toutes mes expériences étaient ainsi décrites. De temps en temps aussi au milieu de ces descriptions

se trouvait, à l'adresse des spectateurs, un compliment tel que celui-ci :

AU PUBLIC.

—

Combien j'aime à voir,
Chaque soir,
Par la foule amie,
Ma salle envahie
Et remplie
A ne pas s'y mouvoir.
Pour mériter longtemps une faveur si chère,
Comptez sur mes efforts et sur mon savoir-faire;
Spectateurs d'aujourd'hui, venez me voir demain;
Venez.... je vous prépare un autre tour *de main*.

Parmi ces fantaisies, celle qui m'avait donné le plus de mal à composer, c'était mon journal comique. Notez que je ne pouvais faire ce travail que dans mes moments de loisir, et ces moments j'étais obligé de les prendre sur mon sommeil.

Ce journal, sur papier de luxe et de petit format, était illustré. Le texte parodiait celui des grands journaux. L'entête était ainsi conçue :

LE CAGLIOSTRO,

PASSE-TEMPS DE L'ENTR'ACTE (NE JAMAIS LIRE PASSE T'EN).

Ce journal, paraissant le soir, ne peut être lu que par des gens éclairés.

Le rédacteur prévient qu'il n'est pas timbré (le journal).

On est prié d'affranchir les lettres, si l'on ne préfère les adresser *franco*.

Venaient ensuite, dans le même esprit, ma profession de foi, les faits divers, la littérature, les inventions et découvertes, les annonces, etc.

Je ne citerai que quelques-uns de ces articles, afin d'en donner une idée.

FAITS DIVERS.

— Le Ministre de l'Intérieur ne recevra pas demain, mais le Ministre des Finances recevra tous les jours.... et jours suivants.

— Un avis du *Moniteur* rappelle aux jeunes gens qui se destinent à l'Ecole des mines, qu'il faut être *majeur* pour être *mineur*..

INVENTIONS ET DÉCOUVERTES.

La *Gazette des Basses-Pyrénées* annonce qu'un tanneur de *Pau* vient d'inventer un nouvel instrument pour *passer son tan*..

RÉVEIL ÉCONOMIQUE ET SANS ROUAGES.

Un timbre et un marteau suffisent. A l'heure que l'on désire, on frappe soi-même sur le timbre avec le marteau, jusqu'à ce qu'on soit éveillé.

ANNONCES.

M. SEMELÉ, cordonnier, vient de réduire le prix de ses

bottes, qu'il livre au prix coûtant; il espère se retirer sur la quantité.

A qui en prend douze, la treizième est donnée par dessus le marché.

Assurances contre les voleurs. La Compagnie se charge de prendre les objets à domicile pour les *garder*.

Il n'est pas jusqu'à la bande qui ne portât aussi son mot.

A Monsieur ou Madame ***, demeurant ici.

Votre abonnement finissant ce soir, le gérant du journal vous prie de le renouveler demain, si vous ne voulez pas le voir expirer (l'abonnement).

Le public avait la bonté de s'amuser de ces plaisanteries, qui lui faisaient patiemment passer l'entr'acte, et me permettaient, à moi, de prendre quelques instants de plus pour préparer la seconde partie de la séance.

Outre les deux perfectionnements que je viens de citer, ce qui contribua beaucoup à me procurer une vogue complète, ce fut une expérience que m'inspira ce dieu fantasque, auquel Pascal attribue toutes les découvertes d'ici-bas; le hasard me conduisit directement à l'invention de la *seconde vue*.

Mes deux enfants étant un jour dans le salon, s'amusaient à un jeu créé par leur imagination enfantine Le plus jeune avait bandé les yeux de son

frère et lui faisait deviner les objets qu'il touchait, et, quand celui-ci, guidé par des suppositions, venait à nommer juste, le jeune prenait sa place.

Ce jeu si simple, si naïf, fit cependant germer en moi une des idées les plus compliquées qui me soient jamais venues à l'esprit.

Poursuivi par cette idée, je courus m'enfermer dans mon cabinet ; j'étais heureusement dans une de ces dispositions où l'intelligence suit avec docilité, avec plaisir même, les combinaisons que la fantaisie lui trace. Je m'appuyai la tête dans mes deux mains, et, sous l'influence d'une surexcitation que je provoquais, je posai les premiers principes de la seconde vue.

Il faudrait un volume entier pour décrire les innombrables combinaisons de cette expérience. Cette description, beaucoup trop sérieuse pour ces Mémoires, prendra place plus tard dans un ouvrage spécial, qui contiendra également l'explication de tous mes secrets de théâtre.

Cependant je ne puis résister au désir d'indiquer sommairement ici quelques-uns des exercices préliminaires, auxquels je crus devoir recourir pour combiner l'expérience que je voulais tenter.

On doit se rappeler les travaux que m'avait autrefois inspirés le talent d'un pianiste, et l'étrange

faculté que j'étais parvenu à acquérir : je lisais tout en jonglant avec quatre boules.

En y songeant sérieusement, je reconnus que cette perception par appréciation pouvait être encore susceptible d'un grand développement, si j'en appliquais les principes à la mémoire et à l'intelligence.

Je résolus en conséquence de faire, avec mon fils Emile, des exercices dans cette nouvelle voie, et pour bien faire comprendre à mon jeune collaborateur la nature des études auxquelles nous allions nous livrer, je pris un dé de domino, le cinq-quatre, que je posai devant lui. Au lieu de lui laisser compter un à un les points des deux nombres, j'exigeai que l'enfant m'en donnât aussitôt le total.

— Neuf, me dit-il.

A ce domino j'en joignis un autre, le quatre-trois.

— Cela fait seize, répondit-il sans hésiter.

Je m'arrêtai là pour une première leçon. Le lendemain nous réussîmes à additionner d'un coup d'œil trois et quatre dés, le surlendemain cinq, et en ajoutant chaque jour de nouveaux progrès à ceux de la veille, nous parvînmes à donner instantanément le produit de douze dominos.

Ce résultat obtenu, nous nous occupâmes d'un travail bien autrement difficile et auquel nous nous livrâmes pendant plus d'un mois.

Nous passions, mon fils et moi, assez rapidement

devant un magasin de jouets d'enfants ou tout autre qui était garni de marchandises variées, et nous y jetions un regard attentif.

A quelques pas de là, nous tirions de notre poche un crayon et du papier, et nous luttions séparément à qui décrirait un plus grand nombre d'objets que nous avions pu saisir au passage. Je dois l'avouer, à cet exercice mon fils devint d'une force à laquelle je ne pus jamais atteindre. Il lui arrivait souvent d'inscrire une quarantaine d'objets, quand j'atteignais à peine le nombre trente. Un peu piqué de cette défaite, je retournais faire une vérification devant la boutique, et il était rare qu'il eût commis une erreur.

Mes lecteurs pourront sans doute comprendre la possibilité d'un tel travail, mais à coup sûr ils le trouveront difficile. Quant à mes lectrices, je suis assuré d'avance qu'elles n'auront pas la même opinion, attendu qu'elles font chaque jour des appréciations au moins aussi extraordinaires.

Ainsi, par exemple, je mets en fait qu'une femme, voyant passer une autre femme dans un équipage lancé à fond de train, aura eu le temps d'analyser toute la toilette de la voyageuse depuis le chapeau jusqu'à la chaussure inclusivement, et qu'elle pourra désigner ensuite non-seulement la forme de l'habillement, la nature et la qualité des étoffes, mais en-

core dire si les points d'Angleterre, d'Alençon ou de Malines ne sont point simulés par des tulles *illusion*. J'ai vu des femmes de cette force-là.

Cette faculté naturelle ou factice chez les dames, mais que nous avions acquise mon fils et moi par un long travail, me fut d'une grande utilité pour mes séances, car tandis que j'exécutais mes expériences, je voyais encore tout ce qui se passait autour de moi, et je pouvais ainsi me préparer à déjouer toutes les difficultés qu'on me présenterait. Cet exercice m'avait donné pour ainsi dire la possibilité de poursuivre simultanément deux idées, et rien n'est plus favorable à l'escamotage que de pouvoir penser à la fois à ce qu'on dit et à ce qu'on fait, ce qui certes n'est pas la même chose. J'acquis plus tard une telle habitude de cette pratique, qu'il m'est souvent arrivé d'imaginer de nouveaux *trucs* pendant que j'exécutais ma séance. Un jour, même, je fis la gageure de résoudre un problème de mécanique, tandis que je soutiendrais une conversation. On parla des plaisirs de la vie champêtre, et je calculai, pendant ce temps, la quantité de roues et de pignons, ainsi que leurs dentures nécessaires pour obtenir certaines révolutions données, sans manquer un seul instant de fournir la réplique.

Ces quelques explications suffisent à faire comprendre quelle est la base essentielle de l'expérience

de la seconde vue. J'ajouterai qu'il existait aussi entre mon fils et moi une correspondance secrète, insaisissable, au moyen de laquelle je lui indiquais avec la plus grande facilité le nom, la nature, le volume des objets présentés par les spectateurs.

Comme on ne me voyait pas agir, on pouvait être tenté de croire à quelque chose d'extraordinaire. Du reste, je puis le dire, mon fils Emile, alors âgé de douze ans, possédait toutes les qualités capables de faire naître cette opinion. Sa figure pâle, intelligente et toujours sérieuse, représentait le type d'un enfant doué de quelque faculté surnaturelle.

Deux mois furent employés sans relâche à l'échafaudage de nos artifices. Lorsqu'enfin nous fûmes entièrement sûrs de pouvoir lutter contre toutes les difficultés d'une pareille entreprise, nous annonçâmes la première représentation de la seconde vue.

Le 12 février 1846, je fis imprimer au milieu de mon affiche cette singulière annonce :

Dans cette séance, le fils de M. Robert-Houdin, doué d'une seconde vue merveilleuse, après que ses yeux auront été couverts d'un épais bandeau, désignera tous les objets qui lui seront présentés par les spectateurs.

Je ne saurais dire si ce jour-là l'attrait de cette annonce attira des spectateurs, car ma salle se trouva remplie. Ce que je puis déclarer et ce qui paraîtra

extraordinaire, c'est que l'expérience de la seconde vue, qui eut une si grande vogue, ne produisit aucun effet à la première représentation.

J'ai tout lieu de croire que chaque spectateur se crut la dupe d'une mystification organisée par des compères.

Je fus désolé de ce résultat, car je m'étais fait une grande fête de la surprise que j'allais produire.

Néanmoins n'ayant aucune raison pour douter du succès futur, je voulus tenter une seconde épreuve et j'eus bien raison.

Le lendemain je reconnus avec étonnement dans ma salle quelques-unes des personnes que j'y avais aperçues la veille. Je compris que ces spectateurs venaient une seconde fois pour s'assurer de la réalité de l'expérience. Il paraît qu'ils furent convaincus, car la réussite fut complète et me dédommagea amplement de la déception de la veille.

Je me rappelle surtout dans cette séance une marque d'approbation singulière, dont me gratifia un des spectateurs du parterre.

Mon fils lui avait nommé plusieurs objets qu'il avait successivement présentés. Sans se trouver satisfait, notre incrédule se levant comme pour donner plus d'importance à la difficulté qu'il allait offrir, me remit, pour être également nommé, un petit instrument spécial aux marchands de toile et dont

ils se servent pour compter le nombre de fils des étoffes. Me rendant à ses désirs :

—Qu'est-ce que je tiens à la main, dis-je à l'enfant?

—C'est un instrument destiné à apprécier la finesse des étoffes, et que l'on nomme *compte-fil*.

—Ah! sac........ fit énergiquement le spectateur; c'est merveilleux! J'aurais payé dix francs pour voir cela, que je ne les regretterais pas.

Cette exclamation par trop colorée fut en quelque sorte la consécration du succès de cette expérience.

A partir de ce moment, ma salle se trouva beaucoup trop petite, et chaque soir, elle fut, comme on dit en Angleterre, *Crowded*, c'est-à-dire quelque chose comme prête à s'écrouler sous le nombre des spectateurs.

Cette affluence, cette vogue dont j'étais si heureux, m'inspira pour la collection poétique réservée à mes éventails la petite pièce suivante, que je ne présente ici qu'à cause de son à-propos.

De spectateurs nombreux l'aimable compagnie
Daignant me visiter ce soir,
M'inspire un noble orgueil, une joie infinie,
Car j'ai ma salle pleine et ma caisse garnie,
Deux choses bien douces à voir,
Par leur séduisante harmonie;
Et ce double plaisir pouvant être goûté,
D'enchanteur que j'étais, je deviens enchanté.

Tout n'est pas rose dans le succès; je pourrais aisément raconter beaucoup de scènes désagréables que me valut la réputation de sorcier dont je jouissais chez quelques esprits plus ou moins égarés. Je n'en citerai qu'une seule, qui résume toutes celles que je passe sous silence.

Une jeune femme de tournure et de manières élégantes se présente, un jour, chez moi.

Cette Dame avait la figure couverte d'un voile épais, à travers lequel cependant mes yeux exercés distinguaient parfaitement ses traits. Elle était jolie.

Mon inconnue ne consentit à s'asseoir qu'après s'être assurée que nous étions seuls, et que j'étais bien le véritable Robert-Houdin.

Je m'assis à mon tour, et prenant l'attitude d'un homme prêt à écouter, je me penchai un peu vers ma visiteuse, comme pour l'engager à parler, attendant qu'elle m'expliquât le but de sa mystérieuse visite. A mon grand étonnement, la jeune dame dont les gestes trahissaient une vive émotion, gardait le plus profond silence. Je commençais à trouver cette visite assez étrange, et j'étais sur le point de provoquer à tout prix une explication, lorsque la belle inconnue hasarda timidement ces mots :

— Oh mon Dieu! Monsieur..... je ne sais comment vous allez interprèter..... ma démarche.

Ici elle s'arrêta, baissa les yeux d'un air très em-

barrassé, puis faisant un violent effort sur elle-même, elle continua :

— Ce que j'ai à vous demander, Monsieur, est très difficile à dire.

— Parlez, Madame, je vous prie, dis-je poliment, je tâcherai de deviner ce que vous ne pourrez me faire comprendre. Et j'étais à me demander ce que signifiait cette réserve.

— Et d'abord, reprit la jeune femme d'une voix faible et en regardant encore autour d'elle, je vais vous dire confidentiellement..... que j'aime..... que j'étais aimée et que je...... que je suis trahie.

A ce dernier mot, l'inconnue releva la tête, surmonta la timidité qui la retenait, et, d'un ton ferme et assuré.

— Oui, Monsieur, oui, je suis trahie, ajouta-t-elle, et c'est pour cela que je suis venue vous voir.

— Mais, Madame, fis-je assez surpris de cet étrange aveu, je ne vois pas en quoi je puis vous être utile dans cette circonstance.

— Oh ! Monsieur, je vous en prie, dit ma solliciteuse en joignant les mains, je vous en prie, ne m'abandonnez pas.

J'étais très embarrassé de mon rôle et de ma contenance. Pourtant j'éprouvais une forte curiosité de connaître l'histoire cachée sous ce mystère.

— Calmez-vous, Madame, fis-je d'un ton de compatissant intérêt, dites ce que vous attendez de moi, et si cela est en mon pouvoir.....

— Si cela est en votre pouvoir, reprit vivement la jeune femme, mais rien de plus facile, Monsieur.

— Expliquez-vous, Madame.

— Eh bien! Monsieur, il s'agit de me venger.

— Comment cela?

— Comment? vous le savez mieux que moi, Monsieur. Faut-il donc que je vous apprenne que vous avez en votre pouvoir des moyens de.....

— Moi, Madame!

— Oui, Monsieur, oui vous, car n'êtes-vous pas sorcier? Vous ne pouvez le nier!

A ce mot de sorcier, je faillis éclater de rire; j'en fus empêché par la vive émotion de l'inconnue. Voulant cependant mettre fin à une scène qui commençait à friser le ridicule.

— Malheureusement, Madame, dis-je d'un ton poli mêlé d'ironie, vous m'attribuez un titre que je n'ai jamais eu.

— Comment, Monsieur, s'écrie la jeune femme d'une voix animée, vous ne voulez pas convenir que vous êtes.....

— Sorcier, Madame! Oh! non, je m'en défends.

— Vous ne le voulez pas?

— Mais non, non, mille fois non, Madame.

A ces mots, la solliciteuse se leva brusquement, murmura quelques paroles incohérentes , parut en proie à une lutte terrible, puis s'approchant de moi les yeux animés et le geste menaçant :

— Ah! vous ne voulez pas, répéta-t-elle d'une voix brève, c'est bien; je sais maintenant ce qu'il me reste à faire.

Stupéfait d'une pareille sortie, je la regardais, immobile et muet, et je commençais à soupçonner la cause de cette incroyable conduite.

— Avec les gens qui s'occupent de magie, reprit-elle avec une volubilité effrayante, il y a deux moyens d'agir, la prière et la menace. Vous n'avez pas cédé au premier de ces deux moyens ; puisqu'il le faut, je vais employer le second.

— Tenez, ajouta-t-elle, voilà qui vous décidera peut-être à parler.

Et soulevant son mantelet, elle porta vivement la main sur le manche d'un petit poignard passé à sa ceinture; en même temps elle soulevait brusquement son voile, et me montrait des traits où éclataient tous les signes d'une folie furieuse.

Ne pouvant plus douter du personnage auquel j'avais affaire, mon premier mouvement fut de me lever et de me mettre sur mes gardes; mais cette première impression passée, je repoussai la pensée d'une lutte contre cette infortunée, et il me vint à

l'esprit d'employer un moyen qui presque toujours réussit avec les malheureux privés de raison. Je feignis d'entrer dans ses vues.

— S'il en est ainsi, Madame, lui dis-je, je me rends à vos désirs. Voyons, que voulez-vous ?

— Je vous l'ai dit, Monsieur; il faut que vous me vengiez, et pour cela il n'y a qu'un moyen, c'est de....

Ici, il y eut une nouvelle interruption, et la jeune femme, calmée par mon apparente soumission autant qu'embarrassée par la demande qu'elle avait à me faire, redevint tout-à-coup timide et irrésolue.

— Eh bien, Madame?

— Eh bien.... Monsieur.... Je ne sais comment vous dire.... comment vous expliquer.... mais il me semble qu'il existe certains moyens.... certains maléfices pour mettre un homme dans l'impossibilité de.... dans l'impossibilité.... d'être infidèle.

— Je comprends, maintenant, Madame, ce que vous désirez. C'est une certaine pratique de magie employée au moyen-âge. Rien ne m'est plus facile. Je vais vous satisfaire.

Décidé à poursuivre la comédie jusqu'au bout, je pris dans ma bibliothèque le plus gros livre que je pus trouver, je le feuilletai, m'arrêtai sur une page que je feignis d'étudier avec une attention profonde,

puis m'adressant à la jeune femme, qui suivait tous mes mouvements avec anxiété.

— Madame, dis-je, d'un ton confidentiel, le maléfice que nous allons accomplir exige que je sache le nom de la personne, veuillez donc me le dire.

— Julien, fit-elle d'une voix émue.

Alors, avec toute la gravité d'un véritable sorcier, j'enfonçai solennellement une épingle dans une bougie allumée, en feignant de prononcer mystérieusement quelques paroles cabalistiques. Après quoi, soufflant la bougie et me tournant vers la pauvre insensée :

— Madame, lui dis-je, c'en est fait; votre vœu est accompli.

— Oh! merci, Monsieur, s'écria-t-elle avec l'expression de la plus profonde reconnaissance.

En même temps elle déposa une bourse sur mon bureau et s'élança dehors.

Je donnai ordre à mon domestique de suivre cette dame jusqu'à sa demeure, de prendre sur elle tous les renseignements qu'il pourrait se procurer, et de me les rapporter immédiatement.

J'appris que mon inconnue était veuve, depuis peu, d'un mari qu'elle adorait et dont la perte avait troublé sa raison.

Dès le lendemain, je me rendis dans sa famille, et remettant la bourse dont j'étais le dépositaire, je

racontai la scène dont le lecteur vient de lire les détails.

Cette scène, et plusieurs autres qui l'avaient précédée ou qui la suivirent, durent me forcer à prendre des mesures pour me garantir des importuns de toute nature.

Je ne pouvais songer, comme autrefois, à m'exiler à la campagne. Je pris un moyen équivalent : ce fut de me cloîtrer dans mon atelier, en organisant autour de moi un système de défense contre ceux que, dans ma mauvaise humeur, j'appelais des voleurs de temps.

En ma qualité d'artiste, je recevais chaque jour la visite de gens que je ne connaissais pas du tout. Quelques-uns étaient intéressants, mais le plus grand nombre, se faisant introduire sous le plus futile prétexte, ne venaient chez moi que pour dépenser une partie des loisirs dont ils ne savaient que faire. Il s'agissait de distinguer les bons visiteurs des mauvais. Voici la combinaison que j'imaginai.

Lorsqu'un de ces messieurs sonnait à ma porte, une communication électrique faisait également sonner un timbre placé dans mon cabinet de travail. J'étais averti et me tenais sur mes gardes. Mon domestique ouvrait, et ainsi que cela se pratique d'ordinaire, il demandait le nom du visiteur. Moi, de mon côté, j'appliquais mon oreille à un instrument

d'acoustique disposé à cet effet et qui me transmettait les moindres paroles de l'inconnu. Si, d'après sa réponse, je jugeais convenable de ne pas le recevoir, je pressais un bouton, et un point blanc, qui paraissait dans un endroit convenu du vestibule, voulait dire que je n'y étais pas. Mon domestique annonçait alors que j'étais absent et offrait au visiteur de s'adresser à mon régisseur.

Il m'arrivait bien quelquefois de me tromper dans mes appréciations et de regretter d'avoir accordé audience, mais j'avais un autre moyen d'abréger la visite de l'importun.

J'avais pratiqué, derrière le canapé sur lequel je m'asseyais, une petite touche électrique correspondant à un timbre que pouvait entendre mon domestique. En cas de besoin, et tout en causant, j'allongeais négligemment le bras sur le dos du meuble où se trouvait cette touche, je la pressais, et le timbre résonnait dans la pièce voisine.

Alors mon domestique, jouant une petite comédie, allait ouvrir la porte d'entrée, tirait la sonnette, que l'on pouvait entendre du salon où nous nous trouvions, et venait ensuite m'avertir que M. X... (nom fabriqué pour la circonstance) demandait à me parler. J'ordonnais que M. X... fût introduit dans le cabinet voisin du salon, et il était bien rare que l'importun ne levât pas le siége devant une semblable exigence.

On ne peut se faire une idée du temps que me fit gagner cette bienheureuse organisation. Aussi que de fois j'ai béni et mon invention et le célèbre savant auquel on doit la découverte du galvanisme!

Cette exaltation doit facilement se comprendre, car le temps était pour moi d'une valeur inestimable; je le ménageais comme un trésor et ne le sacrifiais qu'à la condition que ce sacrifice m'aiderait à la découverte de nouvelles expériences, destinées à stimuler la curiosité publique.

Pour me soutenir dans cette voie de recherches, j'avais constamment à la pensée cette maxime :

« Il est plus difficile d'entretenir l'admiration que de la faire naître. »

Et cette autre, qui semble le corollaire de la première :

« La vogue d'un artiste ne peut être durable qu'autant que son talent s'accroît chaque jour. »

Il ne faut pas croire cependant que je me contentasse des rêves attrayants de mes inventions. Non, quelque amour qu'un homme porte à son art, il est bien rare qu'il ne lui vienne pas à l'idée d'associer la fortune à la gloire; d'autant plus que, pour peu que l'on ait vécu, l'on sait que ces deux choses se font mutuellement valoir.

L'une est la pierre précieuse, et l'autre est la parure qui la fait briller.

Rien ne rehausse le mérite d'un artiste comme une position de fortune indépendante. Cette vérité est brutale, mais elle est incontestable.

Non-seulement j'étais pénétré de ces principes de haute économie, mais je savais, en outre, que l'on doit se hâter de profiter de la fugitive faveur du public, qui, elle aussi, descend, quand elle ne monte pas. J'exploitais la vogue autant que je pouvais.

Malgré mes nombreuses occupations, je trouvais encore moyen de donner des soirées dans les salons et sur les principaux théâtres de Paris. De grandes difficultés s'opposaient souvent à ces sortes de représentations, parce que ma séance ne se terminant qu'à dix heures et demie, c'était seulement après que je pouvais remplir les engagements que j'avais pris.

Onze heures étaient presque toujours le moment fixé pour mon entrée en scène dans ces séances. Que l'on juge alors de l'activité qu'il me fallait déployer pour pouvoir, dans un si court espace de temps, me rendre à l'endroit convenu et faire encore quelques préparatifs ! Il est vrai que les instants étaient aussi bien calculés qu'employés. Le rideau de ma scène était à peine baissé que, m'élançant vivement vers l'escalier, je devançais le public et je me jetais dans une voiture qui m'emportait à toutes brides.

Mais ces fatigues n'étaient rien en comparaison

des vives émotions que me causaient quelquefois certaines erreurs sur le temps qui devait s'écouler entre mes deux séances.

Je me rappelle qu'un jour devant jouer au Vaudeville pour terminer le spectacle, le régisseur de la scène, qui n'avait pas bien calculé la longueur de ses pièces, se trouva en avance sur le moment convenu. Il m'expédia un exprès pour m'avertir que le rideau venait d'être baissé et que l'on m'attendait.

Comprendra-t-on mes angoisses? Mes expériences, dont il m'était impossible de rien retrancher, devaient se prolonger un quart-d'heure encore.

Au lieu de m'abandonner à des récriminations inutiles, je me résignai et je continuai ma représentation; mais j'étais en proie à une horrible anxiété. En même temps que je parlais, il me semblait entendre résonner à mes oreilles cet affreux trépignement rhythmé du public, sur lequel a été composée cette fameuse chanson : « *Des lampions! des lampions!* etc. » Aussi, soit préoccupation, soit désir de terminer plus tôt, je me trouvai, lorsque j'eus fini ma séance, avoir escamoté cinq minutes sur le quart-d'heure. Certes, on pouvait l'appeler le quart-d'heure de grâce.

Monter en voiture, arriver place de la Bourse, fut

l'affaire d'un instant; néanmoins vingt minutes s'étaient écoulées depuis le baisser du rideau, et vingt minutes sont un temps exorbitant pour un entr'acte.

Mon fils Emile et moi, nous montâmes l'escalier des artistes avec toute la promptitude possible, mais déjà à la première marche nous avions entendu les cris, les sifflets, les roulements de pieds des spectateurs impatients.

Quelle perspective pour une entrée en scène ! Je savais que souvent, à tort ou à raison, le public salue assez cavalièrement un artiste, quel qu'il soit, pour le rappeler à l'exactitude. Ce souverain semble toujours avoir à la bouche ce mot d'un autre monarque : « J'ai failli attendre. » Quoi qu'il en soit, nous nous hâtions de gravir les marches qui conduisaient à la scène.

Le régisseur, aux abois, entendant des pas précipités, nous cria du haut de ce rapide sentier :

— Est-ce vous, monsieur Houdin?

— Oui, Monsieur, oui.

— Machiniste, au rideau! cria la même voix.

— Attendez donc, attendez donc, c'est imp. . . .

Ma respiration ne put me permettre d'achever ma réclamation.

J'arrivai sur le pallier du théâtre haletant, n'en pouvant plus.

— Allons! monsieur Houdin, me dit le régisseur,

je vous en supplie, faites votre entrée au plus vite; le rideau est levé, le public est d'une impatience....

La porte du fond de la scène s'était ouverte à deux battants, mais j'étais dans l'impossibilité de la franchir; la fatigue et l'émotion m'avaient cloué sur place.

Ce fut cependant à cette impossibilité d'action que je dus une inspiration qui me sauva peut-être de la mauvaise humeur du public.

— Va, dis-je à mon fils, entre en scène, prépare tout ce qu'il faut pour l'expérience de la seconde vue, je te suis.

Le public se laissa désarmer par ce jeune enfant, dont la physionomie inspirait un sympathique intérêt. Mon fils, après s'être gravement avancé vers les spectateurs, fit tranquillement ses petits préparatifs, c'est-à-dire qu'il apporta sur le devant de la scène un tabouret, et qu'il déposa sur une table voisine une ardoise, du blanc, des cartes et un bandeau.

Ce peu de temps m'avait suffi pour reprendre haleine et pour calmer mes sens. Je m'avançai à mon tour, en m'efforçant de retrouver le sourire de rigueur ordinairement stéréotypé sur mes lèvres. J'y parvins, mais avec beaucoup de peine, tant mes traits avaient été contractés.

Le public resta d'abord silencieux, puis insensiblement les figures se déridèrent, et bientôt un ou

deux applaudissements ayant été risqués, il y eut entraînement et la paix fut faite. Je fus, du reste, bien dédommagé de ce terrible préliminaire, car jamais ma *seconde vue* n'obtint un plus grand succès.

Un incident contribua surtout à égayer la fin de cette expérience.

Un spectateur, venu sans doute à cette représentation avec le parti pris de nous embarrasser, avait, depuis quelques instants, cherché vainement à mettre en défaut la clairvoyance de mon fils, lorsque m'adressant la parole :

— Monsieur, me dit-il en accentuant ses paroles, puisque votre fils est un devin, il pourra certainement deviner le numéro de ma stalle.

L'exigeant spectateur pensait me mettre dans la nécessité d'avouer l'impuissance de notre mystérieuse expérience, parce qu'il couvrait le chiffre et que les stalles voisines étant occupées, on ne pouvait non plus en lire les numéros. Mais j'étais en garde contre toutes les surprises ; ma réponse était prête. Seulement, afin de tirer le meilleur parti possible de la situation, je feignis de reculer pour mieux enferrer mon adversaire.

— Vous savez, Monsieur, lui dis-je en affectant un air embarrassé, vous savez que mon fils n'est ni sorcier, ni devin ; il lit par mes yeux, et c'est pour

cela que j'ai donné à cette expérience le nom de seconde vue. Comme je ne puis voir le numéro de votre stalle, puisque vous l'occupez, et qu'autour de vous les autres stalles sont également remplies, mon fils ne pourra vous le nommer.

— Ah! j'en étais bien sûr! s'écria mon persécuteur d'un air de triomphe et en se tournant vers ses voisins, je vous l'avais bien dit que je l'embarrasserais.

— Oh! Monsieur, vous n'êtes pas généreux dans votre victoire, dis-je à mon tour d'un ton railleur. Prenez-y garde, si vous piquez trop fort l'amour-propre de mon fils, il pourra bien, si difficile qu'il soit, résoudre votre problème.

— Je l'en défie, fit le spectateur en s'appuyant fortement sur le dossier de sa stalle pour mieux en cacher le numéro. Oui, oui, je l'en défie.

— Vous croyez donc cela difficile?

— Je dirai mieux : cela vous est impossible.

— Alors, Monsieur, raison de plus pour que nous essayions de le faire. Vous ne nous en voudrez pas de triompher à notre tour, ajoutai-je en souriant malignement.

— Allez, Monsieur, nous connaissons ces défaites-là; je vous le répète, je vous en défie l'un et l'autre.

Le public prenait grand plaisir à ce débat et en attendait patiemment l'issue.

— Emile, dis-je à mon fils, prouvez à Monsieur que rien ne peut échapper à votre seconde vue.

— C'est le numéro soixante-neuf, répondit aussitôt l'enfant.

De tous les coins de la salle partirent aussitôt de bruyants et chaleureux applaudissements, auxquels s'associa, du reste, mon antagoniste, qui, s'avouant vaincu, criait en battant des mains :

— C'est étonnant! c'est magnifique!

Par quel moyen étais-je parvenu à connaître le numéro de la stalle soixante-neuf? Je vais le dire.

Je savais à l'avance que dans les théâtres, lorsque les stalles sont divisées au milieu par une barrière, les numéros impairs se trouvent à droite et les numéros pairs à gauche.

Or, comme au Vaudeville chaque rang était composé de dix stalles, il en résultait que du côté droit, par exemple, chacun de ses rangs devait commencer par les numéros un, vingt-et-un, quarante-et-un, soixante-un, et ainsi de suite, de vingt en vingt. Guidé par ce renseignement, il ne me fut pas difficile, en partant du numéro soixante-et-un, d'arriver au soixante-neuf, représentant dans le quatrième rang la cinquième stalle occupée par mon adversaire.

J'avais allongé la conversation dans le double but de donner plus d'éclat à mon expérience et de prendre le temps de faire mes recherches à loisir. Je

faisais ainsi une application de mon procédé des deux pensées simultanées dont j'ai parlé plus haut.

Puisque me voici sur le chapitre des confidences, j'expliquerai au lecteur quelques-uns des artifices qui ont le plus puissamment contribué à l'éclat de la seconde vue.

J'ai déjà dit que cette expérience était surtout le résultat d'une communication matérielle, mais insaisissable, entre mon fils et moi, communication dont les immenses combinaisons pouvaient se prêter à la désignation de tout objet imaginable. C'était un très beau résultat sans doute, mais je compris que dans l'exécution j'allais rencontrer bientôt des difficultés inouïes

L'expérience de la seconde vue avait lieu chaque soir à la fin de ma séance, et chaque soir, je voyais arriver des incrédules armés de toutes pièces pour triompher d'un secret qu'ils ne pouvaient s'expliquer.

Avant de partir pour aller voir le fils de Robert-Houdin, on tenait un conciliabule, on se concertait pour emporter quelque objet qui pût embarrasser le père. C'étaient des médailles antiques à moitié effacées, des minéraux, des livres écrits en caractères de toutes sortes (langues mortes et langues vivantes), des armoiries, des objets microscopiques, etc.

Ce qui par dessus tout soumettait mon intelli-

gence à un travail prodigieux, c'étaient les devinations que l'on m'imposait en me présentant des objets enfermés, enveloppés, et quelquefois même ficelés et cachetés.

J'étais parvenu à lutter avec avantage contre toutes ces taquineries. J'ouvrais assez facilement, sans qu'on s'en aperçût, tout en paraissant m'occuper de toute autre chose, les boîtes, les bourses, les portefeuilles, etc. Me présentait-on un paquet ficelé et cacheté? Avec l'ongle du pouce de la main gauche, que je conservais toujours long et soigneusement aiguisé, je découpais dans le papier une petite porte que je refermais aussitôt, après toutefois avoir, du coin de l'œil, pris connaissance de ce qu'il renfermait

Une condition essentielle de mon rôle était d'avoir une excellente vue, et sur ce point mes yeux ne me laissaient rien à désirer. Je devais à l'exercice de mon ancienne profession cette précieuse faculté qui se développait encore, chaque jour, dans mes séances.

Une nécessité non moins indispensable était de connaître le nom de tout objet qui m'était présenté. Il ne suffisait pas de dire, par exemple : C'est une pièce de monnaie, il fallait encore que mon fils fît connaître le nom technique de cette pièce, sa valeur représentative, le pays où elle avait cours et l'année où elle avait été frappée. Si l'on présentait un crown

d'Angleterre, l'enfant devait après l'avoir nommé, indiquer également par exemple, que cette pièce avait été frappée sous Georges IV et qu'elle avait une valeur intrinsèque de six francs dix-huit centimes.

Secondés par une excellente mémoire, nous étions parvenus à classer dans notre tête le nom et la valeur de toutes les monnaies étrangères.

Nous pouvions aussi dépeindre un blason en termes héraldiques. Ainsi, me présentait-on les armes de la maison de X..., mon fils disait : ..... écu champ de gueules à deux émanches d'argent posées en pal.

Cette connaissance nous était très utile dans les salons du faubourg Saint-Germain, où nous étions souvent appelés.

J'avais appris à reconnaître, par la forme des caractères, mais sans pouvoir les traduire, une infinité de langues, telles que le Chinois, le Russe, le Turc, le Grec, l'Hébreu, etc.

Nous savions les noms de presque tous les instruments de chirurgie, de sorte que les trousses de médecins, si compliquées qu'elles fussent, ne pouvaient nous embarrasser.

Enfin je possédais encore, suffisamment pour en tirer parti, des connaissances en minéralogie, pierres précieuses, antiquités et curiosités.

A la vérité j'avais, pour faire ces études, tous les documents que je pouvais désirer.

Un de mes bons et intimes amis, Aristide Le Carpentier, savant antiquaire, spirituel fabuliste, oncle de l'habile compositeur de ce nom, possédait et possède encore aujourd'hui un cabinet de curiosités antiques, qui fait mourir de convoitise les conservateurs des musées impériaux.

Nous y passions, mon fils et moi, de longues journées à apprendre des noms et des dates dont nous faisions ensuite un savant étalage. Le Carpentier m'avait appris bien des choses, et entre autres il m'avait indiqué différents signes, auxquels on peut reconnaître certaines médailles antiques, dont le module se trouve effacé. Les Trajan, les Tibère, les Marc-Aurèle, m'étaient devenus aussi familiers qu'une pièce de cinq francs.

En ma qualité d'ancien horloger, je savais ouvrir facilement une montre, et je faisais même cette opération d'une seule main, si bien que, sans que le public s'en doutât, je voyais le nom de l'horloger gravé sur la cuvette; je refermais ensuite la montre et le tour était fait. Pour la devination, mon fils faisait le reste.

Mais ce qui, sans contredit, nous rendit les plus grands services, ce fut cette vue par appréciation que mon fils, surtout, possédait au plus haut point.

Il lui suffisait, lorsque nous nous rendions en ville, d'un examen très rapide, pour connaître tous les objets que contenait un appartement, ainsi que les différents bijoux portés par les spectateurs, tels que breloques, épingles, lorgnons, éventails, broches, bagues, bouquets, etc.

On doit penser avec quelle facilité il faisait la description de ces objets, lorsque je les lui indiquais par notre correspondance secrète. Je vais en citer un exemple.

Un soir, dans une maison de la chaussée d'Antin, à la fin d'une séance aussi bien réussie que chaudement applaudie, je me rappelai qu'en passant dans une pièce voisine du salon où nous nous trouvions, j'avais fait remarquer à mon fils une bibliothèque vitrée, en le priant d'observer les titres des livres et l'ordre dans lequel ils étaient placés. Personne ne s'était aperçu de ce prompt examen.

— Monsieur, dis-je au maître de la maison, je veux, pour terminer l'expérience de la seconde vue, vous prouver sa puissance en faisant lire mon fils à travers une muraille. Voulez-vous me confier un livre?

On me conduisit tout naturellement à la bibliothèque en question, que je fis semblant de voir pour la première fois. Je mis le doigt sur un livre.

— Emile, dis-je à mon fils, quel est le nom de cet ouvrage?

— Un Buffon, me répondit-il vivement.

— Et à côté? s'empressa de dire un incrédule.

— Est-ce le côté de droite ou celui de gauche? répondit mon fils.

— Le côté de droite, dit l'interlocuteur, qui avait ses raisons pour choisir cet ouvrage, parce que le titre en était très fin.

— C'est le voyage du jeune Anacharsis, répondit l'enfant. Mais, Monsieur, ajouta-t-il, si vous m'aviez demandé le nom du livre de gauche je vous aurais nommé les poésies de Lamartine. Un peu sur la droite de ce rayon, je vois les œuvres de Crébillon; au-dessous, deux volumes des Mémoires de Fleury; et mon fils nomma ainsi une douzaine d'ouvrages, puis il s'arrêta.

Les spectateurs n'avaient pas dit un mot pendant toutes ces descriptions tant ils étaient stupéfaits, mais aussitôt l'expérience terminée, chacun vint nous complimenter en battant des mains.

CHAPITRE II.

Séductions d'un agent théâtral. — Un marché à gagner cent mille francs. — Je pars pour Bruxelles. — Une *bienheureuse* pièce de deux sous. — Petites misères d'un voyage d'artiste. — Le théâtre du Parc. — Tyrannie d'un portier conservateur. — Salle pleine, petite recette. — Déceptions. — Retour à Paris.

A part mes nombreuses occupations et les petites misères qui y étaient attachées, j'aurais dû me trouver très heureux et me contenter des bénéfices journaliers que me procuraient mes séances. Mais voilà qu'un beau jour, le démon de la séduction se présente à moi sous la forme obséquieuse d'un agent théâtral.

— Monsieur Robert-Houdin, me dit-il, en m'abordant le sourire sur les lèvres, comme si nous eussions été d'anciens amis, je suis chargé par M. X......, directeur des théâtres royaux de

Bruxelles, de vous faire une proposition d'engagement pour la saison d'été.

Mon premier mot fut un refus que j'appuyai sur d'excellentes raisons. J'étais dans une voie de succès; il n'était pas prudent d'en interrompre le cours, et je ne voyais aucune nécessité d'aller chercher bien loin des avantages que je n'avais qu'à attendre chez moi.

Ce raisonnement eût été sans réplique pour tout autre que pour un agent de théâtre; mais rien, on le sait, ne saurait ébranler la ténacité de ces habiles recruteurs d'artistes.

— Permettez-moi, Monsieur Robert-Houdin, de ne pas être tout à fait de votre avis. Je reconnais sans doute qu'avec votre talent vous devez toujours faire recette, mais les chaleurs vont bientôt arriver, et vous n'ignorez pas que lorsqu'il fait chaud dehors on étouffe dans votre petite salle. Cette considération pourrait bien décider le public parisien à remettre à l'automne le plaisir d'assister à vos séances, tandis qu'en vous rendant à Bruxelles, où les théâtres sont vastes et aérés, vous n'avez pas à redouter l'inconvénient que je vous signale. Tenez, continua le fondé de pouvoir d'un ton plein de bonhomie, je vous dirai, sans vouloir vous flatter le moins du monde, qu'on ne parle que de vous en Belgique; j'ajouterai même que c'est sur la demande d'un

grand nombre d'abonnés que le directeur s'est empressé de vous faire faire des propositions.

Cette flatteuse insinuation commençait à m'ébranler, et je donnai pour ma défense des raisons dont la faiblesse ne faisait qu'attester mon indécision.

Mon habile avocat s'en aperçut, et jugeant le moment favorable pour frapper le grand coup :

— Savez-vous, Monsieur, dit-il, quelle peut être l'importance de l'affaire que je vous propose ?

— Oh, mon Dieu, non.

— Eh bien ! posez un chiffre.

— Cela me serait impossible.

— Faites toujours un à peu près.

— J'y renonce, Monsieur, car je n'entends rien à cette évaluation.

— Eh bien ! moi qui m'y entends et qui me trompe bien rarement, fit l'agent théâtral en se caressant le menton, je vous dirai que c'est pour vous une affaire ..... (ici mon séducteur s'arrêta comme pour faire un calcul beaucoup plus juste) une affaire de..... cent mille francs.

— Cent mille francs ! m'écriai-je, ébloui d'un pareil avantage, mais vous n'y pensez pas, Monsieur !

— C'est précisément au contraire parce que j'y pense, que j'ai pu vous dire et que je vous répète encore : vous rapporterez cent..... mille..... francs dans votre portefeuille. Ajoutez à cela que vous aurez

eu l'avantage de voir un magnifique pays, et d'être accueilli avec tous les égards que l'on doit à un artiste de votre mérite. Vous reviendrez alors trouver vos impatients spectateurs, dont la curiosité, surexcitée par une longue privation, vous fournira des recettes beaucoup plus brillantes que vous n'eussiez pu les espérer en restant à Paris.

Peu versé à cette époque dans les affaires de théâtre, et n'ayant aucune raison de mettre en doute la sincérité de mon éloquent *donneur d'eau bénite*, je crus facilement à cette belle promesse. Le chiffre de cent mille francs qui résonnait encore à mes oreilles me fascinait ; je restai un instant sans mot dire, et me laissai aller, sans m'en douter, au raisonnement que faisait jadis l'inventeur de l'écritoire.

Au fait, me disais-je, en supposant par exemple que..... Et de suppositions en suppositions, mon chiffre arrivait encore au-dessus de celui de l'agent théâtral. Mais pour être raisonnable, ainsi que mon ami l'inventeur, je concluais de la sorte : voyons, pour éviter toute déception, mettons..... là..... seulement cinquante mille francs! et certes personne ne pourra me taxer d'exagération.

Quoiqu'ébloui par cette brillante supputation, je m'efforçai de dissimuler mon désir d'accéder à cette proposition.

— C'est très bien, dis-je à mon tour, sur le ton

d'un véritable homme d'affaires; c'est très bien, mais quelles seraient les conditions?

— Oh, mon Dieu! rien de plus simple, répondit mon rusé compère; ces conditions sont toutes les mêmes avec les grands artistes. M. X..... fait tous les frais de la représentation; seulement, pour se dédommager de ses dépenses, il retient trois cents francs sur la recette brute après prélèvement du droit des pauvres, et le reste est loyalement partagé entre lui et l'artiste.

— Mais encore serait-il bon de savoir à combien peut s'élever la somme qui restera à partager?

— Qui est-ce qui pourrait le dire, grand Dieu! s'écria l'agent avec l'expression de la plus grande sincérité; avec un succès comme celui qui vous attend, c'est inappréciable!

Quelques instances que je fisse, l'homme de théâtre se retrancha toujours dans ses exclamations et dans l'impossibilité d'une pareille évaluation.

De guerre lasse, j'eus confiance, et je me décidai.

— J'irai à Bruxelles, dis-je d'un ton résolu.

L'agent théâtral, tout aussitôt, tira de sa poche un engagement imprimé qu'il avait apporté en cas d'adhésion; nous n'eûmes plus qu'à y ajouter nos conventions.

— Dites-moi, Monsieur, fit d'un ton consciencieux le mandataire du directeur, nous allons mettre

un dédit de six mille francs. Comme l'engagement est réciproque, vous devez le trouver de toute justice.

Je ne vis dans la demande de l'agent qu'un désir très naturel d'assurer l'affaire à son commettant et j'en tirai cette conclusion : que si le traité était avantageux pour le directeur, il devait l'être également pour moi, puisque nous devions partager la recette. Je consentis à la clause du dédit et je signai.

L'agent ne put réprimer un mouvement de satisfaction. Dans sa finesse, il le mit sur le compte de l'intérêt qu'il me portait.

— Je vous félicite bien sincèrement de l'engagement que vous venez de conclure, fit-il en me tendant la main ; vous me donnerez bientôt des nouvelles du résultat que vous obtiendrez. Vous verrez, vous verrez..... Ah ça ! ajouta-t-il d'un ton amical après une petite pause, voulez-vous maintenant me permettre de vous donner un conseil ?

— Certainement, Monsieur, certainement.

— Je vous dirai alors que vous ne feriez pas mal d'emporter avec vous en Belgique une collection de belles et grandes affiches. On ne sait pas faire ce genre là à Bruxelles, et voyez-vous, cela fera un effet merveilleux. Ce qui ferait très bien encore, ce serait une jolie lithographie représentant votre scène ; on

la mettrait chez les principaux marchands de gravures, et l'on obtiendrait ainsi une excellente publicité.

Ces conseils et le ton familier, presque protecteur, avec lequel ils m'étaient donnés, me parurent étranges ; je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon étonnement à l'homme d'affaires.

— A quoi bon, dis-je, toutes ces précautions de publicité ? Je croyais avoir compris que.....

— Voilà bien les artistes, fit en m'interrompant mon donneur d'avis ; oh, mon Dieu ! ils sont tous de même. Absorbés par l'art, ils ne connaissent rien aux affaires. Mais voyons, Monsieur Robert-Houdin, seriez-vous fâché de gagner cent cinquante mille francs au lieu de cent mille que je vous ai promis ?

— Ma foi, non, dis-je en souriant, et j'avoue même que loin d'en être fâché j'en serais très satisfait.

— Eh bien ! plus vous ferez de publicité, plus vous ajouterez au chiffre que je vous ai posé.

— Mais il me semblait que la publicité était généralement l'affaire des directeurs.

— Oui certainement, la publicité ordinaire, mais la publicité extrà, jamais ! Vous devez penser que cela ne se peut pas, puisque cette publicité sera tout à votre avantage.

Quelque peu versé que je fusse dans les affaires, ainsi que venait de le faire observer l'homme du

théâtre, je vis bien que ses arguments n'étaient pas toujours d'accord avec la logique. Quoiqu'il en fût, en raison du résultat qu'il me promettait, je consentis aux grandes affiches et à la lithographie.

— A la bonne heure! fit l'agent, dont la familiarité croissait sensiblement depuis la signature du contrat. A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle faire convenablement les choses.

Et mon homme me quitta en me félicitant encore sur l'excellente affaire que je venais de conclure.

Une fois seul, je savourai tout à mon aise la joie de rêver aux magnifiques résultats qui m'étaient promis, et cette joie anticipée fut peut être la seule que je goûtai depuis le moment de la signature de cet engagement jusqu'à son expiration.

Le premier désagrément qu'il m'occasionna fut une petite discussion avec mon caissier. Or, mon caissier, c'était ma femme, qui, en raison de son emploi, avait voix délibérative dans les affaires théâtrales.

Je ne pouvais certainement trouver un employé d'une plus grande probité, un commis plus dévoué. Mais je dois le dire, ce commis, peut-être en raison de ses liaisons intimes avec son patron, se permettait quelquefois de n'être pas de son avis. C'est ce qui m'arriva, lorsque je lui dépeignis la brillante perspective de mon traité.

J'eus beau terminer mon exposition par cette phrase harmonieuse dont je martelais les mots pour leur donner plus de valeur.

— Et nous revenons en France avec cent..... mille..... francs de bénéfices nets.

Ma femme, ou plutôt mon caissier, se contenta de me dire :

— Eh bien, moi, à ta place, je n'aurais pas fait cette affaire.

— Mais pourquoi cela ? dis-je piqué de cette opposition inattendue.

— Pourquoi ? Parce que rien ne te garantit les bénéfices qu'on t'annonce, tandis que tu es parfaitement assuré de tes dépenses.

Voulant couper court à une discussion dont je prévoyais ne devoir pas sortir à mon honneur :

— Voilà bien les femmes, dis-je en me servant de la phrase de l'agent théâtral; ne comprenant rien aux grandes affaires, elles font de l'opposition *quand même*. Mais, ajoutai-je en hochant la tête, nous verrons bien plus tard qui des deux aura raison.

Je viens de me confesser de m'être laissé facilement entraîner par de flatteuses illusions ; je dois ajouter que ce fut la dernière fois, car je fus depuis d'un scepticisme tel, en fait de supputations, que mes modestes prévisions se trouvèrent toujours au-dessous de la réalité.

L'époque de notre voyage arriva bientôt; nous en fîmes les préparatifs avec une incroyable activité, car j'avais à cœur de perdre le moins de temps possible entre la clôture de mes représentations à Paris et leur ouverture à Bruxelles.

La grande ligne du Nord n'était point encore ouverte à cette époque; je fus donc obligé de me contenter d'une voiture de poste. En conséquence, je louai chez un constructeur de voitures publiques, à raison de deux cents francs par mois, une diligence qui avait dû faire autrefois le service des environs de Paris; elle se composait d'un coupé et d'une vaste rotonde, que surmontait une impériale pour les bagages.

Le 25 mai, jour fixé pour notre départ, ma voiture fut chargée d'une quantité prodigieuse de caisses contenant mes instruments, et, après nous être installés dans nos compartiments respectifs, nous entendîmes claquer le fouet du postillon et nous partîmes.

Nous emmenions avec nous, dans ce voyage, outre nos deux enfants qui servaient à mes séances, un régisseur, un ouvrier qui cumulait également l'emploi de domestique, et la mère de ma femme. Ma belle-mère venait en Belgique pour son plaisir, et devait en même temps rendre quelques services à sa fille dans les détails dont elle était chargée pour le théâtre.

Galopant à travers Paris, nous eûmes bientôt dépassé les faubourgs et la barrière de Saint-Denis. Il faisait un temps superbe, véritable soirée de printemps. Nous étions, ma femme et moi avec l'un de nos enfants, très confortablement établis dans le coupé. C'était le premier voyage que faisait Madame Robert-Houdin, et elle en était tellement charmée, que si je lui avais présenté, dans le moment, le calcul des bénéfices présumés de notre excursion, elle eût peut-être elle-même surenchéri.

Quant à moi, j'étais plongé dans une douce rêverie. Je me rappelais mon voyage avec Torrini, et tout en donnant un souvenir de regret à cet excellent ami, je comparais sa voiture avec mon fringant attelage, ses modestes prétentions de fortune avec les brillants avantages qui m'avaient été promis. On comprendra facilement que je me laissasse entraîner à un sentiment de noble orgueil, moi qui ne tenais cette position que de mon travail et de mon énergie. Puis, me trouvant pour le moment débarrassé des tracas de mon administration théâtrale, et dégagé de mes idées inventives auxquelles j'avais donné congé, j'éprouvais un bien-être indéfinissable, et si ce n'était la crainte de faire un jeu de mots, j'ajouterais qu'en ce moment j'étais vraiment transporté.

Que n'aurais-je pas donné pour me voir passer

ainsi en voiture ! Il me semblait que les passants eux-mêmes nous regardaient avec une certaine satisfaction, et dans cette illusion enfantine, je leur souriais sans pouvoir m'en défendre.

A quelque distance de la barrière nous nous arrêtâmes.

— Voulez-vous descendre pour faire peser votre voiture, dit le postillon ; voici le bureau.

— Monsieur, me dit en m'abordant le préposé de la bascule, avant de procéder à la formalité du pesage, je vous déclare un procès-verbal pour un chargement plus élevé que le règlement ne le comporte.

Je ne pouvais invoquer mon ignorance en cette matière, car nul ne doit ignorer la loi ; je me soumis assez philosophiquement à ce procès-verbal, et bientôt, riant de cet incident, nous reprîmes gaîment notre voyage.

La nuit commençait à couvrir la campagne de ses ombres, nous allions entrer dans Senlis. Un vieux mendiant nous voyant venir, présenta de loin son chapeau ; je compris ce geste expressif, et j'eus la satisfaction de faire d'un seul coup, en passant, un tour d'adresse et une bonne action : je jetai une pièce de deux sous qui tomba au milieu de la modeste coiffe.

Je venais à peine d'exécuter cette adroite manœu-

vre, que des cris de : Arrêtez! Arrêtez! retentirent à mon oreille. En même temps je vis le malheureux vieillard essoufflé, n'en pouvant plus, poursuivre la voiture de ses gestes et de ses exclamations.

Le postillon fit enfin arrêter ses chevaux, et Dieu sait s'il était temps! Quelques pas de plus et notre lourde voiture versait. Le brave mendiant venait de s'apercevoir qu'une de nos roues était sur le point de faire le chapelet. (Une roue fait le chapelet, lorsque le cercle de fer quitte les jantes, qui se disloquent aussitôt sous la pression de la voiture.) Le vieillard dans sa course rapide, avait perdu sa pièce de monnaie et s'était mis à sa recherche; je lui évitai cette peine en la remplaçant par une pièce de cinq francs.

On a bien raison de dire qu'un bienfait n'est jamais perdu. Ce fut à une simple pièce de deux sous que nous dûmes d'échapper à un accident dont les conséquences étaient incalculables.

Un charron voisin arriva aussitôt, et nous fit comprendre la nécessité de réparer les deux roues de la voiture. Voici l'explication qu'il nous donna sur l'accident qui nous arrivait.

La diligence était restée longtemps sous une remise humide, les jantes s'étaient gonflées, puis la chaleur occasionnée par la vitesse de notre course les avait

séchées, et elles avaient pris du jeu dans le cercle de fer.

L'opération dura quatre heures et me coûta quarante francs. C'étaient peut-être vingt francs de plus que ce travail ne valait, mais que faire, sinon payer? car il m'eût fallu perdre en réclamations un temps qui m'était très précieux. Je payai donc.

Je commençai à comprendre que les *impressions de voyage* en diligence ne sont pas toutes de nature à enrichir l'artiste voyageur. Mais la réflexion venait trop tard, et il ne me restait plus qu'à continuer ma route. C'est ce que je fis, sinon très gaîment, au moins avec une insouciante résignation.

Je passerai sur les détails de mille petites misères qu'il nous fallut subir, comme autant de coups d'épingle, échelonnés sur notrepassage pour nous préparer à de plus amères déceptions.

Nous arrivons enfin à Quiévrain, ville frontière de la Belgique. Là, après avoir quitté les chevaux de poste, nous devions embarquer notre voiture au complet sur le chemin de fer conduisant à Bruxelles. Préalablement nous devions subir les formalités de la douane.

J'espérais, ainsi que me l'avait indiqué l'agent théâtral, pouvoir passer en déclarant sommairement la nature des objets servant à mes représenta-

tions. Je me présentai au bureau et je fis ma déclaration.

— Monsieur, me dit un commis d'un ton très poli (les employés belges sont généralement très doux et très honnêtes, du moins je les ai toujours trouvés ainsi), il n'y a qu'un moyen de passer vos bagages.

— Alors, répondis-je sur le même ton, voulez-vous, Monsieur, avoir la bonté de me l'indiquer, pour que j'en profite au plus tôt ?

— C'est de déballer vos instruments, de leur donner une valeur que le vérificateur contrôlera, de payer vingt-cinq pour cent sur le prix d'estimation, après quoi vous pourrez partir quand bon vous semblera.

— Mais, Monsieur, cela n'est pas possible, fis-je, vivement contrarié d'un pareil contre-temps.

— Et pourquoi cela n'est-il pas possible ?

— Parce que mes instruments ne sont pas des marchandises.

J'expliquai alors au commis que je me rendais à Bruxelles pour y donner des représentations, après lesquelles je devais rentrer en France avec les mêmes bagages.

D'après les renseignements que me donna l'employé, il paraît que j'avais négligé de remplir une simple formalité, à défaut de laquelle le bureau de

Quiévrain ne pouvait me laisser passer sans payer. Pour entrer mes instruments en franchise, il m'eût fallu en faire la demande au Ministre belge, qui me l'eût facilement accordée. Il est vrai que je pouvais encore le faire, mais je n'aurais reçu la réponse qu'au bout de huit jours, et l'autorisation me serait arrivée trois jours après l'époque fixée pour mes débuts à Bruxelles.

Je me trouvais donc dans l'alternative, tout en payant un droit considérable, de perdre un temps précieux à déballer, estimer, remballer mes instruments, ou d'abandonner six mille francs de dédit à mes directeurs, en attendant une réponse du ministère. J'avais beau faire des supplications de toute sorte aux différents employés de la douane, je n'en obtenais que ces mots dictés par leur inflexible consigne : « Nous n'y pouvons rien. »

J'étais désespéré. En vain me conformant à cette maxime : qu'il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses Saints, je poursuivais d'obsessions le Directeur lui-même ; il ne voulait rien entendre. C'était un gros homme de bonne mine, d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un énorme paletot à peu près semblable de coupe à celui que j'ai décrit à propos de mes exercices sur l'escamotage.

Nous étions tous les deux à la porte de la Douane, près de la route, sur laquelle mes caisses avaient été déposées.

Fatigué d'entendre mes éternelles suppliques, le Directeur s'était mis à causer avec moi de choses et d'autres ; mais je ramenais toujours la conversation sur le même sujet.

— Vous êtes donc Prestidigitateur ? me dit mon gros Belge, en appuyant sur ce mot pour me prouver qu'il connaissait l'expression pompeuse dont on décore l'escamoteur.

— Oui, Monsieur, c'est ma profession.

— Ah ! ah ! très bien. Je connais plusieurs célébrités dans cet art ; j'ai même suivi leurs séances avec beaucoup de plaisir.

Pendant que mon amateur me parlait ainsi, il m'était venu une idée que je mis tout de suite à exécution et dont le résultat, je l'espérais, devait militer puissamment en faveur de mes sollicitations.

— Quels sont donc vos tours les plus saillants ? ajouta le gros homme du ton d'un véritable connaisseur.

— Je ne sais vraiment comment vous les décrire, c'est assez difficile. Il en est un surtout qui ne peut être apprécié que lorsqu'on le voit faire ; mais je puis vous en donner facilement un échantillon.

— Si cela se peut, je le veux bien, dit l'employé qui n'était pas fâché de se dédommager de l'ennui que je lui avais fait subir.

Mon fils, en ce moment, jouait à quelque distance,

sur la grande route, et sautait d'un pied sur l'autre en poussant une pierre.

— Émile, lui criai-je, en le hêlant, peux-tu nous dire ce que Monsieur a dans la poche de son paletot?

— Certainement, répondit l'enfant sans discontinuer son jeu, il a un mouchoir à raies bleues.

— Oh! oh! fit le gros monsieur d'un air d'étonnement. Puis il se ravisa, et, mettant de chaque côté les mains dans ses poches pour en cacher le contenu :

— C'est très bien, ajouta-t-il d'un air de doute, mais le hasard pourrait être pour quelque chose dans cette découverte.

Après une petite pause, pendant laquelle il semblait très intrigué :

— Pourrait-il maintenant dire ce qu'il y a sous le mouchoir?

— Monsieur demande ce qu'il y a sous son mouchoir? criai-je à mon fils.

— Il y a, répondit-il sur le même ton, un étui en maroquin vert, qui est vide de ses lunettes.

— C'est très curieux ce que fait cet enfant, c'est très curieux, dit l'homme au paletot.

— Mais, ajouta-t-il en hochant la tête, je voudrais bien qu'il me nommât l'objet qui est sous l'étui à lunettes.

Et mon incrédule fermait l'ouverture de ses poches avec ses mains.

Je tirai bon augure de la dernière exclamation de mon interrogateur. Aussi voulant assurer mon succès, je pris mes précautions pour que mon fils répondît juste, et je lui transmis la demande qui venait de lui être faite.

Émile, qui n'avait pas un instant discontinué son jeu, nous cria comme pour se débarrasser de nous : c'est un morceau de sucre que Monsieur a eu de reste de sa tasse de café.

— Ah ! c'est trop fort, s'écria le Directeur dans un beau mouvement d'admiration, cet enfant est sorcier.

Ma séance de seconde vue en resta là ; cependant je vis avec plaisir qu'elle avait produit une vive impression sur le Directeur de la Douane, qui après quelques instants de réflexion revint lui-même sur le sujet que nous avions quitté.

— Tenez, Monsieur, ajouta-t-il, je vais enfreindre pour vous mes règlements. Nous n'ouvrirons pas vos caisses ; je m'en rapporte à vous pour la désignation des objets et pour la valeur que vous allez leur donner ; vous payerez un droit d'après le tarif; et une fois à Bruxelles, lorsque vous aurez obtenu du Ministre l'autorisation d'entrée en franchise, je vous ferai rendre l'argent que vous m'aurez donné.

Je remerciai mon nouveau proctecteur, et quelques heures après, personnel et bagages étaient arrivés à la gare de Bruxelles.

Avant de quitter tout-à-fait Quiévrain, je veux donner à mon lecteur une idée de l'escamotage qui m'avait aidé à réaliser les surprenants effets de la seconde vue auxquels je devais ma délivrance.

J'ai dit que le Directeur portait un paletot avec de grandes poches; or, mettant à profit l'art à l'aide duquel j'avais jadis si habilement dévalisé mon ami Comte, j'étais parvenu à savoir ce qu'il y avait dans la poche du paletot, et par suite mon fils en avait reçu communication. Quant au morceau de sucre, il était très facile de reconnaître d'après sa forme symétrique qu'il venait d'un café ; d'ailleurs, il est bien rare de ne pas tomber juste en supposant qu'un morceau de sucre sortant de la poche d'un homme de cinquante ans, surtout d'un belge, ne vienne pas de l'excédant du sucre destiné à son café. Jamais cette supposition faite à propos ne m'a mis en défaut, et dans cette circonstance elle avait eu un succès complet.

A la station de Bruxelles, un postillon ayant trois chevaux à sa disposition nous proposa de conduire notre lourde voiture à l'hôtel de Tirelemont. Nous acceptâmes, d'autant plus volontiers que n'ayant pris d'avance aucun renseignement, cette proposition nous tirait d'embarras.

Après avoir traversé la ville au train de poste, nous arrivâmes dans une rue tortueuse, au milieu de laquelle notre conducteur fit bruyamment claquer son fouet pour annoncer notre arrivée ; puis, avec l'habileté d'un postillon consommé, il nous introtduisit sous une voûte conduisant à la cour de l'hôtel de Tirlemont.

Nous y fîmes une entrée toute princière qui me rappelait notre sortie de Paris.

Le maître d'hôtel, sa femme, les domestiques, chacun était à son poste et prêt à nous recevoir dignement.

Déjà nous étions arrivés sans encombre à moitié de l'étroit passage, lorsque tout-à-coup notre voiture s'arrêta comme si elle eût été rivée sur le pavé.

Les coups de fouet pleuvent en vain sur les malheureux chevaux ; les jurons énergiques, les stimulants de toute espèce ne peuvent vaincre l'obstacle inconnu.

Certain que de chaque côté la voie se trouve entièrement libre, le postillon veut tenter un dernier effort ; il descend vivement de son siége, prend son attelage à la bride, et d'un bras vigoureux les tire à lui.

La voiture semble enfin céder à cette puissante attraction ; on la voit peu à peu s'avancer. Soudain un sourd craquement se fait entendre, en même

temps que des cris d'angoisse partent des deux compartiments de la diligence.

Les portières sont violemment ouvertes ; femmes et enfants se précipitent par ces étroits passages, et le dernier d'entre nous est encore sur le marche-pied, que l'impériale s'écroule et remplit l'intérieur de la voiture de ses lourds et nombreux colis.

Dans l'émotion d'un pareil danger, nous nous comptons comme après un naufrage, et grâce à Dieu, nous nous revoyons tous sains et saufs.

Ma femme, sa mère et mes enfants sont entourés de soins, tandis que sans être entièrement remis de ma frayeur, je recherche la cause de la catastrophe imprévue. Je ne tarde pas à reconnaître qu'en entrant sous la voûte, la voiture trop haut chargée, avait fait coin sur les parois inclinées des poutres, et que cette pression graduelle et puissante avait fait céder la caisse vermoulue de notre vieux véhicule.

Comparativement au malheur dont nous avions été si miraculeusement préservés, l'avarie de la voiture était un accident sans importance, une perte qui serait bien vite oubliée au milieu des succès qui nous attendaient. La voiture fut envoyée en réparation et tout fut dit sur cet événement. Nous ne songeâmes plus qu'à nous remettre des émotions et des fatigues de notre pénible voyage.

Ma première sortie dans Bruxelles fut pour mon Directeur, qui se montra enchanté de mon exactitude et me fit le plus gracieux accueil.

De là je me rendis au théâtre du Parc, où je devais donner mes représentations.

Ce monument, qui a été récemment réduit en cendres, était situé dans le plus agréable endroit de la ville : il occupait un des angles d'un magnifique parc qui est à Bruxelles ce que les Tuileries soni à Paris.

Pendant l'été, il n'y avait point d'acteurs, et c'était pour combler cette lacune que l'on avait contracté un engagement avec moi.

Ce théâtre était la propriété de la ville; voici comment j'en fus instruit. Le concierge, auquel le Directeur avait dû recommander de me fournir les renseignements qui me seraient nécessaires, le concierge, dis-je, m'annonça qu'il était attaché au monument autant comme Conservateur que comme maître machiniste. Il me fit aussi savoir, avec une gravité toute magistrale, que je ne pouvais enfoncer un clou dans les décors, pratiquer une ouverture sur la scène, faire en un mot le plus petit changement ou dégât, sans que lui, employé responsable, n'en eût référé à l'architecte de la ville.

— Un tel contrôle n'est pas possible, dis-je à cet important personnage. Comment faites-vous donc

lorsqu'on donne des représentations au théâtre ?

— Ah ! ça, c'est différent. M. l'Architecte ayant confiance en moi, me laisse libre de faire ce que je juge convenable pour les représentations, et puis, voyez-vous, je réponds de tout.

— Si ce n'est que cela, j'en répondrai aussi, et tout sera dit.

— Ça peut se faire tout-de même, fit le concierge d'un ton moqueur ; adressez une demande à la ville ; le conseil en délibèrera, et vous recevrez l'autorisation dans une quinzaine de jours.

Je vis que le rusé machiniste voulait s'imposer pour utiliser avec moi ses jours de chômage, mais je détruisis bientôt ses espérances en lui faisant savoir que je n'entendais initier aucun étranger à mes mystérieuses organisations.

Cette conversation avait lieu sur le théâtre, à la lueur d'une chandelle que le conservateur du Théâtre-Royal tenait à la main. Dès que je lui eus fait connaître mon intention de me passer de ses services, il me tourna le dos et prit le chemin de sa loge, que dis-je ? de son bureau, nous laissant dans une complète obscurité.

— Dites-moi donc, Monsieur le machiniste, lui criai-je, nous ne pouvons pas rester ainsi à tâtons, ouvrez-donc les fenêtres.

— Les fenêtres, fit le concierge en se mettant à

rire, est-ce qu'il y a des fenêtres dans un théâtre? à quoi ça servirait-il, je vous le demande, puisqu'on fait toujours les répétitions avec de la lumière ?

— C'est très bien raisonné, mon brave, repris-je en modérant un éclat de rire. J'ai toujours pensé comme vous qu'on pouvait se passer de fenêtre quand on avait de la lumière, mais quand on n'a pas de lumière.... ?

— Quand on n'a pas de lumière, dit d'un ton goguenard le portier, formalisé de s'être entendu appeler mon *brave;* on fait comme moi, on va chez l'épicier avec son argent et on achète de la chandelle, c'est pas plus difficile que cela.

Tout en faisant cette réponse, le conservateur et son lumignon s'étaient éclipsés.

Je n'avais pas de temps à perdre en récriminations, et d'ailleurs cet homme, que j'aurais si facilement mis à la raison dans toute autre circonstance, pouvait me jouer quelque mauvais tour qui m'eût peut-être empêché de faire *les miens*.

Mes instruments restaient pour ainsi dire à sa merci pendant la nuit, et cet inamovible fonctionnaire avait toutes les facilités possibles de commettre quelques dégâts, dont il lui eût été très facile ensuite de se justifier. Je pris donc mon parti sur cette taquinerie, et j'envoyai sur-le-champ mon domes-

tique chez l'épicier, Providence naturelle de quiconque manque de lumière.

Bientôt nous eûmes à notre disposition un paquet de bougies, avec lequel nous organisâmes un éclairage *à giorno* qui, nous tenant lieu de la lumière du soleil, nous permit d'explorer les lieux avant d'en prendre possession.

Je vais profiter de cette circonstance pour dépeindre à ceux de mes lecteurs qui ne la connaissent pas, cette partie du théâtre à laquelle on a donné le nom de coulisses, et où nous nous trouvions en ce moment.

Que l'on se figure une vaste halle, dont les murs, à l'état de primitive construction, sont couverts d'une couche épaisse de poussière noire, qui lui donnerait assez l'aspect d'un marché à charbon, si son ameublement n'en révélait la destination. On sait déjà, d'après la réflexion de notre spirituel *Pipelet*, qu'il n'y a pas de fenêtres, de sorte que le soleil n'y pénètre que sous forme de contrefaçon.

Dans tous les coins de cette immense salle sont entassés des décors dont les peintures *par à peu près* attendent les effets de lumière et de perspective pour représenter à tour de rôle de somptueux salons, des jardins émaillés de fleurs ou les fériques palais des Mille et Une Nuits.

D'énormes châssis de bois, appelés *portants*, barrent de tous côtés le passage. Ici, vous recevez un horion en vous heurtant contre le beffroi qui doit sonner l'heure fatale du drame ou les bruyants éclats de la fête ; là, c'est un long instrument qui simule la pluie dans ses nombreuses graduations. Soudain l'orage gronde à vos côtés, car en passant vous avez ébranlé la feuille de tôle destinée à l'imitation du tonnerre. Enfin, de quelque côté que vous dirigiez vos pas dans cette forêt de poteaux et de cordages, des meubles en carton, des armes en papier doré, des cuirasses en fer-blanc, des accessoires sans nombre, viennent entraver votre marche.

Cette distribution est à peu de chose près la même dans tous les pays. Cependant, je dois dire que l'ordre et la propreté des théâtres varient selon l'intelligence de ceux qui les régissent.

On ne rencontre pas non plus partout le même luxe de décorations et d'accessoires ; certains théâtres s'en trouvent littéralement encombrés, et d'autres en sont entièrement dépourvus.

Je me rappelle qu'à Chester, petite ville d'Angleterre, renommée pour les fromages qui portent son nom, et où je donnai une douzaine de représentations très suivies, je trouvai dans le théâtre une organisation de décors de la plus naïve originalité.

A proprement parler, il n'y avait sur la scène qu'un seul décor; mais comme il était impossible de rendre toutes les situations scéniques avec cette faible ressource, le machiniste s'était ingénié de peindre une forêt sur le revers des panneaux et de monter ceux-ci sur pivot. A l'aide d'une combinaison facile à comprendre, notre homme tournait une manivelle, et tous les châssis faisant en même temps volte-face, fournissaient selon le besoin un salon ou une forêt.

Avec d'aussi faibles ressources, l'illusion de la scène se trouvait bien quelquefois compromise, mais au dire du machiniste les artistes corrigeaient les anachronismes des lieux par d'ingénieuses variantes dans les rôles et quelquefois aussi par *l'expression de la physionomie.*

Ce machiniste était comme son décor; il remplissait des fonctions multiples : il était tour-à-tour concierge, peintre, perruquier, chef d'accessoires, habilleur et commissionnaire. Avec tant de cordes à son arc, ce brave homme se trouvait les trois quarts de l'année sans emploi, parce quependant ce temps, il n'y avait à Chester ni direction ni troupe.

Pour revenir au portier, machiniste, conservateur du théâtre du Parc, cet homme ne put jamais me pardonner d'avoir refusé ses services.

Sa brusquerie, sa mauvaise volonté, me poursui-

virent jusqu'à la fin et me suscitèrent des ennuis sans nombre. J'eus beau porter plainte au Directeur, je ne pus en obtenir aucune satisfaction. Le concierge, salarié par le gouvernement, se croyait le droit, ainsi que ses confrères les portiers de Paris, de faire sentir à ses locataires son pouvoir et son indépendance.

J'ai joué depuis sur bien des théâtres royaux, mais jamais je n'ai eu affaire qu'à des machinistes excessivement polis et à des directeurs pouvant se flatter d'être, ainsi que le charbonnier du dicton populaire, maîtres dans leurs *loges*.

Quoiqu'il en soit, je sus surmonter les difficultés de toute nature, et j'arrivai au jour indiqué par le traité à donner ma première représentation.

Ce jour-là, commencèrent les préludes de cette fournaise ardente qu'on appela l'été de 1846 ; il faisait une chaleur étouffante. Néanmoins la salle fut pleine, et le succès de mes expériences fut aussi grand que je pouvais le désirer. La seconde vue surtout produisit un enthousiasme que les froids Bruxellois traduisirent par de bruyants bravos.

J'étais heureux et fier, car outre la satisfaction que cause toujours un succès, j'entrevoyais la réalisation des brillantes promesses de l'agent théâtral. Aussi, pour me venger un peu de la taquinerie de mon *caissier*, je ne manquais pas, chaque fois que

je rentrais dans la coulisse, de lui dire d'un ton triomphant :

— Eh bien ! et les cent mille francs, y crois-tu maintenant ? Voilà comme j'aime les affaires.

Et je reparaissais en scène, la figure souriante et animée.

Ma représentation terminée, le rideau se baissa sur les illusions que je venais de produire, ainsi que sur celles dont je m'étais bercé dans le chiffre de ma recette ; illusions aussi éphémères les unes que les autres ! Car, j'avais à peine quitté la scène, que je vis arriver vers moi mon régisseur dans l'attitude que, suivant le récit de Théramène, tenaient autrefois les coursiers d'Hippolyte. Lui, si joyeux à l'ouverture de la séance,

L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblait se conformer à sa triste pensée.

— Tenez, Monsieur, me dit-il en me montrant un modeste rouleau, voici votre part.

— Comment ma part, m'écriai-je avec un ton d'indicible désappointement..... et le reste ?

— Le reste, Monsieur..... le reste s'en est allé en prélèvement pour frais attribués au directeur, et en contribution du droit des pauvres.

— Mais le reste, m'obstinai-je à dire, le reste, qu'est-il devenu ?

— Mon Dieu, Monsieur, fit mon régisseur d'un

ton lamentable, le contrôleur du théâtre prétend que le plus grand nombre des spectateurs sont venus avec des billets donnés.

Irrité d'une semblable explication, je courus au contrôle.

Là, pouvant à peine me contenir, j'ouvris et fermai la porte du bureau avec fracas. L'employé tourna la tête de mon côté, et sans s'émouvoir de ma brusquerie, il me salua poliment (nouvel exemple de la politesse belge).

— Comment se fait-il, lui dis-je, sans répondre à son salut, que l'on ait donné tant de billets de faveur sans m'en prévenir?

— Monsieur, répondit mon homme avec une tranquillité qui me donna à penser qu'il était fait à ces petites scènes, ces billets ont été donnés d'après les ordres du directeur. Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il d'un ton conciliant, que le jour d'une première représentation dans un théâtre Royal, il y a de nombreuses exigences. Nous avons par exemple les autorités desquelles nous relevons, l'architecte de la ville, le directeur du gaz, les journalistes, les parents et les amis du Directeur, le commissaire de police qui de droit a sa loge, et tous ces Messieurs, vous devez le penser, ne viennent pas seuls, ils sont accompagnés de leurs familles respectives. Nous avons encore......

— Eh! Monsieur, dis-je ironiquement au comptable, en l'interrompant dans sa liste de privilégiés, arrêtez-vous de grâce; car si vous continuez ainsi, je crains bien que vous n'ayez eu tant de billets de faveur à placer qu'il ne vous en soit plus resté un seul pour le public payant. Demain sans doute je serai obligé de rapporter à votre caisse la modique somme que vous m'avez envoyée tout-à-l'heure. Quoi qu'il en soit de ces comptes, ajoutai-je avec incrédulité, j'irai m'en expliquer avec le directeur.

Le lendemain, en effet, je me rendis chez M. X.... avec l'intention bien arrêtée de lui témoigner mon mécontentement. Mais le directeur se montra d'un empressement si cordial dans ses explications qu'il me fut impossible de me fâcher. Nous convînmes seulement qu'à l'avenir les billets de faveur porteraient tous ma signature, et qu'ils ne seraient plus accordés avec autant de libéralité.

Cette mesure empêcha peut-être quelques abus nouveaux, mais elle ne put les supprimer tous, car quoique la salle fût toujours de plus en plus remplie, ma cassette ne suivit pas la même progression.

Loin d'atteindre le chiffre fabuleux qui m'avait tant ébloui, je ne rapportai de mon voyage de Belgique qu'une illusion déçue, de l'expérience acquise pour l'avenir, et comme me l'avait prédit mon caissier, de

nombreuses notes de dépenses faisant balance avec les bénéfices de mes représentations.

J'ai tout lieu de croire que pendant mon séjour au théâtre du Parc, je fus trompé sur le chiffre de la part qui m'était due. C'était ma première affaire de ce genre, je dus faire une école à mes dépens; mais plus tard je luttai de ruse et sus me mettre en garde contre toute espèce de fraude. J'ajouterai que plus tard, aussi, j'eus la satisfaction de me lier avec des directeurs d'une probité reconnue, auxquels j'accordai toute ma confiance, sans avoir jamais eu l'occasion de le regretter.

CHAPITRE III.

Réouverture des soirées fantastiques. — Petits malheurs du bonheur. — Inconvénients d'un théâtre trop petit. — Invasion de ma salle. Représentation gratuite. — Un public consciencieux. — Plaisant escamotage d'un bonnet de soie noire. — Séance au château de Saint-Cloud. — La cassette de Cagliostro. — Vacances. — Etudes bizarres.

La réouverture de mon propre théâtre et la reprise de mes séances me dédommagèrent largement de mes amères *impressions* de voyage. Ma salle fut louée huit jours à l'avance, pour la première représentation, ainsi que pour les suivantes, et l'on refusa quatre fois autant de spectateurs que je pouvais en recevoir.

Ce succès avait été prévu par l'agent théâtral ; je le dus autant à l'absence que je venais de faire hors de la capitale qu'à l'attrait qu'offrirent mes expériences. Mon répertoire était encore une nouveauté pour le

public parisien, puisque j'étais parti pour Bruxelles au milieu de ma plus grande vogue. Cela ne m'empêcha pas de présenter quelques tours nouveaux, dont l'un surtout produisait un effet saisissant.

Mon fils montait sur une table très mince. Là, je le couvrais d'un énorme gobelet en étoffe, de manière à le dérober à tous les regards, puis à la détonation d'un coup de pistolet, le gobelet se renversait et l'enfant apparaissait au même instant à mes côtés. Plus tard, dans les grands théâtres et notamment à Londres, ce tour fut perfectionné et sembla plus merveilleux encore. Au lieu de paraître près de moi, mon fils se trouvait instantanément transporté dans une loge très éloignée de la scène, où chacun pouvait facilement l'apercevoir.

S'il est un fait reconnu, c'est que dans ce monde l'homme ne peut avoir un bonheur parfait, et que les plus heureuses chances, la plus grande prospérité ont aussi leurs désagréments ; c'est ce qu'on appelle les petits malheurs du bonheur. Une de mes tracasseries à moi, c'était d'avoir une salle trop petite, et de ne pouvoir satisfaire toutes les demandes de places qui m'étaient adressées. J'avais beau me mettre l'esprit à la torture, je ne pouvais trouver aucun expédient pour parer à cet inconvénient.

Ainsi que je viens de le dire, ma salle était le plus

souvent louée à l'avance ; dans ce cas les bureaux n'ouvraient pas, et une affiche placardée à la porte annonçait qu'il était inutile de se présenter, si l'on n'était porteur de coupons de location. Mais il arrivait, chaque jour, que des personnes ennuyées de ne pouvoir se procurer un divertissement qu'elles s'étaient promis, ne tenaient aucun compte de l'avertissement, s'adressaient au bureau, et sur le refus d'admission à la séance, se répandaient en invectives contre le buraliste et plus encore contre l'administration.

Ces plaintes étaient absurdes pour la plupart et dans le genre de celle-ci :

— C'est une indignité qu'un semblable abus, disait, un jour, naïvement, l'un de ces récalcitrants. Oui, je vais, dès demain, aller porter plainte à la préfecture de police. Nous verrons si M. Robert-Houdin a le droit d'avoir un théâtre si petit.

Tant que ces récriminations n'allaient pas plus loin, j'en riais, je le confesse, mais tous les mécontentements ne se terminaient pas toujours d'une manière aussi pacifique. Il y eut des voies de fait envers les employés, et même on alla jusqu'à faire l'invasion de ma salle. Ceci mérite d'être raconté.

Un soir, une douzaine de jeunes gens, la tête échauffée par un excellent dîner, se présentent pour assister à ma représentation. L'avis qu'ils lisent en

passant, n'est pour eux qu'une plaisanterie dont ils veulent avoir le dernier mot. En conséquence, ne tenant aucun cas des observations qui leur sont faites, ils se groupent à la porte, et, pour me servir d'une expression consacrée, ils commencent à former *la tête de la queue*. D'autres visiteurs, autorisés par leur exemple, se mettent de la partie, et insensiblement une foule considérable s'assemble devant le théâtre.

Le régisseur, averti de ce qui se passe, vient, et du haut de l'escalier se prépare à faire à la multitude un *speach* conciliant dont il espère un excellent effet; il tousse afin de se rendre la voix plus claire. Mais il n'a pas plus tôt commencé son allocution, que sa voix est couverte par des ris moqueurs et des huées qui le forcent à se taire. Il vient alors, en désespoir de cause, me faire part de la situation et me demander avis sur ce qu'il doit faire.

— Ne vous inquiétez pas, lui dis-je, tout ira mieux que vous ne le pensez. Tenez, ajoutai-je, en regardant ma montre, voici sept heures et demie, c'est l'heure de faire entrer *les billets de location;* ouvrez les portes, et lorsque la salle sera pleine, le public du dehors sera bien forcé d'abandonner la place.

J'avais à peine achevé ces mots, qu'on vint en toute hâte m'avertir que la foule avait brisé la bar-

rière et venait de faire irruption dans la salle.

Je courus sur la scène, et par le *trou du rideau* je pus m'assurer de la vérité du fait : toutes les places étaient occupées.

Je fus, je l'avoue, très embarrassé sur le parti que je devais prendre. Faire évacuer la salle par le poste voisin était un scandale que je voulais éviter et dont je ne pouvais prévoir les suites. D'ailleurs, la police intervenant, pourrait peut-être susciter quelques procès, qui me feraient perdre un temps précieux. Enfin, la préfecture, qui ne m'avait imposé jusque-là qu'un seul garde, voyant cette force publique insuffisante, ne manquerait pas de m'envoyer un piquet respectable, qui augmenterait considérablement mes dépenses journalières.

Je pris immédiatement une détermination.

— Faites fermer les portes du théâtre, dis-je à mon régisseur, et posez sur l'affiche du dehors une bande annonçant que, par suite d'une indisposition subite, la séance d'aujourd'hui est remise à demain. Comme cette mesure s'applique aux porteurs de billets de location, tenez-vous prêt à rendre l'argent à ceux qui ne consentiront pas à l'échange d'un billet pour un autre jour. Quant à moi, continuai-je, mon parti est pris : je donne une représentation gratis, et je veux, pour toute vengeance, faire regretter à ce bouillant public

l'équipée d'écolier à laquelle il s'est associé.

Ce plan une fois arrêté, je me préparai à faire convenablement les honneurs de ma maison, et bientôt le rideau se leva.

En entrant en scène, je vis que le plus grand nombre des spectateurs avaient une contenance fort embarrassée. Je les mis tout de suite à l'aise en me présentant devant eux d'un air enjoué, comme si j'eusse ignoré ce qui s'était passé. Je fis plus encore; je m'efforcai de mettre dans ma séance tout l'entrain dont j'étais capable, et, lorsque j'en vins à la distribution de mes petits présents, j'en fus tellement prodigue, que pas un spectateur ne fut oublié dans mes largesses.

Il ne faut pas demander si j'étais chaudement applaudi; le public rivalisait avec moi de bons procédés, et voulait ainsi me dédommager des tracasseries qu'il pensait m'avoir suscitées.

Une scène très originale et surtout très comique eut lieu à la sortie de mon spectacle.

Presque tous les assistants n'avaient vu dans la prise d'assaut de ma salle qu'un moyen de se procurer des places, et chacun d'eux avait l'intention de payer la sienne après l'avoir occupée.

Mais, de mon côté, je tenais à conserver à ma représentation gratuite son caractère d'originalité, dussent mes intérêts en souffrir. Aussi, dans la pré-

vision de ce sentiment de délicatesse, j'avais donné l'ordre que les employés n'attendissent pas la fin de la séance pour quitter leur poste, si bien que régisseur, buraliste, ouvreuses, avaient profité de la permission et s'en étaient allés.

Je m'étais placé pour tout voir sans être aperçu. On cherchait un bureau, on furetait de tous côtés pour trouver un employé, on mettait la main à la poche, on se groupait pour prendre conseil, puis enfin de guerre lasse on s'en allait.

Cependant le public ne se tint pas pour battu; pendant plusieurs jours, il y eut chez moi une véritable procession de gens qui venaient payer leur dette. Quelques personnes y joignirent des excuses, et je reçus également par la poste un billet de cent francs avec la lettre suivante :

« Monsieur,

» Entraîné, hier, dans votre salle par un tourbillon de têtes folles, j'ai cherché vainement, après la séance, à payer le prix de la place que j'avais occupée.

» Je ne veux pas cependant, Monsieur, quitter la France sans m'acquitter envers vous. En conséquence, basant le prix de ma stalle sur le plaisir que vous m'avez procuré, je vous envoie ci-joint un billet de cent francs, que je vous prie d'accepter en paiement de la dette que j'avais involontairement contractée.

» Je ne me croirais pas encore quitte envers vous, si je ne vous adressais aussi mes félicitations sur votre intéressante séance, en vous priant, Monsieur, d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée. »

La perte qui résulta pour moi de l'invasion de ma salle fut insignifiante, de sorte que je n'eus point à me repentir de la détermination que j'avais prise. D'un autre côté, l'aventure fut connue, et elle vint ajouter encore à ma vogue en la prolongeant, car on sait que le public se dirige de préférence vers les théâtres où il est assuré de ne pouvoir trouver de place.

On venait le plus souvent en famille à mon théâtre, mais il n'était pas rare aussi de voir de nombreuses sociétés s'y donner rendez-vous.

Le trait suivant peut en donner un exemple.

Le spirituel critique de la physionomie humaine, l'auteur ingénieux de ces charges excentriques qui ont fait pâmer de rire tous ceux qui ne se trouvaient pas sur la sellette, Dantan jeune, vient un jour à mon bureau de location :

— Madame, dit-il à la buraliste, combien avez-vous de stalles à votre théâtre?

— Je vais consulter mon livre, dit la dame,..... Est-ce pour aujourd'hui, Monsieur?

— Non! Madame, c'est pour dans huit jours.

— Oh! alors, vous pourrez en avoir autant que vous voudrez.

— Comment, autant que je voudrai? mais alors votre salle est donc en caoutchouc?

— Non, Monsieur, je veux dire seulement que

sur cinquante stalles, dont je puis disposer, vous pourrez en prendre autant qu'il vous plaira.

— Ah ! très bien, Madame, je comprends maintenant, reprit Dantan sur le ton de la plaisanterie ; alors, si sur cinquante stalles je puis en avoir autant que je voudrai, veuillez m'inscrire pour soixante places.

La dame du bureau, très embarrassée pour la solution de ce problême, me fit appeler, et j'arrangeai facilement l'affaire en changeant en stalles le premier banc des galeries.

Voici le motif qui avait prendre au statuaire un si grand nombre de places.

Dantan jeune est peut être l'artiste qui compte le plus d'amis. Or, il avait trouvé très original de convier un certain nombre d'entre eux à la séance de Robert-Houdin, et c'est pour cette réunion qu'il avait retenu soixante stalles.

J'ai voulu raconter ce fait, parce qu'à la fois il prouve la vogue dont jouissait mon théâtre, et qu'il me rappelle le commencement d'une des plus agréables liaisons d'amitié que j'aie faites en ma vie. A partir de cette époque, je devins et je suis toujours resté l'un des bons et intimes camarades du célèbre statuaire.

Avant de le connaître personnellement, j'ignorais, ainsi que le plus grand nombre de ses admirateurs,

ses œuvres sérieuses, mais lorsque je fus admis dans l'intimité de son atelier, je pus apprécier toute l'étendue de son talent.

Dantan a chez lui, rangée sur d'immenses rayons, la collection la plus complète des bustes de célébrités contemporaines ; je ne pense pas qu'il y ait une seule tête portant un nom illustre, qui ne lui ait passé par les mains. Ainsi que dans un musée, chacun y est classé dans sa catégorie ou sa spécialité : les monarques et les hommes d'État, moins nombreux que les autres, sont rangés sur un même rayon, puis viennent des littérateurs, des musiciens instrumentistes, des chanteurs, des compositeurs, des médecins, des guerriers, des artistes dramatiques, et enfin les illustrations de toute nature et de tous pays. Mais ce qu'il y a surtout de très intéressant dans cette galerie, c'est que chaque buste est accompagné de sa propre *charge*, si bien qu'après avoir admiré le personnage sous le côté sérieux de l'exécution, on se livre à un fou rire en suivant dans tous ses détails l'esprit de la caricature.

En voyant ces innombrables têtes, on a de la peine à s'imaginer qu'une existence d'homme puisse suffire à un tel travail. C'est qu'aussi Dantan possède au plus haut degré la perception des traits caractéristiques d'un visage ; il lui suffit même sou-

vent de voir une personne, une seule fois, pour la reproduire avec la plus exacte ressemblance. Témoin le fait suivant, que je vais citer, autant pour sa singularité, que parce qu'il se rattache à la prestidigitation.

Le fils du lieutenant-général baron D..... vint un jour prier Dantan de faire le buste de son père. « Je ne vous cache pas, dit-il à l'artiste, que pour l'exécution de cette œuvre, vous allez rencontrer une difficulté peut-être insurmontable. Non-seulement le général ne consentirait jamais à poser pour son buste, mais il me serait encore tout-à fait impossible de vous faire rencontrer avec lui dans sa maison. Toujours souffrant depuis longues années, mon père ne veut voir d'autres personnes que les gens de son service, et il se tient presque constamment seul. Il ne nous restera donc d'autre moyen que de faire ce travail à la dérobée; comment? je l'ignore.

— Monsieur, votre père ne sort-il jamais de chez lui, dit le statuaire?

— Si fait, Monsieur; tous les jours à quatre heures le général monte en omnibus pour aller lire les journaux dans un cabinet de lecture, place de la Madeleine; après quoi, il revient s'enfermer chez lui.

—Mais, fit l'artiste, il ne m'en faut pas davantage.

Dès aujourd'hui, je vais commencer mon travail d'observation, et demain je me mets à l'œuvre. »

En effet, à quatre heures précises, Dantan était en faction devant une maison faisant le coin des boulevards et de la rue Louis-le-Grand ; il vit bientôt le général en sortir et se diriger vers un omnibus. Le sculpteur s'attache aussitôt aux pas de son modèle et monte en même temps que lui dans le banal véhicule. Malheureusement les seules places à occuper se trouvent du même côté, et l'artiste ne peut faire que des études de profil, tout en prenant encore de très grandes précautions pour ne pas compromettre ses observations ultérieures.

Enfin, la voiture s'arrête place de la Madeleine. Le poursuivant et le poursuivi entrent ensemble, ou du moins l'un après l'autre, dans le même cabinet de lecture. Là, chacun prend son journal favori et s'installe pour le lire.

Dantan s'est placé en face du général, et, tout en semblant absorbé dans un premier-Paris, il dirige sournoisement ses regards intelligents de son côté.

Tout allait au mieux, et depuis quelques instants l'artiste faisait tranquillement ses études, à la dérobée, lorsque le général, qui déjà avait été surpris que son compagnon d'omnibus se trouvât encore au cabinet de lecture, vint à saisir plusieurs regards furtifs de son vis-à-vis.

Taquiné par cette indiscrète curiosité, dont il ne pouvait comprendre la cause, il chercha à la déjouer, en se faisant un rempart de son immense feuille.

La figure du vieux baron disparut donc. Mais le haut de sa tête dominait encore, et Dantan eût pu continuer fructueusement son travail de ce côté, sans un affreux bonnet de soie noire qui la couvrait entièrement.

Que faire ? Dans un buste, on n'improvise pas un front couvert de rides, pas plus que l'on ne dispose à sa fantaisie les cheveux d'un vieillard.

Bien des prestidigitateurs et des plus fameux se seraient trouvés arrêtés devant une pareille difficulté. Dantan ne se creusa pas longtemps la tête, ce qui n'empêcha pas son tour d'être des plus piquants.

Il s'approche de la dame du comptoir, cause quelques instants avec elle, et revient tranquillement reprendre son poste d'observation.

Il est bon de dire que, chauffé par un puissant calorifère, le cabinet de lecture se trouvait déjà à une température convenablement élevée. Tout-à-coup une chaleur insupportable se répand dans la salle, et l'on voit sur quelques fronts perler de grosses gouttes de sueur.

Le général qui, dans ce moment, tenait en main la *Gazette des Tribunaux*, et qui se complaisait sans doute dans quelque lugubre drame, fut un des derniers à s'apercevoir de cet excès de température. A la fin pourtant, il sentit la nécessité de quitter son bonnet de soie et de le mettre dans sa poche, tout en grommelant entre ses dents: « Mon Dieu, qu'il fait chaud ici ! »

Le tour était fait.

Le lecteur a déjà deviné que notre malin artiste est la cause de ce bain de vapeur qu'il a sollicité et obtenu de la buraliste, à laquelle il a confié le secret de son importante mission.

Ce résultat une fois obtenu, Dantan, sans perdre de temps, les yeux braqués pardessus la feuille que le général tenait à la main, fait à la hâte ses études phrénologiques sur le crâne vénérable du vieux guerrier, puis se levant de table, jette un dernier coup d'œil sur les traits de son modèle, les photographie en quelque sorte dans sa tête, et court à son atelier se mettre à l'œuvre.

A quelque temps de là, le statuaire livrait à la famille du général le buste le plus parfait peut-être qui soit jamais sorti de son ciseau.

Je ferme ici la parenthèse que j'ai ouverte à propos des petits malheurs suscités par la petitesse

de mon théâtre; je vais maintenant en ouvrir une autre sur les petits bonheurs que me procurait mon succès.

Dans les premiers jours de novembre, je reçus une invitation de me rendre à Saint-Cloud, pour y donner une séance devant le roi Louis-Philippe et sa famille. Ce fut avec le plus grand plaisir que j'acceptai cette proposition. Je n'avais encore joué devant aucune tête couronnée, et cette séance devenait pour moi un événement important.

J'avais devant moi six jours pour faire mes préparatifs. J'y mis tous les soins imaginables, et j'organisai même un tour de circonstance, dont j'eus lieu d'espérer un excellent effet.

Au jour fixé pour ma séance, un fourgon attelé de chevaux de poste vint de très bonne heure prendre mes bagages et me conduisit au château. Un théâtre avait été dressé dans un vaste salon, désigné par le roi pour le lieu de la représentation.

Afin que je ne fusse pas dérangé dans mes préparatifs, on avait pris la précaution de placer un planton à l'une des portes du salon qui donnait sur un corridor de service. Je remarquai encore trois autres portes dans cette pièce: l'une, garnie de glaces sans tain, donnait sur le jardin, en face d'une avenue garnie de superbes orangers; les deux autres, à droite et à gauche, communiquaient aux apparte-

ments du Roi et à ceux de la duchesse d'Orléans.

J'étais occupé à disposer mes instruments, lorsque j'entendis s'ouvrir discrètement une des deux dernières portes dont je viens de parler, et tout aussitôt une voix me fit cette demande du ton de la plus grande affabilité :

— Monsieur Robert-Houdin, puis-je entrer sans indiscrétion ?

Je tournai la tête de ce côté et je reconnus le Roi Louis-Philippe, qui, ne m'ayant fait cette demande que sous forme d'introduction, n'avait pas attendu ma réponse pour s'avancer vers moi.

Je m'inclinai respectueusement.

— Avez-vous bien tout ce qu'il vous faut pour votre organisation ? me dit le Roi.

— Oui, Sire ; l'intendant du château m'a fourni des ouvriers très habiles, qui ont promptement monté cette petite scène.

A ce moment déjà, mes tables, consoles et guéridons, ainsi que les divers instruments de ma séance, symétriquement rangés sur la scène, présentaient un aspect élégant.

— C'est très joli ceci, me dit le Roi, en s'approchant du théâtre et en jetant un regard furtif sur quelques-uns de mes appareils ; c'est très joli. Je vois avec plaisir que, ce soir, l'artiste de 1846

justifiera la bonne opinion qu'avait fait concevoir de lui le mécanicien de 1844.

— Sire, répondis-je, aujourd'hui, comme il y a deux ans, je tâcherai de me rendre digne de la haute faveur que Votre Majesté daigne m'accorder, en assistant à l'une de mes représentations.

— On dit la seconde vue de votre fils bien surprenante, reprit le Roi; mais je vous avertis, Monsieur Robert-Houdin, de vous tenir en garde, car nous nous proposons de vous susciter de grandes difficultés.

— Sire, répondis-je avec assurance, j'ai tout lieu de croire que mon fils les surmontera.

— Je serais fâché qu'il en fût autrement, dit avec une teinte d'incrédulité le Roi qui s'éloignait. Monsieur Robert-Houdin, ajouta-t-il en fermant la porte par laquelle il était entré, je vous recommande l'exactitude.

A quatre heures précises, lorsque la famille Royale et les nombreux invités furent réunis, les rideaux qui me cachaient à tous les yeux s'ouvrirent, et je parus en scène.

Grâce à mes nombreuses séances, j'avais heureusement acquis une assurance imperturbable et une confiance en moi-même, que la réussite de mes expériences avait constamment justifiées.

Je commençai au milieu du plus profond silence.

On voulut sans doute voir, apprécier, juger, avant d'accorder un suffrage. Mais insensiblement on devint plus communicatif; j'entendis quelques exclamations de surprise, qui furent bientôt suivies de démonstrations plus expressives encore.

Toutes mes expériences reçurent un très favorable accueil; celle que j'avais composée pour la circonstance acheva de me concilier tous les suffrages.

Je vais en donner l'explication.

J'empruntai à mes nobles spectateurs quelques mouchoirs, dont je fis un paquet que je déposai sur ma table. Puis, à ma demande, différentes personnes écrivirent sur des cartes les noms d'endroits où elles désiraient que les mouchoirs fussent invisiblement transportés.

Ceci terminé, je priai le Roi de prendre au hasard trois de ces cartes et de choisir ensuite, parmi les trois endroits qu'elles désignaient, celui qui lui conviendrait le mieux.

— Voyons, dit Louis-Philippe, ce qu'il y a sur celle-ci : « Je désire que les mouchoirs se trouvent sous un des candélabres placés sur la cheminée. » C'est trop facile pour un sorcier; passons à une autre carte. « Que les mouchoirs soient transportés sur le dôme des Invalides. » Cela me conviendrait assez, mais c'est beaucoup trop loin, non pas pour les mouchoirs, mais pour nous... Ah! ah! fit le Roi

en regardant la dernière carte, je crains bien, Monsieur Robert-Houdin, de vous mettre dans l'embarras ; savez-vous ce qu'elle propose?

— Que Votre Majesté veuille bien me l'apprendre.

— On désire que vous fassiez passer les mouchoirs dans la caisse de l'oranger qui est au bout de cette avenue, sur la droite.

— N'est-ce que cela, Sire ! Veuillez ordonner et j'obéirai.

— Soit ! je ne suis pas fâché de voir un pareil tour de magie. Je choisis donc la caisse d'oranger.

Le Roi donna à voix basse quelques ordres, et je vis aussitôt plusieurs personnes courir vers l'oranger pour le surveiller et empêcher toute fraude.

J'étais enchanté de cette précaution, qui contribuait à l'éclat de ma réussite, car le tour était déjà fait et la précaution devenait tardive.

Il s'agissait de faire partir les mouchoirs pour leur destination. Je mis le paquet sous une cloche de cristal opaque, et, prenant ma baguette, j'ordonnai à mes voyageurs invisibles de se rendre à l'endroit désigné par le Roi.

Je levai la cloche : le petit paquet n'y était plus, et une tourterelle blanche se trouvait à sa place.

Le roi s'approcha alors vivement de la porte, à travers laquelle il porta ses regards vers l'oranger, pour s'assurer que le comité de surveillance était

à son poste. Cette vérification faite, il se mit à sourire en hochant légèrement la tête.

— Ah! Monsieur Robert-Houdin, me dit-il avec une teinte d'ironie, je crains bien pour la vertu de votre baguette magique. Voyons, ajouta-t-il en se retournant vers le fond du salon, où se tenaient quelques serviteurs; que l'on aille prévenir Guillaume (c'était, je crois un des maîtres jardiniers) de faire immédiatement l'ouverture de la dernière caisse qui se trouve sur la droite de l'avenue; qu'il cherche avec précaution dans la terre et qu'il m'apporte ce qu'il y trouvera,... si toutefois il y trouve quelque chose.

Guillaume ne tarda pas à arriver près de l'oranger, et, bien que très étonné des ordres qui lui étaient donnés, il se mit en mesure de les exécuter.

Il enleva soigneusement un des panneaux de la caisse, en gratta la terre avec précaution, et déjà l'une de ses mains s'était avancée vers le centre de l'oranger sans avoir rien découvert, quand tout-à-coup un cri de surprise lui échappa, en même temps qu'il retirait un petit coffret de fer rongé par la rouille.

Cette curieuse trouvaille, nettoyée de la terre qui la souillait, fut apportée et déposée sur un petit guéridon qui se trouvait près du Roi.

— Eh bien, Monsieur Robert-Houdin, me dit

Louis-Philippe dans un mouvement d'impatiente curiosité, voici un coffret. Est-ce que par hasard les mouchoirs s'y trouveraient renfermés?

— Oui, Sire, répondis-je avec assurance; ils y sont et depuis fort longtemps.

— Comment depuis fort longtemps? cela ne peut être, puisqu'il y a à peine un quart d'heure que les mouchoirs vous ont été confiés.

— Je ne puis le nier, Sire ; mais où serait la magie, si je ne parvenais à exécuter des faits incompréhensibles? Votre Majesté sera sans doute plus surprise encore, lorsque je lui prouverai d'une manière irrécusable que ce coffre, ainsi que ce qu'il contient, a été déposé dans la caisse de l'oranger, il y a soixante ans.

— J'aimerais assez vous croire sur parole, reprit le Roi en souriant, mais cela m'est impossible; dans ce cas, il me faut des preuves.

— Que Votre Majesté veuille bien ouvrir cette cassette, et elle en trouvera de très convaincantes.

— Oui, mais j'ai besoin d'une clef pour cela.

— Il ne tient qu'à vous, Sire, d'en avoir une. Veuillez la détacher du cou de cette charmante tourterelle, qui vient de vous l'apporter.

Louis-Philippe dénoua un ruban qui soutenait une petite clef rouillée, avec laquelle il se hâta d'ouvrir le coffret.

Le premier objet qui se présenta aux yeux du Roi fut un parchemin sur lequel le monarque lut ce qui suit:

AUJOURD'HUI, 6 JUIN 1786,

Cette boîte de fer, contenant six mouchoirs, a été placée au milieu des racines d'un oranger par moi, Balsamo comte de Cagliostro, pour servir à l'accomplissement d'un acte de magie qui sera exécuté dans soixante ans, à pareil jour, devant Louis-Philippe d'Orléans, et sa famille.

— Décidément, cela tient du sortilége, dit le Roi de plus en plus étonné.. ... Rien ne manque à la réalité, car le sceau et la signature du célèbre sorcier sont apposés au bas de cette déclaration qui, Dieu me pardonne, sent fortement le roussi.

A cette plaisanterie, l'auditoire se prit à rire.

— Mais, ajouta le Roi, en sortant de la boîte un paquet cacheté avec beaucoup de soin; serait-il possible que les mouchoirs fussent sous cette enveloppe?

— En effet, Sire, ils y sont; seulement, avant d'ouvrir ce paquet, je prie Votre Majesté de remarquer qu'il est également scellé du cachet du comte de Cagliostro.

Ce cachet, qui a joué un grand rôle sur les fioles d'élixir de longue vie et sur les sachets d'or potable du célèbre alchimiste, avait une certaine célébrité. Torrini, qui avait beaucoup connu Cagliostro, m'en avait, dans le temps, remis une empreinte que

j'avais conservée, et sur laquelle j'avais pris un cliché.

— Certainement, c'est bien le même, répondit mon Royal spectateur en regardant à deux fois le sceau de cire rouge.

Toutefois, impatient de connaître le contenu du paquet, le Roi en déchira vivement l'enveloppe, et bientôt il étala devant les spectateurs étonnés les six mouchoirs qui, quelques minutes auparavant, étaient encore sur ma table.

Ce tour me valut de vifs applaudissements. Mais pour l'expérience de la seconde vue, qui devait terminer la séance, j'eus réellement à soutenir une lutte acharnée, ainsi que le Roi me l'avait annoncé.

Parmi les objets qui me furent présentés, se trouvait, je me le rappelle, une médaille avec laquelle on croyait bien nous embarrasser. Cependant, je ne l'eus pas plus tôt entre les mains, que mon fils en fit la description de la façon suivante :

— C'est, dit-il avec assurance, une médaille grecque en bronze sur laquelle est un mot composé de six lettres que je vais épeler : *lambda, epsilon, mu, nu, omicron, sigma*, ce qui fait *Lemnos*.

Mon fils connaissait l'alphabet grec ; il put donc lire le mot Lemnos, quoiqu'il lui eût été impossible d'en donner la traduction.

C'était déjà, comme on doit le penser, un vérita-

ble tour de force pour ce jeune enfant; mais la famille Royale ne s'en tint pas là.

On me remit encore une petite pièce de monnaie chinoise percée, comme on le sait, d'un trou dans le milieu; le nom et la valeur de la pièce furent aussitôt désignés. Enfin, une difficulté dont j'eus le bonheur de me tirer avec avantage, vint clore brillamment cette expérience.

J'avais été étonné que la duchesse d'Orléans, qui prenait un intérêt tout particulier à la seconde vue, se fût absentée pour rentrer dans son appartement. Elle ne tarda pas à revenir, et me remit entre les mains un petit écrin dont elle me pria de faire désigner le contenu par mon fils, mais en me recommandant expressément de ne pas l'ouvrir.

J'avais prévu la défense; aussi, pendant que la princesse me parlait, j'ouvris l'écrin d'une main et, d'un coup-d'œil rapide, je m'assurai de ce qu'il renfermait. Cependant je feignis de reculer un instant devant cette proposition, afin de produire ensuite un plus grand effet.

— Votre Altesse, répondis-je en rendant l'écrin, me permettra de me défendre d'une pareille impossibilité, car elle a dû remarquer que jusqu'à ce moment il fallait que l'objet me fût connu, pour que mon fils le nommât.

— Vous avez pourtant surmonté de plus grandes difficultés, reprit la belle-fille de Louis-Philippe. Néanmoins, si cela ne se peut pas, n'en parlons plus, je serais fâchée de vous mettre dans l'embarras.

— Ce que demande Votre Altesse est, je le répète, impossible, et, pourtant jaloux de justifier la confiance que vous avez dans sa clairvoyance, mon fils, par un effort suprême de ses facultés, va tâcher de voir à travers l'écrin ce qu'il contient.

— Le peut-il, même à travers mes mains, reprit la Duchesse, en cherchant à cacher l'écrin.

— Oui, Madame, et votre Altesse fût-elle dans l'appartement voisin, mon fils le verrait encore.

La Duchesse d'Orléans, sans accepter cette nouvelle éprcuve que je lui proposais, se contenta d'interroger elle-même mon fils.

L'enfant, qui depuis longtemps avait ses instructions, répondit sans hésiter : il y a dans cet écrin une épingle en or, surmontée d'un diamant, autour duquel est un cercle d'émail bleu ciel.

— C'est de la plus grande exactitude, dit la Duchesse, en présentant au Roi le bijou qu'elle sortit de sa boîte. Jugez vous-même, Sire. Et se retournant vers moi : Tenez, Monsieur Robert-Houdin, me dit-elle avec une grâce infinie, voulez-vous

accepter cette épingle en souvenir de votre visite à Saint Cloud ?

Je remerciai vivement Son Altesse, en l'assurant de ma reconnaissance.

La représentation était terminée ; le rideau se baissa et je pus à mon tour jouir librement d'un curieux spectacle : c'était de voir par un petit trou mon auditoire rassemblé par groupes et se communiquant à l'envi ses impressions.

Avant de quitter le château, le Roi et la Reine me firent encore adresser les plus flatteuses paroles par la personne chargée de me remettre un souvenir de leur munificence.

Cette représentation ne put augmenter ma vogue ; cela n'était plus possible, mais elle contribua puissamment à l'entretenir. Ma séance à Saint-Cloud eut surtout du retentissement dans l'aristocratie qui, jusqu'à ce moment, avait hésité à venir dans ma petite salle ; la curiosité la fit passer pardessus quelques considérations, et elle vint à son tour s'assurer de la réalité des merveilles qui m'étaient attribuées.

Cependant les chaleurs de l'été commençaient à se faire sentir : nous étions aux premiers jours de juillet, je dus songer à fermer mon théâtre ; seule-

ment, au lieu d'aller courir fortune, comme l'année précédente, je m'occupai à changer et à renouveler ma séance. La tâche était grande ; mais j'étais rempli d'une courageuse émulation, car, je n'ignorais pas que mon succès m'imposait des obligations, et que pour le voir se continuer il me fallait constamment en être digne. Loin de me laisser décourager par ce dicton rétrograde : *Nil novi sub sole*, qu'Alfred de Musset a spirituellement paraphrasé ainsi :

La paresse nous bride et les sots vont disant
Que sous ce vieux soleil tout est fait à présent ;

je m'inspirais de cette pensée du même auteur :

Croire tout découvert est une erreur profonde ;
Je ferai du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

Ce qu'il y avait de plus pénible dans mon travail de recherches, c'est qu'il fallait que mes inventions fussent terminées à heure et à jour nommés, car la reprise de mes représentations était fixée au premier septembre suivant, et, pour bien des raisons, je tenais à être exact.

Pendant deux mois, je travaillai avec une ardeur sans égale, ne prenant aucun repos, aucun plaisir. Quelquefois, cependant, le dimanche dans l'après-dînée, je me permettais un délassement d'esprit qui pourra peut-être sembler étrange à bon nombre de mes lecteurs ; j'allais dans les fêtes patronales des

environs de Paris, à la recherche des escamoteurs en baraque. Là, je m'amusais, je puis le dire, autant qu'aucun des spectateurs qui m'environnaient; seulement le plaisir que je goûtais n'était pas de même nature que celui de mes voisins. Je m'amusais de les voir s'amuser, et rien de plus, car, quiconque a vu ce genre de spectacle, doit avoir reconnu que l'escamoteur installé sur les champs de foires, donne au public de lamagie pour son argent. Le plus beau du spectacle s'exécute le plus souvent à la porte.

La grande affaire du banquiste est de faire entrer le badaud, de l'amuser promptement, et de faire le plus de *fournées* possibles, afin de se retirer de la modicité du prix des places sur leur quantité.

Ces baraques m'offraient encore un autre attrait : depuis longtemps je faisais une étude spéciale du banquiste-escamoteur, et je prenais des notes, avec l'espoir de les publier un jour.

Puisque nous nous trouvons en vacances, ce doit être le moment, je pense, d'utiliser mes observations et de donner au lecteur une petite récréation, en lui esquissant la physionomie d'une des plus curieuses variétés du banquiste forain.

Le type que je vais représenter n'est point un être imaginaire ; ce n'est pas non plus un homme auquel on puisse donner un nom particulier. C'est

un individu collectif ou, pour me servir d'une métaphore, c'est un personnage habillé comme arlequin, de morceaux de toutes couleurs, qui, bien que d'étoffe grossière, n'en portent pas moins, ainsi que les cachemires français, la marque de la fabrique, et sont garantis *pure vérité.*

CHAPITRE IV.

PHYSIONOMIE DU BANQUISTE-ESCAMOTEUR.

Le Directeur de théâtre et l'escamoteur. — Le plus rusé n'est pas celui qu'on pense. — Comment on *amorce* le public. — Baraque. — Parade. — Brillant discours. — Entrée. — Les *allumeurs*. — Séance. — Intermèdes du pître. — Les calembours. — La *manche*. — Scène d'intérieur. — Apologie de l'*eau d'aff*. — Un tour d'*Outre-Manche*. — Un dîner de séduction. — Bons mots. — *Ingéniosité* du pître. — Un sac plein de pièces d'or.

> Je connais toutes les banques excepté la Banque de France.
>
> (Bilboquet, les *Saltimbanques*).

Je ne puis me dispenser, au commencement de ce chapitre, de donner l'étymologie du mot *Banquiste* et sa véritable signification, car ce serait en vain qu'on les chercherait dans le dictionnaire de l'Académie. Je vais humblement suppléer à cette omission.

Le mot *saltimbanque* vient de trois mots italiens, *saltare in banco*, sauter sur un banc. Cette dénomination qui s'appliqua d'abord aux sauteurs, s'étendit ensuite aux bateleurs ou faiseurs de tours de force, et enfin, par assimiliation, à tous ceux qui abusaient de la crédulité publique.

Le fréquent usage que l'on faisait de ce mot, ayant fait comprendre la nécessité d'en abréger la longueur, on se contenta des deux dernières syllabes, et de banque dériva tout naturellement le mot banquiste, qui signifie à la fois l'individu qui fait sa profession de la banque, et celui qui cherche à faire des dupes à l'aide de promesses mensongères. Le premier se trouve sur la place publique, le second s'épanouit dans la réclame.

La grande variété des banquistes et les moyens divers dont ils font usage, ont dû nécessairement amener la création d'une hiérarchie; aussi dit-on, la haute banque, la banque, et la basse banque, comme on dit l'aristocratie, la bourgeoisie et le prolétariat.

Du reste, il y a des banquistes dans toutes les positions sociales, tous membres de la même famille, exploitant avec plus ou moins d'habileté la crédulité publique, sur un des nombreux échelons du charlatanisme. Quelques-uns arrivent à la fortune et quelquefois même à la gloire; quelques autres, et c'est

le plus grand nombre, ne parviennent qu'à la médiocrité, sorte de vestibule d'un vaste hôtel, où s'éteint l'auréole des talents incompris et des capacités malheureuses.

Cette explication donnée, j'entre en matière, en prenant le banquiste au moment, où, arrivant dans une ville, il se prépare à donner ses représentations.

Le premier soin du banquiste, après les informations indispensables sur l'emplacement de sa salle de spectacle, est d'aller demander la permission à Monsieur le Maire. C'est d'ailleurs une pure formalité ; pourvu qu'il possède des papiers en règle et que dans la nature du spectacle il n'y ait rien qni puisse offenser les mœurs ou troubler la tranquillité publique, la permission lui est toujours accordée. Aussi n'est-ce pas le Maire qui l'inquiète, mais bien plutôt le directeur du théâtre et le percepteur du droit des indigents. « Voilà l'objet de ses plus vives préoccupations. »

En effet, il ne s'agit pour lui de rien moins que de voir prélever sur la recette brute vingt-cinq pour cent pour le Directeur, et douze et demi pour cent pour les pauvres; total, trente-sept et demi pour cent. Il est vrai que ces deux pouvoirs, dans le but d'économiser le contrôleur qui, d'ordinaire est placé par eux à la porte du spectacle, ont cou-

tume de traiter à forfait avec les artistes de second ordre, auxquels ils font ce qu'on appelle une cote mal taillée. Notre homme sait cela ; aussi que de finesses, que de ruses n'apporte-t-il pas dans cette transaction !

« Monsieur, me disait un jour un de ces ban-
» quistes, j'ai entendu parler des diplomates ; je
» veux croire qu'ils ont quelques moyens, mais je
» voudrais voir comment le plus fin d'entre eux se
» tirerait de la petite comédie qu'il nous faut jouer
» pour obtenir des concessions de nos deux suze-
» rains. Voyez-vous, ce n'est pas pour faire mon
» propre éloge, ce qui est le fait d'un petit esprit,
» mais vous payeriez pour me voir jouer mon rôle
» de pauvre diable.

« Il est bon de vous dire que j'ai un costume
» complet et spécial pour la circonstance : habit
» vert-pomme d'une coupe fabuleuse ; gilet jaune
» enjolivé de boutons, moitié de livrée, moitié d'ha-
» billement militaire ; pantalon écourté ; sous-pieds
» démesurés ; escarpins un peu éculés, mais bien
» cirés, et bas blancs ; plus, un large morceau de
» mérinos bleu croisé sur ma poitrine en guise de
» cravate, et fixé par une épingle noire enrichie
» d'une petite boule rouge en cire à cacheter. Enfin,
» pour compléter l'accoutrement, mon chef est
» orné, été comme hiver, d'un feutre gris tirant

« fortement au jaune, et duquel s'échappe une
» énorme mèche de cheveux qui me retombe né-
» gligemment sur le front.

« Vous comprenez qu'il serait maladroit de porter
» piteusement un pareil costume. J'affecte donc
» des airs de modeste fierté, qui doivent laisser
» croire que j'ai sur le dos la fine fleur de ma
» toilette. Différent en cela de mes confrères inin-
» telligents, qui se présentent en habit noir pour
» pleurer misère, moi, je fais un grand étalage de
» mon talent et de l'effet que je dois produire; je
» parle en style relevé de l'intérêt qu'inspire ma
» séance, ayant soin seulement de lâcher au milieu
» de mes plus belles phrases des cuirs à faire rougir
» un maçon; enfin, comme preuve de ma dextérité,
» je tire une muscade du nez de mon directeur. »

— Mais, dis-je, il me semble que vous gâtez votre affaire en vous faisant ainsi valoir!

« C'est ce qui vous trompe, mon cher Monsieur;
» le directeur ne voit en moi qu'un vantard mala-
» droit, négligeant ses intérêts pour satisfaire son
» amour-propre, et il a hâte de se débarrasser d'un
» hâbleur importun.

« — Allons, mon brave, me dit-il, assez comme
» cela, vous me donnerez cinquante francs par
» soirée.

« A ce mot de cinquante francs, je recule d'un

» pas, les yeux effarés, la bouche béante : Plaît-il
» Monsieur ? cinquante francs ? et pourquoi faire ?

« — Comment, pourquoi faire ? mais comme
» perception à forfait, et en vous demandant cette
» bagatelle, je crois être très raisonnable.

« C'est alors l'instant pour moi de prendre le
» ton piteux et de renouveler le fameux dialogue
» entre Robert-Macaire et Bertrand ; vous le con-
» naissez peut-être ? en tous cas, je vais vous le
» rappeler.

« Robert-Macaire a besoin d'argent ; il s'adresse
« à son fidèle compagnon.

« — Bertrand, prête-moi soixante francs cin-
» quante centimes ?

« — Hélas ! vous savez bien, Monsieur, que je
» ne les ai pas.

« — Hé bien ! alors, prête-moi vingt francs et
» tu me devras le reste.

« — Malheureusement, vous me couperiez en
» quatre, que je pourrais encore moins vous les
» donner.

« — Tu le fais donc exprès, misérable ? il faut
» cependant en finir. Voyons, je veux bien me con-
» tenter de dix francs.

« — Et moi aussi, je m'en contenterais bien ;
» mais je n'ai pas d'argent ce qui m'en tiendrait
» dans l'œil.

« — Allons, tiens, je suis bon prince, puisque
» tu ne peux pas me prêter d'argent, prête-moi tes
» bottes.

« Continuant donc ma séance d'ébahissement :
» Cinquante francs par soirée ! Monsieur ; cinquante
» francs ! Mais vous n'y pensez pas ; cinquante
» francs ! mais si je les avais, je ne jouerais que
» dans une quinzaine, et pendant tout ce temps
» je ferais la noce à mort. Allons, Monsieur, c'est
» sans doute une plaisanterie ; moi, je vais vous
» faire une proposition sérieuse ; assurez-moi dix
» francs par soirée et je vous abandonne le reste.

« Le coup porte presque toujours, et, après quel-
» ques débats dans ce genre, il est rare que je sorte
» de la conférence sans emporter une autorisation
» signée, timbrée et paraphée, qui m'autorise à
» donner des séances, à raison de cinq francs de
» droits par représentation pour le directeur, et de
» deux francs pour les pauvres. Je pars en gémis-
» sant, et le Directeur a presque regret de sa dureté
» envers moi.

« La farce est jouée ; je rentre au plus vite chez
» moi ; je quitte mon costume de circonstance pour
» des vêtements plus convenables ; je me décore de
» ma chaîne d'or, de mes breloques et de mes
» bijoux ; puis je vais faire disposer mon théâtre,
» commander mes affiches, mes circulaires, etc.

« Enfin ma première représentation est annoncée;
» il ne me reste plus qu'à stimuler la curiosité pu-
» blique.

« Les grands artistes, pour qui tout est rose dans
» la vie, n'ont qu'à se présenter pour être sûrs de
» voir la foule accourir à l'envi. Leur réputation a
» devancé leur arrivée; mais le malheureux ban-
» quiste est obligé de *faire* chaque fois son nom
» dans toutes les villes où il s'arrête, et ce n'est
» pas une petite affaire, je vous assure. Il nous
» faut encore employer bien des petites *ficelles*
» pour obtenir ce résultat. Moi qui vous parle, je
» me rends par exemple dans le meilleur café de
» la ville, je prends un verre d'absinthe ou d'eau-
» de vie, souvent l'un et l'autre, et je remets au
» garçon pour se payer une pièce de deux francs,
» que j'escamote en la faisant habilement glisser
» entre ses doigts.

« Le garçon se récrie, assurant qu'il n'a rien
» reçu; je soutiens le contraire; on fait cercle
» autour de nous; je recommence la mystification;
» on rit; enfin je lui remets réellement la pièce,
» et lorsqu'il me rapporte la monnaie : c'est bon,
» lui dis-je, gardez cela pour boire.

« L'attention est attirée par cette générosité.
» Quittant alors l'incognito, j'annonce que je suis
» le célèbre prestidigitateur M.... et qu'à la de-

» mande de quelques familles, j'ai bien voulu con-
» sentir à m'arrêter dans la ville, mais que je ne
» pourrai donner qu'un petit nombre de représen-
» tations, parce que je suis attendu avec impatience
» dans plusieurs villes importantes. Ensuite, je saisis
» un jeu de cartes et je donne un échantillon de
» mon savoir-faire. Le plus souvent, ces tours sont
» meilleurs que ceux de ma séance, mais qu'im-
» porte? le plus difficile (et je le sais par expérience)
» ce n'est pas d'amuser le public quand une fois
» il est entré au spectacle, c'est de l'y faire venir.
« Ma petite séance terminée, je vais la renou-
» veler dans un café voisin, puis dans un autre,
» jusqu'au dernier, sans autre variante que celle
» d'omettre la libéralité au garçon, qui finirait par
» devenir onéreuse. »

Le banquiste ne s'en tient pas là. Les démarches, les ruses, les petits moyens qu'il emploie pour attirer sur lui l'attention du public et le faire sortir de son apathie et de son indifférence, fourniraient matière à un gros volume qui ne serait pas des moins intéressants. Il suffira de citer l'une des manœuvres les plus usitées de notre industriel, pour donner une idée de son habileté.

Il débite et fait circuler par tous les moyens de publicité dont il peut disposer, une ou plusieurs de ces fables qui s'appliquent aisément à quiconque

veut se les approprier. Il y a au moins un siècle que chaque escamoteur s'en sert sans les user, tant est simple et facile la crédulité publique. Depuis Pinetti, qui a créé ce genre, ce sont les mêmes couleurs, les mêmes histoires sans additions ni retouches. Elles sont absurdes, incroyables,

> Mais on trouve pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
> Des badauds pour y croire et des sots pour en rire.

C'est d'abord l'histoire si rebattue du commissaire de police ou du gendarme, selon la localité. Une montre est volée : grande rumeur ; la justice arrive pour saisir le coupable. On cherche, on ne découvre rien ; enfin, après mille investigations infructueuses, et au grand ébahissement de l'assemblée, la montre se retrouve dans la poche de l'autorité.

Une autre fois, c'est une autre mystification. Des couteaux et des fourchettes sont avalés, à table d'hôte, en présence d'un Anglais possédé d'un spleen qui doit le conduire au tombeau, et l'Anglais se trouve parfaitement guéri, tant est grande sa stupéfaction devant le repas métallique de l'escamoteur.

Un autre jour, c'est un moine devant lequel le banquiste se coupe la tête, qui roule ensanglantée sur le carreau et qui poursuit le religieux jusqu'à ce qu'il ait déserté la chambre qu'il partageait avec le sorcier.

Et l'histoire des œufs que j'allais oublier et qui est certainement une des plus populaires! Bosco n'oublie jamais d'en faire précéder son arrivée. L'escamoteur, dit le conte, s'approche d'une marchande d'œufs, lui demande s'ils sont frais, en casse un pour s'en assurer, et y trouve une pièce d'or. La marchande crédule, persuadée que ses œufs ont été pondus par une poule aux œufs d'or, refuse de vendre sa marchandise, qu'elle se hâte d'aller casser en cachette. On comprend le reste de l'aventure: les œufs n'ont produit qu'une gigantesque omelette.

Ces histoires sont toujours supposées véritables; et pourtant, outre que certaines d'entre elles présenteraient des moyens d'exécution fort difficiles, pour ne pas dire impossibles, il faudrait chaque fois pour la mise en scène trouver des personnages complaisants et crédules: commissaires sans malice, Anglais attaqués de spleen, moines superstitieux, etc. Le banquiste ne s'inquiète pas de ce détail.

Au reste, ce n'est pas seulement en France que ces contes trouvent accès à la crédulité publique. En voici pour preuve une petite histoire que m'a racontée un journaliste de Berlin, qui la tenait du héros même de l'aventure, un nommé Philadelphie, autrefois fort habile dans ce genre de publications.

Philadelphie se trouvant à Berlin, me dit

l'homme de lettres, fut mandé par le grand Frédéric, qui l'interrogea sur le pouvoir surnaturel qu'on lui attribuait.

L'escamoteur eut la hardiesse de se poser en sorcier.

— Quelle audace et quelle imposture ! s'écria le Roi.

— Sire, que Votre Majesté daigne m'éprouver ; je suis à ses ordres.

— Monsieur, répondit le Roi, comme je n'aime pas les sorciers et que je ne crois pas à leur pouvoir surnaturel, je les envoie abuser ailleurs la crédulité publique. En conséquence, je vous donne l'ordre de sortir de mon royaume dans les vingt-quatre heures. Voyons, ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même, quelle heure est-il ?

— Il ne peut être que l'heure qu'il plaira à Votre Majesté, répondit Philadelphie avec une respectueuse assurance, rappelant ainsi le mot célèbre d'un courtisan.

— En vérité, Monsieur ! Faites donc alors qu'il soit deux heures en ce moment.

Ces mots étaient à peine achevés, que la pendule de l'appartement où cette scène se passait, sonna deux heures.

Le Roi se retourna vivement, et, saisissant le cordon d'une sonnette, il l'agita violemment. Un domestique parut.

— Qu'on prenne note de l'heure exacte de toutes les pendules du château, dit le monarque, et qu'on me la fasse connaître immédiatement.

Quelques instants après, le domestique revint : il était deux heures partout.

Le Roi philosophe devait se reconnaître vaincu. Néanmoins il confirma son arrêt, et congédia Philadelphie avec ordre de sortir de Berlin dans les vingt-quatre heures.

Pour s'assurer que cet ordre serait ponctuellement exécuté, Frédéric fit placer à chacune des portes de la ville un agent pour noter l'heure où l'escamoteur partirait.

Le lendemain, les différents rapports constatèrent que Philadelphie était passé, à la même heure, par toutes les portes de la capitale.

Voici, pour terminer, un conte du même auteur, que je me décide encore à raconter, en raison de son originalité.

Le fait est censé se passer à Dantzig.

Philadelphie donnant, un jour, une représentation dans cette ville, demande, dans le courant de la séance, à emprunter un jeune enfant pour un tour qu'il se propose d'exécuter. Une mère lui confie le sien.

Philadelphie n'a pas plus tôt l'enfant entre les mains que, s'armant d'un long coutelas, il coupe

en mille pièces l'innocente créature, la hache bien menu, en fait des boulettes, qu'il offre au public et qui sont trouvées excellentes ; tout cela bien entendu, à la grande désolation de la pauvre mère.

De toutes ces boulettes il n'en reste plus que deux, tant les spectateurs se sont montrés friands de ce mets d'antropophage. L'escamoteur les prend dans ses mains, les réchauffe, et tout aussitôt paraissent entre ses bras deux enfants identiquement semblables.

Grand est l'embarras de la mère. De ces deux enfants lequel est le sien? Est-ce celui de droite? est-ce celui de gauche? elle ne saurait le dire. La voix du sang parle à son cœur avec les mêmes accents. N'écoutant plus alors que cet infaillible guide, la tendre mère, ivre de joie et de bonheur, se précipite vers sa double progéniture et étreint les deux enfants dans ses bras.

L'histoire ajoute que la police voyant dans ce tour un moyen anti-naturel de reproduction de l'espèce humaine, fit défense à l'escamoteur de le recommencer.

Quelque absurdes que soient ces fables, il n'en est pas moins vrai que, toutes, elles ont trouvé des auditeurs naïfs et crédules qui, ne se contentant pas d'y ajouter foi, s'en sont faits les chauds propagateurs, sans se douter que, pendant ce temps, l'es-

camoteur se frottait les mains, riait dans sa barbe, et s'applaudissait de la réussite de sa mystification.

Cette publicité préparatoire a eu un double but : le banquiste s'est fait connaître, et il a pu juger déjà par quelques renseignements pris auprès de ses admirateurs, de l'importance qu'il doit donner à sa baraque.

Il s'adresse alors à un entrepreneur spécial pour la construction de ces monuments éphémères, et fait avec lui un marché, soit à forfait, soit à participation. Si c'est à forfait, le banquiste peut avoir une belle et grande *loge* pour douze ou quinze cents francs. Dans l'autre cas, l'entrepreneur se paye par une participation à la recette. Ce dernier moyen s'emploie le plus souvent pour les baraques d'un prix modique, et est fort chanceux pour le spéculateur.

Le temple de magie une fois terminé, on voit se prélasser sur les murs de la ville des affiches gigantesques, où l'emphase du style le dispute à l'éclat des couleurs ; le banquiste s'y intitule le premier physicien de France, d'Angleterre ou de tout autre pays, la contrée ne faisant rien à l'affaire. Il prend le titre de membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes, ce qui ne l'empêche pas de se servir agréablement des liaisons les plus pittoresques et de cultiver en grand le *pataquès*. Dans son appel à la curio-

sité publique, il donne une longue nomenclature des prodiges qu'il doit opérer, et ne manque jamais de terminer par cette phrase aussi philanthropique que sacramentelle : *Malgré l'attrait de cette brillante représentation, le prix des places ne sera pas augmenté.*

Enfin le jour de la représentation est arrivé; les musiciens ont revêtu les défroques de hussards, de lanciers ou de cuirassiers; le pître a peigné sa perruque de filasse, rapproprié sa grosse tête de carton, passé le tripoli sur le porte-voix ; le magicien, drapé dans sa magnifique robe de velours noir, brillantée d'or et d'argent sous forme de caractères cabalistiques, se promène gravement de long en large sur l'estrade de la parade, pour éblouir les spectateurs de l'éclat de son costume, dont nul détail n'échappe à leurs yeux étonnés. Tout le personnel est à son poste; chacun vient faire acte de présence : femmes, enfants, domestiques, tous sont rangés sur la balustrade, suivant leur taille et la richesse de leur costume.

Les musiciens attaquent vigoureusement un air de galop ou de polka, et soufflent de toute la force de leurs poumons. C'est là surtout leur grand mérite. De mesure, d'harmonie, ils n'en tiennent compte ; il faut, avant tout, que les vibrations de leurs instruments luttent avec succès contre les éclats du tam-tam et les mugissements de la grosse

caisse. Le bruit est assourdissant, mais qu'importe? le but que se propose ce genre d'orchestre n'est pas de charmer l'oreille, mais d'appeler les spectateurs, et plus le vacarme est grand, plus il vient de monde.

Cependant le magicien fait un geste, et tous ces sons discordants cessent comme par enchantement.

Le front ceint d'un bandeau de cuivre doré, la tête haute, le poing sur la hanche, il se campe fièrement devant la galerie. Il va parler.

La foule avide s'approche, se serre; c'est à qui sera le plus favorablement placé pour entendre.

Enfin, le banquiste laisse tomber majestueusement de ses lèvres le *boniment* qui doit persuader, convaincre, entraîner. Ardente improvisation, préparée de longue main et souvent revue et corrigée par l'usage, le boniment doit atteindre les dernières limites de l'éloquence, éblouir le public par un étalage de phrases sonores et emphatiques; on va en juger.

— Messieurs, dit-il, la tête renversée de manière à laisser flotter ses longs cheveux, en vous pressant ainsi autour de moi, vous n'attendez pas sans doute un discours d'avocat. A quoi bon? Il ne servirait qu'à vous inspirer la crainte d'être trompés par un pompeux verbiage. Je viens au contraire vous parler le langage simple et naturel de la franchise. La simplicité, Messieurs, ne l'oubliez pas, la simplicité est la sœur jumelle de la modestie, et la modestie est le plus bel apanage du talent.

D'ailleurs, est-il besoin de tant de paroles pour vous rappeler que je suis le premier physicien de France, titre que m'ont accordé les différentes sociétés savantes dont je suis le représentant; titre que le public a bien voulu sanctionner par une longue vogue?.. Il ne m'appartient pas de contredire l'opinion publique, je la respecte, et m'incline devant son jugement (Il salue respectueusement).

— Messieurs (ici l'orateur, qui insensiblement a repris sa position verticale, se rejette brusquement en arrière, et relève les coins de sa bouche d'un air profondément dédaigneux), Messieurs, j'ai des confrères, on le sait; mais ce que l'on sait aussi, c'est que je n'ai point de rivaux. Je ne chercherai donc point à déprécier ces êtres disgraciés de la nature. Les infortunés souffrent assez déjà de ma supériorité qui les écrase. *Respect au courage malheureux !* a dit le grand homme (Il fait de la main le salut militaire).

— Mais que verra-t-on chez vous? allez-vous me demander.

— Ce que vous verrez, Messieurs, c'est ce qui n'a pas de précédent et n'aura jamais d'imitation. Ce que vous verrez, ce sont des merveilles, des impossibilités, des miracles enfin! Le détail en est indescriptible. Je vous dirai seulement : entrez, et vous serez ivres de joie, transportés d'admiration, abasourdis.

— Mais, Messieurs, si par impossible, entendez-vous, par impossible? une personne, en sortant, pouvait dire qu'elle n'est pas dans le ravissement, dans l'extase; si vous ne l'entendiez pas s'écrier que rien n'est comparable à ma séance (larmes dans la voix); oh! alors, alors, vous me verriez me couvrir la tête de cendres, mc courber en gémissant sous le poids de ce jugement souverain, et renoncer pour toujours à cet art merveilleux auquel je dois ma gloire.

(La figure du banquiste se rassérène). Mais non, Messieurs, non, mille fois non! cela ne peut pas être, cela ne sera pas! Et ceux qui n'auront pu trouver de place pour cette représentation, en entendant du dehors les bravos et les trépignements de mes spectateurs, jugeront de leur degré d'admiration.

(Puis d'un air paterne et bienveillant): Je vous vois craintifs et inquiets. La cause de cette crainte, de cette inquiétude, je la connais, Messieurs. Quel peut être, dites-vous, le prix des places d'une pareille séance?

Le croiriez vous? Ce prix, pour lequel la philanthropie m'a inspiré; ce prix, mis à la portée de tout le monde; ce prix enfin, qui n'est pas la centième partie de ce qu'il devrait être; est-ce vingt francs? non; dix francs? non; cinq francs? non; deux

francs? non. Ce n'est pas même un franc; tenez, c'est la simple bagatelle, le faible déboursé, la modique rétribution de soixante-quinze centimes (quinze sous) les premières, et trente centimes (six sous) les secondes. Messieurs *les militaires et les enfants non gradés* ne paient que demi-place, et tout le monde est commodément assis.»

A ces mots, le magicien saisit vivement le porte-voix que lui présente le pître, et, mettant à profit la force de ses poumons de stentor, il vocifère dans son immense cornet cet invariable refrain : Entrez ! Entrez ! Entrez ! Les veines de sa figure se gonflent sous ces efforts prolongés ; les yeux lui sortent de la tête : ce n'est plus le grand *Cophte*, c'est le marchand d'orviétan qui a déposé sa dignité temporaire pour appeler les gros sous. La grosse caisse et les musiciens luttent de tapage, sur un air guerrier qui doit stimuler les spectateurs.

Cependant la foule reste en suspens et hésite à gravir l'estrade ; personne n'ose donner l'exemple.

Le fait est prévu. Aux derniers mots du boniment, six ou huit *allumeurs*[1] saisissent la réplique, et, se précipitant vers le bureau, entraînent la foule sur leurs pas. A peine entrés, ils s'esquivent par

---

[1] Compères.

une porte de derrière pratiquée à cet usage, et reviennent faire une seconde fournée, poussant, coudoyant les retardataires indécis ; ils recommencent ce fatiguant manége trois fois, quatre fois, jusqu'à ce qu'enfin ils en soient réduits à n'avoir plus à bousculer qu'eux-mêmes.

La salle est comble, le public y est pressé, foulé, entassé. On a bien un peu maugréé contre les derniers venus, qu'un plaçeur intelligent a fait entrer comme des coins sur les bancs déjà beaucoup trop pleins, mais les récriminations cessent, lorsque s'allument les quinquets de la rampe et que les musiciens, rentrant de la parade, viennent se ranger près de la scène, et font le simulacre d'accorder leurs instruments.

Après quelques minutes d'attente, on entend un coup de sonnette et le rideau se lève. Tous les re gards se portent vers la scène et sont un instant aveuglés par la luxuriante prodigalité de lumières, accompagnement obligé de ces sortes de séances. Que les temps sont changés ! Autrefois, c'était par son adresse que l'escamoteur cherchait à éblouir, aujourd'hui, c'est avec des rayons lumineux qu'il produit ce résultat. La raison en est toute simple : plus il y a de lumières, moins on y voit.

Pourtant la vue se familiarise peu à peu avec cette magnifique illumination et parvient à distinguer les

différents accessoires et instruments du magicien. Sur le devant, se dressent des tables couvertes de tapis en velours..... de coton garnis de riches ornements en papier doré. C'est là que doivent se passer les opérations de la magie. Au fond, s'élève un énorme gradin, où sont rangés symétriquement une multitude d'appareils en fer-blanc verni, et séparés par des flambeaux garnis de bougies.

L'escamoteur n'a pas encore paru. Il laisse le public contempler à loisir son brillant *pallas* [1], et ce n'est que quelques minutes après le lever du rideau, qu'il se décide à paraître, afin de ne pas perdre l'effet de son entrée par une admiration partagée.

Il entre gravement, comme doit faire un homme constamment absorbé dans les abstractions d'une science occulte. Son costume est le même que celui qui a déjà fasciné les yeux du public de la parade; mais, comme une fois sur la scène il se trouve chez lui, il use de la liberté que l'on prend généralement dans son cabinet de travail : il dépouille le cothurne pailleté, qu'il remplace par de simples pantoufles brodées. Sans en être pour cela moins majestueux, il s'avance vers le public, et lui fait un digne et respectueux salut.

Il règne dans l'assemblée un silence si profond,

---

[1] Exposition.

qu'on entendrait aisément une araignée ourdir la trame de sa toile; on respire à peine. Que de jolies choses n'a-t-on pas le droit d'attendre d'un homme qui manie si habilement la parole! Mais, ô désenchantement! tout-à-l'heure le brillant orateur débitait un boniment appris de longue date ; maintenant que son réservoir d'éloquence est épuisé, il se traînera dans le terre-à-terre d'une conversation improvisée selon les exigences du moment.

— Messieurs et Dames, dit-il avec un curieux mélange de bonhomie et d'assurance, je vais commencer ma séance sans phrases et sans manières. Tenez, ajoute-t-il en saisissant un lapin par les oreilles et le tenant suspendu au-dessus de sa table, vous n'avez peut-être jamais vu pondre des œufs par un lapin. Ce n'est pas ordinairement son état. Mais le lapin que je vous présente est un lapin savant, qui non-seulement pond des œufs, mais encore sait reconnaître la personne la plus sentimentale de la société. Si c'est un Monsieur, je lui ferai dire (à mon lapin bien entendu) combien de fois il a engagé son cœur. Oh! mais il ne faut pas rougir pour cela, Monsieur. Ce n'est pas à vous que je m'adresse (l'escamoteur, avec la main qui lui reste libre, montre un Monsieur dont la tête est radicalement dégarnie de ses cheveux). Je ferai dire encore à mon lapin le nom et l'âge des personnes auxquel-

les il a donné son affection, etc., etc... Je continuerai par *le sac aux œufs* et par le jeu des gobelets ; j'exécuterai ensuite le *voyage de papa Lapin et de cousin Pigeon* ; et l'escamoteur d'énumérer emphatiquement son programme.

Cependant, le malheureux la pin, fatigué de la barbare suspension à laquelle il est condamné, cherche vainement un point d'appui pour mettre un terme à son supplice. Enfin son maître commence l'opération sur le corps amaigri de ce pauvre souffre-douleur ; il le manipule, le refoule, le presse, l'étire dans toute sa longueur, et parvient à en sortir un œuf qu'il présente triomphalement, et dont il fait remarquer la grosseur. Cela terminé, il s'incline pour recevoir le tribut d'éloges que mérite un si beau tour.

Les *allumeurs* de la parade ont changé d'emploi ; leur rôle consiste actuellement à provoquer, à entraîner les applaudissements ; mais le public reste froid, se tait et se réserve pour une meilleure occasion.

Le pître prend la parole et, faisant le geste d'applaudir :

— Voyons, Messieurs, dit-il, un peu de courage, cela coûte si peu ; et puis, voyez-vous, ça fait bon effet pour le dehors. Nous vous en saurons bon gré.

— Maintenant un autre exercice, dit l'escamoteur, en présentant un petit sac en toile à matelas. Nous allons passer au tour du *sac au œufs*, que l'on appelle aussi la *poule invisible*. *Cot, cot, cot, codek !* Entendez-vous, Messieurs? la voilà déjà qui commence à pondre. *Cot, cot, cot, codek !* continue incessamment le banquiste, en froissant, tordant et foulant aux pieds son sac, d'où cependant il finit par tirer un œuf. Cette opération se recommence une douzaine de fois, avec les mêmes imitations du cri de la poule et le même boniment. Le public applaudit, car le tour, bien que disgracieux, est très étonnant.

L'escamoteur laisse ensuite son pître débiter quelques fariboles sous forme d'intermède, tandis que lui-même exhibe les accessoires du tour suivant. Il pose sur une table trois gobelets de cuivre, une baguette, des muscades, relève ses manches et met ses bras à nu. Ces préparatifs achevés, il s'avance sournoisement derrière son *artiste*, et, d'un geste usité en pareille circonstance, il lui coupe impérieusement la parole.

— Messieurs et Dames, dit-il alors, vous avez vu peut-être bien des escamoteurs ; eh bien ! je puis dire sans vanité comme sans crainte d'être démenti, que le plus fort d'entre eux ne me va pas au *tendon d'Achille*.

— Tenez, Messieurs, voici trois gobelets : le premier s'appelle *passe*; le second, *surpasse*; le troisième, *contrepasse*..... Le voilà.

L'escamoteur, par une habile manipulation, feint de faire passer ses gobelets à travers l'un l'autre; après quoi, saisissant un de ces instruments de chaque main, il les fait choquer ensemble tout en frappant la table à coups redoublés. Cela produit une musique ou plutôt un roulement des plus discordants, mais on sait que le joueur de gobelets n'est sobre ni de bruit ni de gestes ; il appelle cela *jeter de la poudre aux yeux*.

Pour compléter ce préambule l'escamoteur fait l'historique de la baguette magique, dite *bâton de Jacob*, et il commence les tours de passe-passe.

Les muscades sortent de la baguette, passent à travers les gobelets, montent dessus, redescendent dessous, vont à droite, à gauche, grossissent, changent de couleur et finissent par se multiplier à l'infini. L'escamoteur produit toutes ces illusions en faisant vingt fois remarquer que ses manches sont retroussées, comme si l'on ignorait que les manches n'ont rien à faire avec les tours de gobelets.

Nouvel intermède du pître, nouvelle interruption de son discours par le même geste de son maître.

On passe au tour de *papa Lapin et cousin Pigeon*. Ceci est une affaire de boîtes à double fond.

Le premier des deux acteurs se met dans une boîte, le second dans une autre, et, lorsqu'après avoir fermé les boîtes, on les ouvre de nouveau, les deux animaux ont pris la place l'un de l'autre. Honneur au ferblantier !

On ne peut pas toujours faire des tours de cette force : à *papa Lapin et* à *cousin Pigeon* succèdent donc des tours de moindre importance, tels que la tabatière, dans laquelle des pièces de monnaie entrent invisiblement et d'où elles sortent également sans qu'on ait besoin d'ouvrir la boîte ; le gros dé, qui disparaît à commandement ; le chapeau rempli de perruques, etc., etc.

Mais la soirée s'avance. L'opérateur a besoin de repos ; il suspend le cours de ses expériences, et fait une annonce ainsi conçue :

— Messieurs et Dames, *vu la longueur du spectacle*, nous allons le diviser en deux parties, *à seule fin* que vous et moi nous puissions nous reposer un instant. Ceci dit, il salue et se retire.

Tout aussitôt l'on entend la voix criarde de la marchande de croquets, d'oranges et de sucre d'orge. Ce commerce est presque toujours le bénéfice de la femme d'un employé de l'administration. Le vin, la limonade, la bière sont également proposés sur un

autre diapason, et viennent étancher la soif des spectateurs que la chaleur altère.

Cependant le pître, en l'absence de son maître, monte sur la scène. Il prend un air niais, affecte un mauvais langage, et expose ainsi sa condition et ses affaires de famille.

— Il faut vous dire, Messieurs et Dames, que j'vas me marier à l'encontre d'une épouse que mon p'pa m'a choisie. Dieu de Dieu ! j'va-t-i être heureux ! j'en frémis de plaisir (il fait le geste de frissonner).

— Cascaret, que m'a dit l'auteur de mes jours, puisque tu te matrimonises, il te faut z'une dot ; or, c'te dot, je ne la z'ai pas. Je la z'aurais, qu'aussi vrai que j'suis ton père, je t'assure que je la garderais pour moi. Malheureusement mon coffre-fort est à sec ; j'ai dépensé pour ton instruction jusqu'à mon dernier *rouge liard ;* va donc utiliser tes connaissances et en tirer tout le profit que tu pourras, et quand tu auras gagné un bon lopin d'écus, tu reviendras au *conjungo*. Avant de partir, j'te donne tout ce dont je puis disposer pour le moment : c'est... ma bénédiction.

— Et moi j'm'en suis en allé avec une larme à l'œil. J'ai z'eu ben d'la peine à la faire sécher, allez. Ah ! oui, que j'en ai *evu* d'la peine.

Il fait semblant de pleurer, ce qui lui donne l'oc-

casion de s'essuyer les yeux, en se frottant sur sa manche à partir du poignet jusqu'au coude...

— Me v'là pour le moment engagé ici, comme domestique, inventeur d'esprit et diseur de farces. C'est pas que j'gagne beaucoup chez mon maître, allez; je m'passerais ben de ses générosités; ça part toujours du pied et ça s'arrête toujours..... queuque part (il se frotte la partie endolorie).

Le public rît ou ne rit pas; le pître pour terminer l'effet de son exorde, gonfle l'une de ses joues, sur laquelle il applique un coup de poing, ce qui produit le son d'une vessie que l'on crève, se met à rire bêtement, puis prend subitement un air sérieux :

— Tenez, Messieurs et Dames, dit-il en portant ses doigts à sa bouche pour les mouiller et les faire claquer ensuite (geste qu'il a copié sur son maître, qui s'en sert chaque fois qu'il s'agit de prendre un objet pour le montrer au public); j'aime mieux m'adresser à vous pour ma dot. J'ai bon espoir en votre générosité, et puis, voyez-vous, je n'suis pas difficile; je reçois toutes les pièces, les monacos comme celles de cinq francs; j'vous dispense seulement des ronds d'ardoise : ça fait une fausse joie, et ça tient de la place dans ma tirelire.

— J'ai donc à vous dire, Messieurs et Dames, que tous ceux qui me donneront, auront beaucoup de bonheur dans l'année; ils feront tout plein d'héri-

tages; ils perdront leurs pères et mères et tous leurs oncles à succession, s'ils en ont; les garçons deviendront aussi jolis que moi (il se caresse le menton); les fils se marieront dans l'année; les hommes mariés se remarieront aussi et auront beaucoup d'enfants. Enfin, pour tous mes généreux protecteurs (il parle avec volubité), la probité et la prodigalité de leur parenté en paternité, chassera la perplexité de leur pauvreté, et, selon probabilité, laissera sans prolixité la priorité et la propriété d'une principauté dans sa primauté qui fera leur prospérité à perpétuité. Ainsi-soit-il.

Alors commence l'exercice de *la manche*[1]. C'est un appel à la bourse du public. Le pître quitte son ton badin et stimule la générosité, en lançant à droite et à gauche de petites phrases du goût de celles-ci :

— Voyons, Messieurs et Dames, ce sont mes petits profits; ce que vous me donnerez sera très peu pour vous et beaucoup pour moi ; montrez que vous êtes contents de Cascaret. Le moindre cadeau me fera plaisir. Et la tirelire agitée accompagne ces provocations d'un son plus bruyant qu'argentin.

La récolte est terminée, personne n'a été oublié. Le pître remonte sur la scène, et après avoir fait ses remercîments au public :

---

[1] Quête.

— Si vous saviez, dit-il, quelle drôle de réflexion que j'faisais tout-à-l'heure, pendant qu'on m'forçait d'accepter de tous côtés. Je réfléchissais que j'suis plus habile que mon maître; oui, plus habile, et la preuve, c'est que j'viens de faire un tour beaucoup plus agréable qu'aucun de ceux qu'il vous a présentés jusqu'à présent. Vous ne devinez pas?..... Non?.... Eh bien! le tour que je viens de faire et que je trouve si agréable, c'est le tour de la société. Hein?.... qu'en dites-vous? en v'là un qui est agréable, si j'en juge par moi-même. Il me semble que je le ferais bien toute la journée avec le même plaisir.

— Avant de vous quitter, Messieurs et Dames, je veux vous montrer que je n'suis pas ingrat, et, pour vous remercier des petits cadeaux que vous m'avez faits, j'vas vous confier un secret que mon p'pa m'avait confié en me recommandant de ne le dire à personne. Mais comme vous n'êtes pas personne, puisque vous êtes queuqu'un, alors j'vas vous le dire en vous faisant la même recommandation. Voilà:

—Cascaret, que m'a dit mon p'pa, si je ne te donne pas d'argent, j'vas te confier un secret qui fera ta fortune. Ça vaut un million, pas plus que çà. C'est le moyen de faire du linge magnifique avec des vieux chiffons. Ecoute-moi ben, et ne perds pas un mot de mes précieuses paroles.

— J'suis tout ouïe, mon p'pa, que j'dis.

— Comment, tout ouïe?

— Oui, tout ouïe, tout oreille; je vous écoute, enfin.

— Ah ben!.. voilà donc mon secret. Tu t'-mets d'abord sur le dos une hotte de chiffonnier, et, muni d'un crochet, tu vas ramasser dans tout Paris les vieux linges jetés au coin des bornes. Quand ta hotte est pleine, tu vas la vider dans ta chambre, mais en ayant soin de détourner les yeux. Tout çà, c'est ben simple, comme tu vois. Tu continues ce manége pendant un an, deux ans, trois ans, enfin aussi longtemps que tu le juges à propos, mais toujours sans regarder, car il est de la plus haute importance que tu ignores la quantité de tes loques. Enfin, un beau jour tu ouvres la porte de ta chambre, tu regardes pour la première fois ton lot de vieux linges, et quelle n'est pas ta surprise de voir alors beaucoup de linge *d'amassé*.

— Ah!... v'là donc du linge *damassé* pour monter ta maison. Mais, dit-i, que m'dit encore mon p'pa; c'est pas tout. Quand on est marié et à son à-part, on dépense énormément de chandelle et de savon. Eh ben! j'vas te donner aussi le moyen de faire de fameuses provisions de ces comestibles, sans qu'il t'en coûte un monaco. Ecoute-moi ben.

— Une fois dans ton ménage, tu choisis pour aller te promener un soir qu'il fait ben noir, et, note ben ceci, tu as ben soin de laisser toutes les

portes de la maison ouvertes. Quand t'es las de traîner tes chausses, tu reviens chez toi ; tu entres tout doucement, tout doucement, pour surprendre ta femme, qui n'a pas encore de chandelle ; t'entends ben ?

— Oui, mon p'pa, allez toujours, que j'dis.

— Une fois entré, tu mets tes deux mains devant toi pour ne pas te cogner ; mais tu sais comment qu'çà arrive dans ce cas là ; la porte qui est ouverte et que tu ne vois pas, passe juste entre tes deux bras, et v'lan, te flanque un coup sur l'œil, mais un coup si rude, que tu en vois trente-six chandelles.

—De suite, sans perdre de temps, tu empaquettes tes trois douzaines de chandelles ; après quoi, tu vas vite à la cuisine où se trouve ta femme, et avant de rien lui dire, entends-tu ben, pour la punir d'avoir laissé les portes ouvertes, tu lui flanques . . là. . . . un savon. . . première qualité.

— De suite encore tu empaquettes ton savon ; ta femme t'aide pour que çà aille plus vite, et après çà tu te trouves avoir des provisions au moins pour un mois. Quand elles sont épuisées, comme tu connais le moyen de t'en procurer d'autres, tu recommences. Tu vois, c'est pas plus difficile que çà.

Ces jeux de mots, ou tout autres ainsi tirés de longueur, servent de préambule à la présentation d'un recueil de calembours débités, dit le pître,

par les premiers comiques des théâtres de Paris.

Les demandes ne se font pas longtemps attendre, et pour affriander la pratique, Cascaret fait de temps en temps quelques citations tirées de son recueil.

Mais que fait le banquiste pendant l'intermède de son pître? Nous l'avons laissé au moment où il quittait la scène avec la majestueuse gravité d'un augure allant consulter les entrailles des victimes.

Le public le suit en imagination, et se représente le magicien dans son laboratoire, cherchant dans le travail et la méditation de nouvelles inspirations pour la fin de sa séance. Erreur ! grande erreur ! L'escamoteur a bien d'autres idées. Suivez-moi dans la chambre, ou plutôt dans le réduit où il vient de se retirer ; nous y assisterons à une petite scène qui ne manque ni de pittoresque ni d'originalité.

Sur l'un des côtés du théâtre est généralement réservé un espace de quelques mètres entouré de toiles. C'est l'appartement particulier du maître. La terre, et quelquefois le gazon, quand la nature permet ce luxe, en forment le parquet. Des malles vides, des paquets de vêtements, des accessoires de théâtre, des ustensiles de ménage sont entassés pêle-mêle et composent tout le mobilier : chaises, tables, commode, garde-manger seraient d'un luxe inutile et gênant. La saine philosophie du banquiste

sait se passer de ces superfluités et y supplée avec une rare intelligence.

Une femme assise sur le rebord d'un tambour défoncé, un enfant couché sur un sac de vieux linge, un caniche, gardien fidèle de l'établissement, attendent impatiemment la fin de la séance.

Le *Daron* [1] entre, et son premier soin est de se dépouiller de son costume de magicien, son premier mot de se plaindre de la chaleur.

— Sacrédié, dit-il à sa femme, en s'essuyant le front avec la manche de sa chemise; quel étouffoir! J'ai la gorge sèche comme cette peau de tambour. T'as pas quéque chose de rafraîchissant? de *l'eau d'aff* [2] par exemple?

L'eau-de-vie est la panacée universelle du banquiste. A-t-il chaud? de l'eau-de-vie. A-t-il froid? de l'eau-de-vie. Faut-il de la force, du ton, de la gaîté? de l'eau-de-vie, toujours de l'eau-de-vie. Elle le rafraîchit, le réchauffe, l'exalte, le console de ses peines, lui donne l'aplomb, l'éloquence, l'esprit, les bons mots. Un petit verre de ce baume précieux

---

[1] Patron. — Il y a une quarantaine d'années, tous les escamoteurs, grands et petits, avaient, pour s'entendre entre eux, un langage qu'ils appelaient le *jargue de la banque*. L'escamoteur forain a seul conservé cette pittoresque manière de causer.

[2] Eau-de-vie.

ouvre l'appétit, fait faire la digestion; une compresse imbibée de ce remède souverain, guérit la migraine, cicatrise une blessure; quelques gouttes de cette merveilleuse liqueur ravivent le poli des instruments de cuivre, font friser la moustache, doublent le brillant du cirage, et donnent une bonne odeur au linge et à la bouche. L'*eau d'aff* représente donc tout à la fois les produits les plus divers, comme aussi elle répond aux exigences les plus opposées: pharmacie, parfumerie hygiénique, gastronomie, haute économie domestique et philosophie, tout enfin se trouve dans une bouteille de cette essence divine. Aussi le banquiste veille-t-il avec une sollicitude toute particulière à entretenir sa provision de cet elixir incomparable.

Mais d'impérieux besoins, à chaque instant répétés, ont bientôt épuisé le précieux flacon, et nécessitent de fréquentes visites au marchand de vin. C'est ce qui arrive en ce moment.

— *Niberte* [1], répond la femme du *Daron* à son mari, en mirant la bouteille.

—Comment, plus d'*eau d'aff !* Qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie le banquiste en fronçant le sourcil; la *rouillarde* [2] était pleine!

---

[1] Il n'y en a plus. — Négation très étendue.

[2] Bouteille.

— Pardié! tu sais bien que si tu l'as laissé traîner, les uns et les autres en passant ne s'en font pas faute. Mais c'est pas la peine de crier si haut; Toto va en aller *abloti* [1] un litre.

Toto est l'enfant couché sur le sac de chiffons. Il a sept ou huit ans et montre de grandes dispositions pour la profession paternelle. Toutes les friandises, solides ou liquides, qui tombent sous sa main, disparaissent avec une merveilleuse dextérité. Malheureusement pour lui, ses tours n'obtiennent pas le même résultat que ceux de son père, et la même main qui pourrait applaudir, fustige vertement l'apprenti magicien, moins pour le fait dont le papa rit en lui-même, que pour les conséquences qui ne lui permettent plus de compter sur la moindre satisfaction gastronomique. Néanmoins, cet enfant, le septième et le plus jeune de la famille du banquiste, est encore le préféré. On lui a fait espérer que dans un an, s'il était sage, il paraîtrait à la parader avec la grosse tête de carton sur les épaules.

Toto est donc envoyé chez le marchand de vin, avec la recommandation de ne pas commettre de *lichonnerie*. Il revient au bout d'un instant. On examine la bouteille; il n'y a rien à dire. C'est à peine

---

[1] Acheter.

s'il manque un petit verre, que l'enfant prétend avoir renversé en courant.

Notre malade se fait un gargarisme sur la partie souffrante; il se trouve mieux, et ses idées prennent une couleur de rose.

— Tiens, femme, dit-il, passe-moi ma *bouffarde*[1], j'ai encore le temps d'en fumer une pendant que Cascaret fait *rigoler* le *treps*[2].

— Dis donc, gros père, si nous buvions ce soir un peu de Champagne; il n'y a pas de *pivois*[3] que j'aime autant que celui-là.

— Tiens, t'as raison, c'est une bonne idée; d'autant plus que j'ai invité l'entrepreneur de ma baraque. Si je pouvais lui arracher quelque concession sur son *bloc*[4] ! Je lui dirai que la recette est *loff*[5] ; que j'ai rempli mon *flouant*[6] avec des billets de faveur; un verre de *pivois* par là-dessus, et je réponds de l'affaire. — Mais je crois qu'il est temps que je *m'affrusquine*[7], Cascaret a fini de *solir sa camelotte*[8]. Allons, dépêchons-nous, et à présent du

---

[1] Pipe.

[2] Rire le public.

[3] Vin.

[4] Marché.

[5] Mauvaise.

[6] Salle de spetacle.

[7] Habiller.

[8] Vendre sa marchandise.

maintien, de l'aplomb. C'est étonnant comme je me trouve mieux maintenant; tiens, passe-moi donc encore la *rouillarde*; une larme avant de commencer, çà me rendra éloquent.

Sur ce, le magicien vient de nouveau saluer son public, et d'un autre mouvement de tête significatif, il congédie Cascaret.

La seconde partie de la séance commence.

—Messieurs et Dames, dit l'escamoteur, vous avez sans doute entendu parler d'un fameux tour inventé par le célèbre Pinetti; tour qui consiste à enlever la chemise de quelqu'un sans le déshabiller [1] ! S'il y a

---

[1] Ce tour étrange, moins la pittoresque addition faite par le banquiste, fut, malgré son peu de convenance, exécuté en présence de Louis XVI et de sa famille par le chevalier Pinetti. Ce physicien raconte lui-même, dans un traité d'escamotage qu'il publia en 1784, le moyen qu'il employait pour obtenir un si beau résultat.

— Ce tour, écrit-il, n'exige que de l'adresse, et cependant, lorsque je l'ai exécuté sur le théâtre des Menus-Plaisirs, tout le monde a été persuadé que la personne à qui j'avais ôté la chemise, était d'intelligence avec moi. Voici le moyen:

Il faut observer que la personne à qui l'on ôtera la chemise soit largement habillée. Vous ferez déboutonner le col de la chemise, puis les manchettes, et vous attacherez un petit cordon à l'une des boutonnières de la manche gauche, ensuite, passant la main dans le dos de la personne, vous tirerez la chemise et vous la lui ferez passer par-dessus la tête, puis la tirant également pardevant, vous la laisserez sur l'estomac. Cela fait, vous passerez à la main droite; vous tirerez cette manche en avant de façon à en faire sortir le bras; la chemise se trouvant ainsi en tampon,

parmi vous une personne de bonne volonté, qu'elle s'approche de moi; je me charge de lui faire l'escamotage de ce vêtement secret.

—Ce n'est pas malin, se met à dire un jeune interrupteur qui vise à la réputation d'esprit fort; il y a des compères pour cela.

Le banquiste a entendu. — Vous êtes dans l'erreur, jeune homme, dit-il à son interlocuteur, qu'il a avisé depuis quelque temps pour sa figure inintelligente et son incrédulité sottement orgueilleuse; pour vous prouver que je n'ai point besoin de compères, vous n'avez qu'à venir près de moi, et, dans un tour de main, je mettrai votre chemise à vos pieds.

Le jeune homme, piqué au jeu et désirant surtout mettre l'escamoteur en défaut, saute sur l'estrade, et vient résolument se soumettre à l'épreuve, tout en regardant le public d'un air qui semble promettre la victoire.

L'opérateur a dit deux mots à l'oreille du pître, qui se tient prêt à exécuter les ordres secrets de son maître. Mais avant la mystification finale, celui-ci veut s'amuser un peu de la victime qu'il tient entre ses mains.

---

tant dans la manche droite que sur le devant de l'estomac, vous ferez usage du petit cordon que vous avez attaché à la boutonnière de la manche gauche qui doit être remontée, pour tirer la totalité de ce côté.

— Monsieur, dit le banquiste, avant de commencer, j'éprouve le désir de connaître votre nom.

— Je n'y vois aucun inconvénient ; je me nomme Richard.

— Richard ! mais c'est un très joli nom. Avec un nom comme celui-là on n'est jamais dans la *débine*[1] et puis on peut vous dire (il chante) *ô Richard, ô mon Roi !* — Ne faites pas attention, Messieurs, je chantais passablement autrefois, mais maintenant, c'est fini.

L'assurance commence à baisser chez monsieur Richard. Il n'avait pas pensé à tous ces détails ; son manque d'habitude de la scène lui fait regretter déjà sa démarche inconsidérée ; toutefois il cherche à se composer un maintien, et, voulant lutter avec le ton goguenard du banquiste :

— Voyons, Monsieur, je vous attends, lui dit-il.

— Je suis à vous ; le temps de relever mes manches, et vous allez être satisfait. Veuillez ôter votre cravate, et déboutonner le col et les manches de votre chemise.

L'opérateur fourre sa main dans le dos de monsieur Richard et lui retire sa chemise de ce côté ; la bannière blanche flotte sur les épaules du patient.

---

[1] Misère.

A cet instant, un furtif coup-d'œil du maître indique à Cascaret ce qu'il doit faire. . ..

L'escamoteur, après quelques plaisanteries en forme d'explications adressées au public, va pour continuer son travail, quand soudain feignant un profond étonnement, il recule et s'écrie :

— Ah ! Monsieur, quand on porte une chemise aussi misérable, on la garde pour soi et on ne vient pas l'étaler en public. En même temps il fait faire vivement demi-tour à l'ami Richard, et montre au public la chemise, que le malin pître a sournoisement coupée et déchirée, de manière qu'elle ne présente plus que des lambeaux frangés.

J'ai besoin de rappeler au lecteur que nous sommes dans une baraque; que le type dont nous avons entrepris l'étude est celui du bateleur, et que pour connaître un tel personnage, il faut pour un moment donner congé à bien des susceptibilités.

Une explosion de rires, de huées, de trépignements prouve que la plaisanterie plaît à la société. Le mystificateur mystifié se décide à descendre de l'estrade et parvient, non sans peine, à réintégrer en son lieu et place sa chemise fortement compromise.

Après un semblable intermède, les tours suivants ne peuvent plus présenter un grand attrait ; aussi la séance se termine-t-elle au milieu des éclats de gaîté provoqués par le souvenir de la chemise, et le

public est dehors que l'on entend encore les joyeux spectateurs rire à gorge déployée.

Le banquiste a promis du champagne pour le souper ; nous ne pouvons nous dispenser de faire acte de présence à ce repas, qui ne manquera pas de nous offrir quelques particularités curieuses.

L'entrepreneur a été exact au rendez-vous. Son arrivée est saluée par un hurrah qui exprime énergiquement l'appétit du banquiste et de sa famille. Les compliments sont supprimés, et l'on passe au plus vite dans la salle à manger, c'est-à-dire dans la baraque même, dont on a enlevé quelques bancs pour dresser le couvert.

Le banquiste, sa femme, son fils aîné et l'invité viennent s'asseoir à la table. Quant au pître et aux six autres enfants, selon leur habitude, ils doivent, comme on dit, manger sur le pouce et faire galerie.

Les repas du banquiste consistent presque toujous en viande froide, parce que cela ne nécessite pas de cuisine et que c'est plus expéditif.

Un pâté de lièvre occupe le milieu de la table ; dans un coin, la moitié d'un énorme saucisson de Bayonne fait pendant à une salade garnie d'œufs durs, de betteraves et de capucines. Aux deux autres angles, figurent du fromage de Gruyère et une assiette des quatre mendiants ; enfin une bou-

teille de vin, cachet rouge, est placée symétriquement devant chaque convive. Quatre verres dépareillés, des cuillères et des fourchettes en composition, et des couteaux de poche, complètent la splendeur du service.

Pour s'ouvrir l'appétit, on commence par attaquer le saucisson, qui du reste fait merveille, car quelques instants après, le pâté et son contenu disparaissent avec la promptitude de la muscade sous les doigts de l'escamoteur. On arrive à la salade; la maîtresse de la maison en fait les honneurs.

— Femme, dit le banquiste, offre donc le chapon de la salade à Monsieur, ça donne bonne bouche.

— Ma foi! ça me va, reprend le charpentier; ça servira également à me rafraîchir, d'autant que le coquin de saucisson m'a mis le feu dans le corps.

— Il y a un moyen plus sûr d'arrêter l'incendie, fait le banquiste, en débouchant la quatrième bouteille. Voyons, camarade, tendez votre verre et

Buvons, buvons, morguenne, buvons,

comme dit la chanson.

— Oui, oui, buvons, morguenne, buvons, chante aussi l'entrepreneur, dont la tête commence à tourner et qui, toujours pour éteindre l'incendie allumé par le saucisson, vide d'un seul trait son verre. Dieu! que c'est bon un verre de vin, ajoute-t-il en

faisant claquer sa langue à plusieurs reprises. Je chanterais bien avec le poëte :

Vive le vin,
Vive ce jus divin,
Je veux jusqu'à la fin
Qu'il égaye ma vie.

— Savez-vous que vous avez une très jolie voix, interrompt le banquiste, encore moins sobre que son convive, mais qui, vu la grande habitude, conserve assez de raison pour flatter son entrepreneur.

— Oh ! ce n'est rien que cela ; si j'étais un peu plus en train, je vous chanterais mon grand air de la *Dame Blanche* ; vous savez (il chante),

Ah ! quel plaisir d'être soldat.

Hum ! hum, maudit saucisson...

Ah ! quel plaisir.... !

Impossible !

— Quel dommage ! dit la femme du banquiste, moi qui aime tant la chansonnette.... si vous essayiez encore ?

— Je ne demande pas mieux, chère dame, mais tenez...., hum !.... c'est là que çà me tient.

— Voyons, dit le banquiste, la voix vous reviendra peut-être après le champagne. Attaquons-le. Cascaret, change les assiettes et passe le gruyère à Monsieur ; il n'y a rien de rafraîchissant comme

cela. Voyez, il paye de mine, il a des yeux superbes.

— Ils sont bien beaux effectivement, dit l'entrepreneur; mais, ajoute-t-il en clignant de l'œil comme pour se donner une prétention à l'esprit, ce ne sont pas les plus beaux qui soient à cette table.

— Sacredié ! c'est très spirituel et surtout très galant, ce que vous dites là, s'écrie le banquiste en frappant du poing sur la table. Voilà comme je voudrais trouver des compliments à dire aux dames pour animer ma séance et captiver mon public; c'est là ce qui s'appelle un à-propos. Cascaret, prends-moi ça en note, tu trouveras quelque jour à le placer.

— Ma foi, *Daron*, répond Cascaret, qui voit avec regret le charpentier empiéter sur son emploi de faiseur d'esprit, j'en suis fâché pour Monsieur, mais je trouve que ce jeu de mots n'est pas juste. Il serait mieux de dire par exemple : le fromage et Madame ont de très beaux yeux ; de cette manière là, les deux parties seraient flattées et satisfaites.

— Très bien, Cascaret, très bien, crie le banquiste en riant aux éclats; pour la peine, je vas te donner un coup de champagne. Tiens, débouche-moi cette bouteille.

Les quatre convives emplissent leurs verres. On boit à la santé de l'Amphitryon, à la prospérité de

son établissement, à la félicité de la *Daronne*, enfin de verre en bouteille, on arrive à la troisième, lorsque le banquiste s'aperçoit qu'il a oublié Cascaret.

— Ce pauvre garçon ! moi qui le laisse en plan. Sois tranquille, tu n'y perdras rien. Donne-moi ton verre.

— Vous savez bien, Monsieur, que j'attends que vous ayez fini pour boire dans le vôtre.

— Alors, ce sera pour tout-à-l'heure.

Cascaret a ses motifs pour concevoir de véritables appréhensions sur ce champagne en perspective ; il cherche de tous côtés une tasse, un tesson, quelque chose enfin qui puisse faire office de verre à boire ; son imagination inventive a bientôt surmonté la difficulté. Il s'avance d'un air de triomphe, avec un verre à quinquet, dont il a bouché l'extrémité inférieure du plat de sa main.

— Cascaret, dit l'escamoteur enchanté, tu es décidément un génie méconnu ; il n'y a que toi pour avoir des idées comme ça ; tiens mon garçon, bois à la santé du fils de ton papa et à la nôtre.

— Bien, Monsieur ; alors à ce compte-là, ce sera deux santés à porter. Je bois à la première ; nous boirons après à l'autre.

— J'en veux aussi, moi, crie Toto, l'enfant gâté ; pourquoi donc que je n'en aurais pas aussi bien que Cascaret ?

— Tu sais bien qu'il n'y a plus de verre, dit la maman, croyant éluder ainsi la demande de l'enfant.

— Oh ! que je saurai bien en trouver un, répond l'espiègle. Et prompt comme un écureuil, il saute sur un égrugeoir dont il renverse le sel, et se présente pour trinquer avec la compagnie.

A cette vue, le père tout ému verse une larme d'attendrissement et du Champagne dans l'égrugeoir, avec ordre formel à Toto de partager avec ses frères.

Aussitôt éclate un concert de cris, de plaintes, de récriminations.

— Maman, fais donc finir Dodolphe. V'là trois fois qu'il trempe sa main dedans, et qu'il la *liche.*

— C'est pas vrai, t'es-t-un rapporteur, c'était pour ravoir une bille que j'avais laissée tomber dedans.

La petite famille, on le voit, chasse de race, et l'escamotage est un talent inné chez elle. La mère est obligée d'intervenir pour mettre le holà, tandis que son mari circonvient l'entrepreneur au sujet de la concession qu'il espère ou plutôt qu'il tient déjà, car le charpentier a le vin tendre et il ne saurait rien refuser à un ami.

Huit jours après cette soirée, les représentations sont terminées. Elles ont *épuisé* tous les spectateurs de la ville, au grand préjudice du théâtre, dont le

directeur se mord les doigts, jurant de ne plus s'y laisser prendre, pour recommencer néanmoins au premier jour.

Que va faire maintenant le banquiste de son argent? Le placer? se créer une réserve pour l'avenir? A quoi bon! Sacrifier l'avenir au présent! faiblesse d'esprit. La vraie philosophie de la bohême est de jouir du moment.

Néanmoins, par un reste de sagesse et pour se mettre en garde contre les tentations où pourrait l'entraîner une grosse somme d'argent, l'escamoteur va chez le bijoutier se garnir de chaînes, de bagues, d'épingles, qu'il montre avec ostentation comme des témoignages de la munificence de quelque souverain.

Le reste de la somme est employé à lui donner un certain relief de capitaliste, grâce auquel il peut se faire passer pour le Rothschild de la *banque*. Pour cela, un petit stratagème lui vient en aide : il remplit un sac de jetons ou de menue monnaie de cuivre, fait au-dessus une séparation avec de la toile, et achève de combler le sac avec quelques pièces d'or qui ne peuvent se mêler au reste. Chaque fois qu'un ami, un confrère, une connaissance entre dans la baraque, le banquiste va chercher son sac en simulant une certaine peine pour le porter; il défait avec soin une corde qui, semblable au nœud gor-

dien, ferme le fragile coffre-fort par une combinaison secrète, plonge la main dans son trésor et en retire une poignée de pièces d'or, l'unique, hélas! de son espèce.

— Tenez, dit-il, d'un air de triomphe, rien que cela, et plein le sac encore! Voilà ce qui s'appelle faire des affaires.

Les confrères le complimentent du bout des lèvres; les amis, plus ou moins sincèrement.

Mais que quelques semaines s'écoulent, et l'on voit le prétendu millionnaire veuf de son or et de ses bijoux. Il ne lui reste plus de toutes ses richesses que le sac *truquigé*[1] pour une autre occasion; ses trésors se sont fondus à la trop douce chaleur des *noces et festins*, et maintenant plus que jamais, il peut s'écrier avec le fameux Bilboquet :

Je connais toutes les banques, excepté la banque de France.

---

[1] Préparé.

CHAPITRE V.

Nouvelles expériences. — La *suspension éthéréenne*, etc. — Séance à l'Odéon. — *Un double accroc.* — La protection d'un entrepreneur de succès. — 1848. — Les théâtres aux abois. — Je quitte Paris pour Londres. — Le Directeur Mitchell. — La publicité anglaise. — *Le grand Wizard* — Les moules à beurre servant à la réclame. — Affiches singulières. — Concours public pour le meilleur calembour.

Au lieu de faire la réouverture de mes séances au commencement de septembre, ainsi que je l'avais espéré, mes vacances forcées, que je pourrais mieux appeler mes *travaux forcés*, se prolongèrent un mois de plus. Ce fut seulement au premier octobre que je me trouvai en mesure de présenter mes nouvelles expériences.

Mes intérêts étaient grandement compromis par ce retard, mais j'espérais, avec quelque raison, me dédommager de mes pertes par l'empressement que mettrait le public à venir me visiter.

Mon nouveau répertoire se composait *du Coffre de cristal, du Carton fantastique, du Voltigeur au trapèze, du Garde-Française, de la Naissance des fleurs, des Boules de cristal, de la Bouteille inépuisable, de la Suspension éthéréenne,* etc., etc.

J'avais surtout donné tous mes soins à cette dernière expérience, sur laquelle je fondais de grandes espérances. La chirurgie m'en avait donné la première idée.

On se rappelle que vers 1847, on commença, en France, à appliquer aux opérations chirurgicales l'insensibilité produite par l'aspiration de l'éther; on ne parlait dans le monde que des merveilleux effets de cette anesthésie et de ses heureuses applications; c'était aux yeux de bien des gens une opération tenant presque de la magie.

Voyant que les chirurgiens se permettaient une sortie sur mon domaine, je me demandai si par ce fait ils ne me donnaient pas le droit d'user de représailles. Je le fis en inventant aussi mon *opération éthéréenne,* qui était, je crois, bien autrement surprenante que celle de mes *confrères* en chirurgie.

Le sujet sur lequel je devais opérer était le plus jeune de mes enfants; et je ne pouvais rencontrer une physionomie plus heureuse pour mon expérience. C'était un gros garçon de six ans, dont la figure fraîche et épanouie respirait la santé. Malgré son

eune âge, il mit la plus grande intelligence à apprendre son rôle, et il le joua avec une telle perfection que les plus incrédules en furent dupes.

Ce tour était l'un des plus applaudis de ma séance. Il est vrai de dire que la mise en scène en était parfaitement combinée. Pour la première fois, j'avais essayé de diriger la surprise de mes spectateurs, en la faisant croître comme par degrés, jusqu'au moment où elle devait en quelque sorte faire explosion.

J'avais divisé mon expérience en trois points, dont les effets étaient successivement plus étonnants les uns que les autres.

Ainsi, lorsque j'ôtais le tabouret de dessous les pieds de l'enfant [1], le public, qui avait souri pendant les préparatifs de la suspension, commençait à devenir sérieux;

Quand ensuite j'ôtais l'une des cannes, on entendait des exclamations de surprise et de crainte;

Enfin, au moment où je soulevais mon fils à la position horizontale, les spectateurs, à ce dénouement inattendu, couronnaient l'expérience de bravos unanimes.

Cependant, il arrivait quelquefois que des personnes sensibles, prenant l'éthérisation trop au sé-

[1] Voir la figure et la description de l'expérience à la fin du volume.

rieux, protestaient intérieurement contre les applaudissements, et m'écrivaient des lettres dans lesquelles elles tançaient vertement le père dénaturé, qui sacrifiait au plaisir du public la santé de son pauvre enfant. On alla même jusqu'à me menacer de solliciter contre moi la sévérité des lois, si je n'abandonnais pas mon inhumaine opération.

Les auteurs anonymes de ces récriminations ne se doutaient guère du plaisir qu'ils me faisaient éprouver. Après nous être égayés de ces lettres en famille, je les gardais précieusement comme des témoignages de l'illusion que j'avais produite.

La vogue que me procura cette séance ne pouvait surpasser celle de l'année précédente ; je n'avais à espérer d'autre résultat que celui d'emplir ma salle, et cela avait lieu chaque jour.

La famille royale voulut aussi voir mes nouvelles expériences. On loua la salle entière pour une après-midi, en sorte que mes séances du soir ne furent pas interrompues.

Cette représentation, à laquelle assistait également la reine des Belges avec sa famille, ne me présenta du reste d'autre particularité que de voir dans ma petite salle l'imposant spectacle d'une aussi considérable réunion de hauts personnages. Toutes les places étaient occupées, car Leurs Majestés étaient accompagnées de leurs cours respectives, et d'un

grand nombre d'ambassadeurs et de dignitaires du royaume.

Comme j'avais lieu de l'espérer, mes nobles spectateurs furent satisfaits et daignèrent m'adresser de vive voix leurs compliments.

Au milieu de ces douces satisfactions, j'avais tout lieu de croire que je possédais les bonnes grâces du public. Cependant j'appris à mes dépens, on va en juger, que si solide que paraisse la faveur de ce souverain, il faut quelque fois bien peu de chose pour la voir près de s'évanouir.

Le 10 février 1848, Madame Dorval donnait à l'Odéon une représentation à son bénéfice. J'avais promis à cette éminente artiste d'y joindre comme intermède quelques-unes de mes expériences.

Je fus de la plus grande exactitude à ce rendez-vous d'Outre-Seine; onze heures et demie sonnaient, lorsque le rideau se baissa pour l'entr'acte qui devait précéder ma séance. Comme j'étais déjà depuis quelques instants en mesure de commencer, dix minutes me suffirent pour donner un dernier coup-d'œil à mes apprêts.

Mon premier soin, en prenant possession de la scène, avait été de me soustraire aux regards indiscrets; j'avais congédié tout le monde. Malheureusement je n'avais même pas fait d'exception en faveur

du régisseur, et l'on va voir quelles furent les tristes conséquences de cette mesure.

Plein d'excellentes dispositions, je fais frapper les trois coups d'usage par mon domestique, et l'orchestre commence à jouer, tandis que, retiré dans la coulisse, je me prépare à faire mon entrée en scène. Mais au moment où le rideau se lève, je me rappelle avoir oublié un de mes *accessoires ;* je cours le chercher à ma loge et reviens en toute hâte. O fatalité! dans ma précipitation je ne vois pas un *trapillon* [1] que le machiniste a imprudemment laissé ouvert, et ma jambe s'y enfonce jusqu'au-dessus du genou.

Une vive douleur m'arrache un cri de détresse; mon domestique accourt, et ce n'est qu'avec peine qu'il parvient à me dégager. Mais, dans quel état! mon pantalon, ouvert et déchiré sur toute la longueur, laisse voir ma jambe couverte de sang et affreusement écorchée.

Dans ce désastreux état, il ne m'est plus possible de paraître en scène; je cherche alors autour de moi quelqu'un pour aller annoncer au public l'événement dont je viens d'être la victime; je n'aperçois que deux pompiers. Des pompiers pour une ambassade aussi délicate! il ne fallait pas y songer. J'avais

---

[1] Petite trappe.

bien aussi mon domestique ; mais il faut que l'on sache que ce brave garçon était un nègre aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses, au teint d'ébène, dont le langage naïf n'eût pas manqué d'exciter une risée générale sur ma triste position.

Le régisseur seul eût pu se charger de la mission ; mais où le trouver ?

Ces réflexions, promptes comme l'éclair, sont interrompues par les préludes d'un orage qui couve dans la salle ; le public m'appelle, car, on s'en souvient, le rideau est levé, et, aux yeux des spectateurs, l'artiste a manqué son entrée ; c'est là une faute irrespectueuse et par cela même impardonnable !

Mon nègre, sans s'inquiéter de ce qui se passe au-dehors, déchire son mouchoir et le mien, et bande ma plaie avec beaucoup d'habileté. Cela ne m'enpêche pas d'en ressentir une vive souffrance, mais je ne tarde pas à éprouver un tourment mille fois plus grand encore lorsque j'entends éclater dans la salle une bruyante tempête. Le public, qui avait commencé par frapper des pieds, siffle maintenant, crie, hurle, sur tous les tons discordants du mécontentement.

Surmontant ma douleur, je change de pantalon en toute hâte [1] et je me décide à aller moi-même

[1] Je n'ai jamais donné de séance sans avoir, en cas d'événement, un double de mes vêtements.

faire l'annonce de ma catastrophe. Je me dirige en conséquence vers la porte du fond, et je me dispose à l'ouvrir lorsqu'un vacarme épouvantable, paroxisme effréné de l'impatience, me glace d'effroi et m'arrête ; je n'ose plus, le cœur me manque. Pourtant il faut en finir. « Allons, me dis-je, dans un dernier effort sur moi-même, du courage ! » et tout aussitôt ouvrant les deux battants, j'entre en scène.

Je n'oublierai jamais la réception qui me fut faite à mon arrivée. D'un côté, des cris, des sifflets, des huées ; de l'autre, des trépignements et des applaudissements à tout rompre. C'étaient comme deux partis en présence cherchant à s'écraser l'un l'autre par un excès de tapage.

Pâle et tremblant devant une aussi rude épreuve, j'attends, immobile, le moment où les combattants venant à faire une trêve, me permettront de me justifier de mon retard. Ce moment arriva enfin, et je pus raconter ma triste aventure. Ma pâleur attestait la vérité de mes paroles ; le public se laissa désarmer, et les sifflets cessèrent de se mêler aux applaudissements qui accueillirent mes explications.

Il faut savoir ce que ces claquements de mains, ces bravos, figures bienveillantes font passer de soulagement et de bien-être dans le cœur d'un artiste, pour comprendre le revirement soudain qui s'opéra en moi. Le sang me monta au visage et

me rendit mes couleurs ; les forces me revinrent, et possédé d'une énergie nouvelle, j'annonçai au public que me trouvant beaucoup mieux, j'allais exécuter ma séance. Je le fis en effet, et telle fut la puissance de la surexcitation morale sous l'empire de laquelle j'étais, que je sentis à peine le mal causé par ma blessure.

J'ai dit qu'à mon entrée en scène j'avais été salué par des démonstrations d'une nature toute différente: si beaucoup de spectateurs sifflaient, d'autres m'applaudissaient. La vérité exige de ma part un aveu ; j'étais soutenu, ce soir là, par un protecteur tout puissant.

Ceci demande explication; aussi pour donner à mon lecteur le mot de cette énigme, je suis obligé de lui raconter une toute petite anecdote.

A l'époque où j'inventai l'expérience de la seconde vue, plusieurs directeurs de Paris me firent la proposition de venir la présenter comme intermède sur leurs théâtres. Je m'y étais refusé par la raison que, déjà très fatigué de mes propres représentations, il me coûtait de les prolonger encore. Ma détermination était donc bien arrêtée sur ce point, lorsque je reçus la visite d'une artiste du Palais-Royal, madame M...., qui y remplissait l'emploi des duègnes.

— « Monsieur, me dit-elle avec une certaine hésitation, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous; aussi n'est-ce qu'avec crainte que je me présente pour vous prier de me rendre un grand service. Voici le fait. Notre bon directeur, Dormeuil, veut bien donner à mon bénéfice une représentation dont le produit, s'il est suffisant, doit être employé à libérer mon fils du service militaire. Il ne tiendrait qu'à vous, Monsieur, d'assurer le succès de cette représentation en lui accordant votre concours. » Et cette pauvre mère, puisant son éloquence dans son amour pour son fils, me peignit avec de si vives couleurs le chagrin qu'elle éprouverait d'un insuccès que, touché de son malheur, je revins sur ma détermination et consentis à joindre à sa soirée mon expérience de la *seconde vue*.

Je n'ose me flatter que mon nom fut pour quelque chose dans le succès de la représentation ; toujours est-il que la salle fut comble, et que la recette couvrit largement les frais d'un remplaçant.

Le lendemain, l'heureuse mère vint me faire part de son bonheur et m'adresser ses remerciements. Elle était accompagnée d'un Monsieur que je ne connaissais pas, mais qui, aussitôt que Madame M... eut cessé de parler, m'exposa à son tour le but de sa visite.

— J'ai pris la liberté d'accompagner ici Madame,

me dit-il, pour vous complimenter de ce que vous avez fait pour elle; c'est là une bonne action dont tous ses camarades du théâtre vous savent un gré infini ; pour ma part, j'espère tôt ou tard vous en témoigner ma reconnaissance à ma manière.

Tout en étant flatté de la démarche de mon visiteur, j'étais très intrigué du sens de sa dernière phrase ; il s'en aperçut, et, sans me donner le temps de lui répondre, il continua :

— Ah ! j'oubliais de vous dire qui je suis ; j'aurais dû commencer par là. Je me nomme Duhart, et je suis entrepreneur des succès du théâtre du Palais-Royal. A propos, ajouta-t-il, avez-vous été satisfait de l'entrée que je vous ai faite hier ?

J'avoue que cette confidence m'ôta une douce illusion ; j'avais cru ne devoir qu'à moi-même la réception qui m'avait été faite, et voilà que je ne savais plus quelle était au juste la part d'applaudissements que ma séance m'avait méritée. Néanmoins, je remerciai M. Duhart de sa bienveillance passée et de celle qu'il me promettait pour l'avenir.

Trois mois après, je ne pensais plus à cet incident, lorsqu'un jour où je devais donner une séance à la Porte-Saint-Martin, je vis arriver chez moi mon ami Duhart.

— Un seul mot, M. Houdin, me dit-il sans vouloir prendre la peine de s'asseoir; j'ai lu sur les

affiches que vous jouez, ce soir, au bénéfice de Raucourt ; j'ai été vous recommander à P... qui vous *soignera*.

Je fus *soigné*, en effet, car lorsque je parus en scène, on me fit une entrée digne des plus hautes célébrités artistiques. Il était facile de reconnaître une ovation chaudement recommandée. Cependant je dois dire que pour ces applaudissements comme pour tous ceux qui suivirent dans le cours de la soirée, je remarquai, à ma grande satisfaction, que le public, ainsi qu'on le dit en langue *romaine*, *portait coup*, et que les bravos partant du parterre rayonnaient fort bien dans toute la salle.

A quelques mois de là, à propos d'une représentation que je donnai au Gymnase, même visite de Duhart, même recommandation à son confrère, et même résultat. Enfin, il y eut peu de mes excursions hors de ma scène, auxquelles ne se soit intéressé mon protecteur reconnaissant.

Je dois le dire, je le laissais faire, et je n'y voyais aucun mal. Loin de là, ces encouragements étaient un stimulant pour moi : chaque fois je redoublais d'efforts pour les mériter.

Je me suis fait un plaisir de raconter ce trait, car il peint bien le caractère d'un homme capable d'être aussi longtemps reconnaissant d'un peu de bien fait à une pauvre camarade de théâtre. Du reste, la re-

présentation de l'Odéon fut la dernière où ce bon Duhart se dérangea pour moi. La révolution de février arriva quelques jours plus tard.

On sait que cet événement fut un véritable coup de massue pour tous les théâtres.

Après avoir épuisé toutes les attrayantes amorces de leur répertoire, les directeurs, aux abois, voyant leurs agaceries infructueuses, se réunirent vainement en congrès pour conjurer une aussi désastreuse situation.

J'avais été convoqué à cette réunion. Mais si j'y fis acte de présence, ce fut par pure politesse, car je me trouvais dans une position tout exceptionnelle relativement à mes confrères.

Cette position tenait simplement à ce que mon établissement, au lieu de porter le nom de théâtre, s'appelait un spectacle [1]. Moyennant cette légère différence de dénomination, je jouissais de droits infiniment plus étendus.

Ainsi, tandis que les théâtres ne pouvaient avoir des affiches que d'une dimension déterminée par une ordonnance de police, j'avais la liberté, moi, directeur de spectacle, de faire l'annonce de mes séances dans des proportions illimitées.

---

[1] Les théâtres possèdent un privilége émané du ministère de l'Intérieur ; les spectacles ont une permission de la préfecture.

Je pouvais diminuer ou augmenter le nombre de mes représentations selon ma fantaisie, ce qui n'était pas un des moindres avantages de mon administration.

Enfin j'avais le droit, quand bon me semblerait, de mettre la clef de ma salle dans ma poche, de congédier mes employés et de me promener, en attendant des destins plus doux.

Toutefois ces avantages, auxquels j'ajouterai celui d'avoir des frais beaucoup plus modérés que mes confrères, ne m'offrirent d'autre résultat que celui de ne pas perdre d'argent. J'eus beau faire feu des quatre pieds, le public resta sourd à mon appel comme au leur.

Je me trompe; pendant quelques jours, je reçus du Gouvernement provisoire de très gracieuses lettres sous forme de *laissez-passer*, qui me priaient de recevoir dans ma salle des jeunes gens des écoles Polytechnique et de Saint-Cyr avec les personnes dont ils étaient accompagnés.

J'étais enchanté, du reste, de cet aimable sans-façon, qui venait augmenter le nombre de mes rares spectateurs; je jouais au moins devant une salle assez bien garnie, et je n'avais plus le crève-cœur de voir ces maudites banquettes vides, dont l'aspect paralyse d'ordinaire les moyens de l'artiste, même le plus philosophe.

Cette illusion était à la vérité bien éphémère, car, chaque soir, après la séance, mon caissier faisait, en m'abordant, une triste figure.

Quel désenchantement ! quelles amères représailles de la part de l'aveugle déesse qui, pendant quelque temps, m'avait accordé de si douces faveurs !

Néanmoins, dans ces moments de détresse, je puis le dire en toute sincérité, les déceptions et les tourments ne sont pas tous dans les chiffres de profits et pertes : un directeur a beau ne pas faire de recette, il veut cacher sa misère. Pour donner le change, il cherche à garnir son théâtre et il donne gratuitement des billets. Je recourus à ce moyen; mais, ce qui paraîtra étrange, c'est que ces billets qui, un mois plus tôt, eussent été regardés comme une très grande faveur, furent reçus avec beaucoup d'indifférence; souvent même il arriva que l'on ne se donnait pas la peine de répondre à mon invitation.

Devenu philosophe par nécessité, je finis par me résigner à voir ma salle à peu près vide, et je n'envoyai plus d'invitations. D'ailleurs j'avais eu l'occasion d'étudier le *billet de faveur* (c'est ainsi que l'on personnifie celui qui vient gratis au théâtre) et j'avais remarqué que ce genre de public est, ou semble toujours être très indifférent au spectacle. En effet, le *billet de faveur*, lorsqu'il sait que le théâtre est à

court de spectateurs, croit faire un acte de complaisance en se rendant à l'invitation qui lui est faite. Une fois entré, s'il voit la salle pleine, il se figure que toutes les places sont occupées par des billets donnés (il a quelquefois raison), et il en conclut que le spectacle doit être peu amusant. S'il arrive qu'il se trompe, il n'applaudit pas, parce qu'il craint d'être reconnu pour être venu gratis, et de passer pour un compère, payant sa place en applaudissements.

J'en étais là de mes misères administratives, lorsque, un matin, je reçus la visite du directeur du Théâtre-Français de Londres. Mitchell (c'est le nom du directeur), loin de chercher à m'étourdir par des promesses mensongères dans le genre de celles de l'agent théâtral de Bruxelles, se contenta de me faire cette simple proposition :

— Monsieur Robert-Houdin, me dit-il, vous êtes très connu à Londres ; venez donner des représentations au théâtre Saint-James, et tout me porte à croire que vous y aurez du succès. Du reste, nous y serons également intéressés, car nous partagerons les recettes brutes, et sur ma part, je paierai tous les frais des représentations. Vous alternerez avec mon opéra-comique, c'est-à-dire que vous jouerez les mardi, jeudi et samedi. Vous commencerez, si vous le voulez, le 7 mai prochain, c'est-à-dire dans un mois, à partir d'aujourd'hui.

Ces conditions me semblant très acceptables, j'ajouterai même fort avantageuses, j'y souscrivis avec empressement. Mitchell alors me tendit la main ; je lui donnai la mienne, et cette sanction amicale fut le seul traité que nous fîmes pour cette importante affaire. Point de dédit de part ni d'autre, point de conventions secondaires, point de signature, et jamais marché ne fut mieux cimenté.

Depuis lors, dans mes longues relations avec Mitchell, j'eus maintes fois l'occasion d'apprécier toute la valeur de sa parole. C'est qu'aussi, je puis le dire hautement, c'est sans contredit un des plus consciencieux directeurs que j'aie jamais rencontrés. A la religion de la foi donnée, Mitchell joint en outre une affabilité extrême, une générosité et un désintéressement à toute épreuve. En toute circonstance, on le voit agir *quite a gentleman*, comme on dit en anglais, ou comme on dirait en France, en parfait gentilhomme. Une des plus brillantes qualités qu'on doit lui reconnaître, comme directeur, c'est la délicatesse de ses procédés envers ses artistes. Le trait suivant peut en donner un exemple.

Jenny Lind chantait au théâtre italien de Londres précisément les jours où je donnais mes représentations à Saint-James, de sorte que, malgré tout le désir que j'avais d'aller l'entendre, je ne pouvais me décider à sacrifier une séance pour cet attrayant

plaisir. Cependant, par une circonstance trop longue à raconter ici, il arriva que je me trouvai libre un jouer de représentation de Jenny Lind. Il faut dire qu'outre l'exploitation du théâtre Saint-James, Mitchell avait loué pour toute l'année une certaine quantité de loges au Théâtre-Italien, et que, selon la coutume anglaise, il les revendait aux plus offrants. Il arrivait parfois que des coupons n'étaient pas vendus au moment de la représentation ; Mitchell en faisait alors profiter quelques amis privilégiés. Je savais cette particularité, et je me proposai de lui faire, ce soir-là, le cas échéant, la demande d'une semblable faveur.

Au moment où j'allais sortir de chez moi pour aller trouver mon directeur, il entra dans ma chambre.

— Parbleu, mon cher Mitchell, lui dis-je en l'abordant, j'allais précisément chez vous pour vous présenter une requête.

— Quelle qu'elle soit, mon ami, me répondit-il gracieusement, soyez assuré d'avance qu'elle sera très bien accueillie.

Et lorsque je lui eus expliqué ce dont il s'agissait :

— Mon Dieu, Houdin, me dit-il du ton d'une véritable contrariété, que vous me faites de peine de me demander cela !

— Pourquoi donc? repris-je sur le même ton; si

cela ne se peut pas, mon cher ami, mettons que je n'ai rien dit.

— Au contraire, Houdin, au contraire, cela se peut très bien ; je suis seulement contrarié d'avoir manqué la surprise que je voulais vous faire; je vous apportais précisément une excellente loge pour ce soir... La voici.

Peut-on trouver rien de plus délicat et de plus aimable que cette manière de faire?

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis mon entrevue avec Mitchell, qu'après une traversée des plus heureuses, je débarquais à Londres. Dès mon arrivée, mon directeur me conduisit dans un charmant logement attenant à son théâtre, et, après l'avoir mis à ma disposition, il m'en fit visiter toutes les pièces. Arrivés dans la chambre à coucher :

— Vous voyez là, me dit-il, un lit célèbre ; c'est ici que Rachel, Déjazet, Jenny Colon et plusieurs autres célébrités artistiques, se sont reposées des émotions de leurs succès. Vous ne pouvez y avoir que de très belles inspirations dans les rêves qu'évoquera en vous le souvenir de ces hôtes illustres. A tout autre que vous, mon cher Houdin, je dirais que ces célèbres prédécesseurs lui porteront bonheur, mais votre chance à vous est dans la vertu de votre baguette magique.

Mitchell voulant donner à mes représentations tout l'attrait désirable, avait commandé, pour mes séances, au décorateur de son théâtre, un salon Louis XV d'une grande richesse, ainsi qu'un rideau d'avant-scène, sur lequel devait être peint en lettres d'or le titre, adopté pour mon théâtre de Paris, *Soirées Fantatisques de* ROBERT-HOUDIN. Ce travail, assez long à exécuter, ne me permettait de commencer l'organisation de ma séance que lorsqu'il serait entièrement terminé.

En attendant, n'ayant rien de mieux à faire, j'allais me promener, chaque jour, dans les magnifiques parcs de Londres, et je prenais des forces en prévision des fatigues que j'allais éprouver dans mes séances.

A ce mot de fatigues, le lecteur sera sans doute surpris, car il a le droit de croire que mon séjour à Londres sera, en quelque sorte, un temps de repos, puisqu'au lieu de jouer sept fois par semaine comme chez moi, je ne dois plus donner que trois représentations dans le même laps de temps.

Pour expliquer cette contradiction, il me suffira de dire que le travail et les fatigues sont moins dans l'exécution des séances que dans leur organisation. Or, comme à Saint-James, j'allais jouer alternativement avec une troupe d'opéra-comique, il en résultait que, pour ne pas gêner les artistes dans leurs

études, je devais leur laisser tout le temps nécessaire à leurs répétitions qui, on le sait, prennent la plus grande partie de la journée. En conséquence j'avais promis de débarrasser la scène aussitôt ma représentation terminée, et de n'en prendre possession que dans le milieu du jour qui m'était réservé. Ajoutons que dans le travail d'installation et de déménagement, il ne suffisait pas seulement de l'œil du maître, il fallait pour bien des raisons que je misse la main à l'œuvre.

On comprendra facilement ce qu'une telle situation devait me causer de fatigue.

Mitchell avait pour l'aider dans la direction de son théâtre, deux employés de la plus grande intelligence : ils se nommaient Chapman et Nemmo. L'un, calme et réfléchi, s'occupait de la partie administrative ; l'autre, vif, alerte, actif, surveillait certains détails du théâtre et particulièrement tout ce qui regardait la publicité.

D'après les recommandations du directeur, Nemmo avait fait grandement les choses pour l'annonce de mes représentations. D'énormes affiches, sur lesquelles étaient représentées les différentes expériences de ma séance, couvrirent les murs de Londres, et furent, selon l'usage anglais, promenées dans les rues de la ville, à l'aide d'une voiture semblable à celles que nous avons à Paris pour les déménagements.

Mais, quelque grande que fût cette publicité, elle était encore modeste comparativement à celle que vint nous opposer un compétiteur, qui peut passer à bon droit pour le plus habile et le plus ingénieux *puffiste* de l'Angleterre.

Lorsque j'arrivai à Londres, un escamoteur, nommé Anderson, qui prenait le titre de *Great Wizard of the North* (le grand sorcier du Nord), donnait depuis longtemps des représentations dans le petit théâtre du Strand.

Cet artiste, craignant sans doute de voir se partager l'attention publique, essaya d'éclipser la publicité de mes séances. Il lança donc dans les rues de Londres, une cavalcade ainsi organisée :

Quatre énormes voitures, couvertes d'affiches et d'images représentant des sortiléges de toute sorte, ouvraient la marche. Vingt-quatre hommes suivaient à la file et portaient chacun une bannière, sur laquelle était peinte une lettre d'un mètre de hauteur.

A chaque carrefour, les quatre voitures s'arrêtaient côte à côte, et représentaient une affiche de vingt à vingt-cinq mètres de long, tandis que, au commandement d'un chef, tous les hommes, autrement dit toutes les lettres, s'alignaient à l'exemple des voitures.

Vues par devant, les lettres formaient cette phrase :

THE CELEBRATED ANDERSON ! ! !

et on lisait de l'autre côté des bannières :

THE GREAT WIZARD OF THE NORTH.

Malheureusement pour le *Wizard*, ses séances étaient attaquées d'une maladie mortelle : un séjour trop prolongé dans Londres avait fini par amener la satiété. Puis son répertoire était vieux de date, et ne pouvait lutter avec les tours nouveaux que j'allais présenter. Que pouvait-il opposer à la seconde vue, à la suspension, à la bouteille inépuisable, au carton fantastique, à l'escamotage de mon fils, etc., etc. Force lui fut donc de fermer son théâtre et de partir pour la province où, grâce à ses puissants moyens de publicité, il sut comme toujours faire d'excellentes affaires.

J'ai rencontré dans ma vie bien des *puffistes*, mais je puis dire que jamais je n'en ai vu qui atteignissent à la hauteur où Anderson s'est élevé. L'exemple que je viens de citer peut déjà donner une idée de sa manière, je vais en ajouter quelques autres qui achèveront de peindre l'homme.

Lorsque ses représentations doivent avoir lieu dans une ville et qu'elles ont été annoncées à grand renfort de publicité, Anderson parvient encore à faire

lire ses annonces par les personnes mêmes qui ne regardent ni les journaux ni les affiches.

A cet effet, il fait remettre à tous les marchands de beurre de la ville des moules en bois sur lesquels sont gravés son nom, son titre et l'heure de sa séance, et les prie d'imprimer son cachet sur leurs marchandises, en remplacement de la vache qui y est ordinairement représentée. Comme il n'est pas une seule famille en Angleterre qui ne mange du beurre à son déjeuner, si ce n'est même à tous ses repas, il en résulte que chacun a, dès le matin, sans aucun frais pour l'escamoteur, un programme qui l'engage *to pay a visit* (à rendre visite) à l'illustre sorcier du nord.

Ou bien encore, Anderson envoie dans les rues, avant le jour, une douzaine d'hommes, porteurs de ces énormes plaques à jour, à l'aide desquelles, avec un pinceau et du noir, on a pendant longtemps couvert d'annonces les murs de Paris. Ces gens impriment sur les dalles des trottoirs, qui, on le sait, sont en Angleterre de la plus grande propreté, l'annonce des séances du sorcier. Bon gré mal gré, chaque marchand, en ouvrant sa boutique, chaque habitant, en se rendant à ses affaires, ne peut faire autrement que de lire le nom d'Anderson et le programme de son spectacle. Il est vrai que quelques heures après, ces annonces sont effacées par

les pas des passants, mais des milliers de personnes les ont lues. Le Wizard n'en demande pas davantage.

Ses affiches n'accusent pas moins d'originalité. On m'en montra une, un jour, d'un format gigantesque, qui avait été faite à l'occasion de son retour à Londres après une longue absence. C'était une imitation en charge du fameux tableau *le retour de l'île d'Elbe de Napoléon*.

Sur le premier plan, on voit Anderson affectant la pose du grand homme. Au-dessus de sa tête, flotte un immense étendard portant ces mots : *la merveille du monde* ; derrière lui, et un peu perdu dans la pénombre, se tiennent respectueusement l'Empereur de Russie et plusieurs autres Monarques. Ainsi que dans le tableau original, des admirateurs fanatiques du sorcier embrassent ses genoux, tandis qu'une foule immense le salue de ses acclamations. On aperçoit dans le lointain la statue équestre du général Wellington qui, le chapeau bas, s'incline devant lui, le grand Wizard. Enfin il n'est pas jusqu'à la tour de Saint-Paul qui ne se penche aussi très humblement.

Au bas est cette inscription : RETOUR DU NAPOLÉON DE LA NÉCROMANCIE.

Prise au sérieux, cette image eût été une réclame de très mauvais goût ; comme charge, elle est exces-

sivement comique. Du reste, elle obtint le double résultat de faire rire le public de Londres et de rapporter grand nombre de shillings à l'habile *puffiste.*

Lorsque Anderson est sur le point de quitter une ville, où il a épuisé toutes les ressources de la publicité et qu'il n'a plus rien à espérer, il sait le moyen de faire encore une énorme recette.

Il commande au meilleur orfèvre de la ville un vase d'argent de cinq ou six cents francs; il loue, pour un jour seulement, le plus grand théâtre ou la plus grande salle de l'endroit, et fait annoncer que, dans une séance d'adieu que se propose de donner le grand Wizard, il sera établi, pendant l'entr'acte, un concours parmi les spectateurs, pour le meilleur calembour.

Le vase d'argent sera le prix du vainqueur.

On sait que le peuple anglais se livre très volontiers à l'exercice des jeux de mots.

Un jury est choisi parmi les personnes les plus notables de la ville pour juger, de concert avec le public, la valeur de chaque calembour.

On convient que lorsque le mot sera trouvé bon, on applaudira; qu'on ne dira rien pour le passable, et que l'on grognera pour le mauvais (En Angleterre, on ne siffle pas pour désapprouver, on grogne).

Les places sont retenues à l'avance, la salle est envahie, elle est comble; on vient moins pour la

séance, que l'on connaît déjà, que pour se donner le plaisir de faire de l'esprit en public. Chacun lance son mot et reçoit un accueil plus ou moins favorable ; enfin le vase est décerné au plus spirituel de la société.

Tout autre qu'Anderson se contenterait d'encaisser l'énorme recette que lui rapporte cette séance, mais *le grand sorcier du Nord* n'a pas dit son dernier mot. Avant que le public quitte la salle, il annonce qu'un sténographe a été chargé par lui d'inscrire tous les calembours, et qu'ils paraîtront chez les principaux libraires de la ville sous forme de recueil.

Chaque spectateur qui a donné son trait d'esprit n'est pas fâché de le voir imprimé, et il achète le livre moyennant un shilling (1 fr. 25 c.). On peut se faire une idée du nombre d'exemplaires qui peuvent être vendus, par le nombre des calembours qu'ils contiennent. J'ai en ma possession un de ces recueils, imprimé à Glascow et portant la date du 15 mars 1850, dans lequel il y a 1,091 de ces facéties.

Je possède aussi quelques affiches du Grand Sorcier du Nord, et je les conserve précieusement, comme des modèles du genre. Il en est une surtout qui est le sublime de la *blague*, fût-elle même américaine.

Je vais la donner ici pour couronner dignement cette esquisse de l'émule de Barnum.

Je copie mot à mot :

« Le Grand Sorcier du Nord, surnommé la plus » Haute Merveille de l'Age, le vrai, le seul Wizard » des Wizards, qui a été honoré des sourires appro» bateurs des royautés, de l'élite de la société et » des hommes savants de toute dénomination ; le » Wizard qui a étonné d'innombrables myriades de » spectateurs par son art merveilleux et la puis» sance de sa magie ; enfin, l'incompréhensible » maître de la sorcellerie moderne, qui vous invite » à venir chaque soir à son palais cabalistique pour » que vous soyez témoins de ses actes étourdissants, » de son habileté scientifique et de ses prodiges. Le » voici, le Wizard qui défie tout compétiteur ; le » Wizard qui commande l'examen et l'attention ; » le Wizard qui est infaillible ; le Wizard du Nord » enfin, dont les mystères sont impénétrables, in» définissables et incontestables ! Venez donc tous » à son mystique banquet de la joie intellectuelle.

» Les milliers de spectateurs qui ont déjà vu ses » séances récréatives reviennent et revien» nent encore pour assister à sa science délectable » et jeter des yeux avides sur les merveilles qui » réalisent des impossibilités. Tous le proclament » sans rival et s'écrient : Ce mystérieux magicien

» des temps modernes est bien *la vraie lumière et*
» *la merveille de l'âge.*

» Signé ANDERSON. »

Le style charlatanesque de cette affiche est très plaisant, du moins je le regarde comme tel, car il n'est pas supposable qu'Anderson ait jamais eu l'intention de s'adresser sérieusement de tels compliments; si je me trompais, ce serait alors de sa part, eu égard à son talent en escamotage, plus que de la vanité. Je le crois au fond très modeste.

CHAPITRE VI.

Le théâtre Saint-James. — Invasion de l'Angleterre par les artistes français. — Une fête patronnée par la Reine. — Le Diplomate et le Prestidigitateur. — Une recette de 75,000 francs. — Séance à Manchester. — Les spectateurs au carcan. — *What a capital curaçao.* — Montagne humaine. — Cataclysme. — Représentation au palais de Buckingham. — Un repas de Sorciers.

Mais il est temps de revenir à Saint-James; les machinistes, peintres et décorateurs doivent avoir terminé leurs travaux, car le 2 mai est arrivé, et ce jour est le terme fixé pour que la scène me soit livrée.

En effet, chacun a été de la plus grande exactitude. Dès le matin, le nouveau décor se trouve en place et comme, grâce à la recommandation faite par Mitchell, on a suspendu, ce jour-là, les répétitions de l'opéra-comique, le théâtre reste entièrement libre pour toute la journée; je puis donc me livrer

tranquillement aux préparatifs de ma séance. Du reste, tout a été si bien prévu, si bien disposé à l'avance, que mes apprêts se trouvent terminés lorsque le public commence à entrer dans la salle.

J'avais, ainsi qu'on doit le penser, pris toutes mes précautions, toutes mes mesures, pour que rien ne manquât dans ma [illegible] expérience, qui, si elle réussit, doit produire de l'étonnement, n'est plus en cas d'insuccès qu'une mystification à l'adresse de l'opérateur. Pauvres sorciers, que ceux dont le pouvoir surnaturel, dont les miracles tiennent à un fil !

Il est vrai qu'un prestidigitateur intelligent, quel que soit le mécompte qui lui survienne, doit toujours savoir se tirer d'embarras, en se réservant un faux-fuyant qui puisse donner le change au public. Néanmoins, si habile que l'on soit dans ces sortes de réparations, il est très difficile d'en obtenir un heureux résultat ; car ce n'est toujours qu'un rhabillage dont on voit quelquefois le joint.

J'avais bien, en toute occasion, une double manière de faire, mais j'avoue que j'étais désolé quand j'étais obligé d'avoir recours à ces moyens secondaires qui, en allongeant l'expérience, en rendent l'effet beaucoup moins saisissant.

Lorsqu'il s'agit de tours d'adresse, la chose est impossible, car là un escamoteur ne doit jamais

faillir, pas plus qu'un bon musicien ne doit faire une fausse note. S'il arrive qu'il se trompe, c'est qu'il n'est pas suffisamment adroit, et il doit recourir au travail pour se perfectionner dans son art; mais dans les expériences, il survient souvent des accidents que j'appellerai des coups de malheur et que l'homme le plus adroit et le plus circonspect ne peut prévoir. On ne peut dans ces circonstances compter que sur les expédients que suggère l'esprit.

Ainsi, par exemple, il m'arriva un jour de briser le verre d'une montre qui m'avait été confiée dans une séance. La position était embarrassante, car c'est une très mauvaise condition pour un tour, que de rendre endommagé un objet qui vous a été confié en bon état.

Je m'approchai tranquillement de la personne qui m'avait prêté sa montre; je la lui présentai en ayant soin que le cadran se trouvât tourné au-dessous, et au moment de la remettre, je la retirai brusquement.

— Est-ce bien votre montre? lui dis-je avec assurance.

— Oui, Monsieur, c'est elle.

— A merveille; j'étais bien aise de le constater. Voulez-vous, Monsieur, ajoutai-je en baissant la voix, me la laisser pour un autre tour, que je vais faire dans quelques instants?

— Volontiers, me répondit le complaisant spectateur.

J'emporte alors le bijou sur la scène, et le remettant furtivement à mon domestique, je lui donne l'ordre de courir en toute hâte chez un horloger pour y faire remettre un autre verre.

Une demi-heure après, je reviens auprès du propriétaire de la montre, et la lui rendant :

— Mon Dieu ! Monsieur, lui dis-je, je viens de m'apercevoir avec regret que l'heure avancée de la soirée ne me permet pas de faire le tour que je vous ai promis ; mais comme j'espère avoir encore le plaisir de vous voir à mes séances, veuillez me le rappeler la première fois que vous viendrez, et je pourrai alors vous faire jouir de cette intéressante expérience... J'étais sauvé.

Cependant le public entrait à Saint-James, mais avec tant de calme que, bien que la loge où je m'habillais fût près de la scène, je n'entendais aucun bruit dans la salle. J'en étais effrayé, car ces entrées paisibles sont en France le pronostic certain d'une mauvaise recette pour le directeur, et pour l'artiste les sinistres préliminaires d'un insuccès, disons le mot, d'un *fiasco*.

Dès que je fus en mesure de me présenter sur la scène, je courus au trou du rideau. Je vis alors avec autant de surprise que de joie la salle complètement remplie et présentant en outre la

plus charmante société que j'eusse encore vue.

Il faut dire aussi que le théâtre Saint-James est un établissement hors ligne ; il est en quelque sorte un point de réunion pour la fine fleur de l'aristocratie anglaise, qui s'y rend dans le double but de jouir du spectacle et de se perfectionner dans la prononciation de la langue française.

Un fait donnera une idée de l'élégance, du ton et de la tenue des spectateurs : il n'est permis à aucune dame de garder son chapeau ; si élégant qu'il soit, elle doit en entrant le déposer au vestiaire. Cette mesure, du reste, rentre dans les habitudes anglaises, car les dames vont à ce théâtre en toilette de bal, c'est-à-dire coiffées en cheveux et décolletées autant que la mode et les convenances le permettent. De leur côté, les hommes s'y présentent vêtus de l'habit noir, cravatés de blanc et gantés d'une manière irréprochable.

A Saint-James, le parterre n'existe que pour mémoire ; relégué sous les balcons, c'est à peine si l'on s'aperçoit de son existence. Tout le rez-de-chaussée est garni de stalles ou plutôt d'élégants fauteuils, où les dames sont admises.

Le prix des places est en rapport avec le confortable qu'elles peuvent offrir. Chaque stalle se loue douze shillings (quinze francs), et l'on peut entrer aux modestes places du parterre moyennant trois

shillings (trois francs soixante-quinze centimes). Ce n'est pas plus cher qu'à l'Opéra.

Tandis que j'étais à regarder avec ravissement cette élégante assemblée, je me sentis légèrement frapper sur l'épaule. C'était Mitchell, qui venait me faire part de quelques invitations qu'il avait cru convenable de faire.

— Eh bien ! Houdin, me dit-il, quel est le résultat de votre examen? Comment trouvez-vous la composition de votre salle?

— Charmante, mon cher Mitchell; je dirai même que c'est la première fois que, dans un théâtre, je me trouve appelé à donner des représentations devant une aussi brillante réunion.

— Brillante est en effet le mot, car vous saurez qu'au nombre de vos admirateurs (qu'on me passe le mot de louange, c'est Mitchell qui parle) se trouve toute la famille royale, et la pairie anglaise possède un nombreux effectif. Nous devons avoir également pour spectateurs quelques *gentlemen* dont l'opinion a la plus grande influence dans les salons de la capitale des Trois-Royaumes; enfin, grand nombre de places sont occupées par des célébrités artistiques qui seront de justes appréciateurs de ce Robert-Houdin que, selon l'expression champenoise, nous avons fait mousser comme il le mérite.

On doit penser, d'après ces détails, si cette repré-

sentation fut une solennité pour moi, et combien j'apportai de zèle et de soins dans l'exécution de mes expériences! Je puis le dire, j'obtins un véritable succès.

Parlerai-je maintenant de la bienveillance et des encouragements du public du théâtre Saint-James? J'en appelle aux artistes célèbres qui avant moi ont joué sur cette scène : Rachel, Roger, Samson, Régnier, Duplessis, Déjazet, Bouffé, Levassor, etc., y a-t-il en Europe des spectateurs comparables à ceux de Saint-James? Là point de claqueurs; ils y seraient superflus; le public se charge lui-même d'encourager les artistes. Les gentlemen ne craignent pas de faire craquer leurs gants; et les dames font avec leurs petites mains tout le bruit dont elles sont capables.

Mais je m'arrête, car je craindrais, en continuant, de tomber dans le style du *[illegible] Weekly*.

Mes représentations suivirent leur cours à Saint-James, et me dédommagèrent amplement de ce que j'avais perdu à Paris. Bien que je ne donnasse que quatre représentations par semaine, leur résultat dépassait encore celui de mes plus beaux jours en France. Je ne pouvais certainement désirer rien au-delà; mais Mitchell, plus expérimenté que moi en affaires de théâtre, avait une ambition qu'il m'avait communiquée.

— Il faut, mon ami, m'avait-il dit, que vous jouiez devant la Reine, car alors seulement votre vogue à Londres sera sanctionnée, et elle deviendra par conséquent plus durable.

Toutefois, Mitchell ne pouvait se dissimuler la difficulté d'obtenir la commande de cette représentation ; les circonstances, et je dirais même la politique, si je l'osais, semblaient s'y opposer.

Après les journées de février, les théâtres de Paris furent, ainsi que je l'ai dit plus haut, réduits à n'avoir à peu près pour toute encaisse métallique que des billets de faveur ; ils cherchèrent donc dans les pays voisins, comme je l'avais fait moi-même, un public moins préoccupé de politique, et par conséquent plus accessible à l'attrait des plaisirs.

L'Angleterre était le seul pays qui n'eût rien changé à ses habitudes de luxe et de plaisir ; aussi nombre de directeurs tournèrent-ils des regards d'espérance vers cet Eldorado.

Le théâtre du Palais-Royal, qui pourtant était un des moins malheureux, en raison des affaires comparativement bonnes qu'il faisait, fut un des premiers à tirer à vue sur la riche métropole des trois Royaumes-Unis.

Dormeuil, son habile directeur, divisa sa troupe en deux parties, dont l'une resta à Paris, tandis que

l'autre vint au théâtre Saint-James, en remplacement de l'opéra-comique qui avait terminé son engagement avec Mitchell. Levassor, Grassot, Ravel, Mlle Scrivaneck, etc., eurent un éclatant succès auprès de nos communs spectateurs.

Cette réussite fut connue à Paris et monta la tête du directeur du Théâtre Historique, M. H.....

Après s'être entendu avec les propriétaires d'un théâtre de Londres (Covent-Garden, je crois), l'impressario y vint également avec une partie de sa troupe, pour représenter en deux soirées la pièce de *Monte-Christo*.

L'arrivée de ces artistes, tous pour la plupart d'un grand mérite, mit en émoi les directeurs anglais, et ceux-ci, craignant avec quelque raison un accaparement complet de leurs spectateurs, résolurent de s'opposer à cette redoutable invasion.

— Que les théâtres Français et Italien de Londres, disaient-ils dans leurs récriminations, fassent jouer sur leurs scènes des pièces, quelles qu'elles soient, leur privilége les y autorise, et nous respectons leur droit. Mais nous ne souffrirons jamais que tous nos théâtres soient ainsi envahis, et que Shakespeare soit détrôné par des auteurs étrangers.

La question de concurrence théâtrale prit bientôt le caractère d'une question de nationalité. Les journaux prirent fait et cause pour les théâtres ; le peuple

lui-même adopta l'opinion des journalistes, et devint un des militants contre les nouveaux venus.

M. H... essaya en vain de faire représenter le chef-d'œuvre d'Alexandre Dumas; mais il fut impossible d'en entendre un mot, tant il se fit de bruit et de vacarme dans la salle, pendant tout le temps que dura la représentation. En vain le directeur mit-il la plus courageuse persistance dans son entreprise, il fut contraint de reculer devant cette imposante protestation, qui menaçait de dégénérer en émeute, et il se décida à fermer le théâtre.

Mitchell prit alors en pitié le malheureux directeur, et il lui offrit l'hospitalité à son théâtre, pour qu'au moins, avant de partir, il pût y représenter sa double pièce. A cet effet, il lui accorda un des jours attribués aux représentations du Palais-Royal, et il lui promit de s'entendre avec moi sur la soirée du lendemain, à laquelle j'avais droit pour ma séance.

Je n'avais rien à refuser à Mitchell, et le drame fut représenté dans son entier, après quoi la troupe retourna en France.

Je fis cette concession avec le plus grand plaisir, puisqu'elle obligeait d'estimables artistes; j'ajouterai même que si semblable occasion se présentait encore d'obliger personnellement M. H..., je la saisirais avec empressement, ne fût-ce que pour le

faire en personne le remercier du premier service que je lui ai rendu.

Quoi qu'il en soit, les protestations de la presse et du public contre les artistes étrangers avaient eu du retentissement, et la reine Victoria croyait devoir observer une certaine réserve à notre égard. Mais Mitchell n'était pas homme à se laisser décourager; il tenait à cette séance; il la voulait pour notre intérêt commun, et il fit naître l'occasion au lieu d'attendre qu'elle se présentât d'elle-même.

Une fête de bienfaisance, dont l'objet était la création d'un établissement de bains pour les pauvres, fut organisée par les soins des plus hautes dames de l'Angleterre.

Cette fête devait avoir lieu dans une charmante villa, située à Fulham, petit village à deux pas de Londres, et appartenant à sir Arthur Webster, qui l'avait obligeamment mise à la disposition des dames patronnesses.

Ce gracieux essaim de sœurs de charité était représenté par dix duchesses, quinze marquises et une trentaine de comtesses, vicomtesses, baronnes, etc., en tête desquelles était la Reine, qui devait honorer la fête de sa présence. C'était déjà plus qu'il n'en fallait pour faire promptement enlever tous les billets, quel qu'en fût le prix. Cependant, par un excès de conscience, ces dames songèrent à joindre

à cet attrait quelques divertissements pour occuper agréablement les loisirs de la journée.

La première idée fut d'organiser un concert, et l'on songea naturellement, vu la qualité des spectateurs, à choisir les meilleurs chanteurs de la capitale. On jeta les yeux sur le Théâtre Italien.

Mais là vint surgir une difficulté : il fallait aller demander à chaque artiste le concours gratuit de son talent, et, comme c'était une faveur à implorer, l'ambassade présentait pour les jolies solliciteuses une position délicate, qu'elles craignaient d'accepter.

Heureusement, ces dames avaient eu le soin de s'adjoindre mon directeur, dont les conseils intelligents devaient être très précieux dans l'organisation de la fête.

Mitchell fut chargé de voir les artistes, et il ne tarda pas à présenter une liste des talents les plus remarquables : c'étaient Mme Grisi, Mme Castellan, Mme Alboni, Mario, Roger, alors engagé au Théâtre Italien, Tamburini et Lablache.

Après le concert devait avoir lieu un divertissement qui ne pouvait manquer de piquer vivement la curiosité. Un grand nombre de dames, revêtues de costumes empruntés aux diverses parties du monde, avaient promis de former sur la pelouse des quadrilles de fantaisie dans lesquels elles exécute-

raient des danses de caractère ; on avait dressé à cet effet des tentes élégantes et spacieuses.

Mais ce divertissement ne pouvait durer plus d'une heure et il en restait encore deux, pendant lesquelles on n'avait plus à offrir aux invités que les plaisirs de la promenade. On comprit que cette distraction n'était pas suffisante, surtout en songeant que le prix d'entrée était fixé à deux livres (50 francs). On chercha alors, et l'on pensa à ma séance.

C'était ce que Mitchell attendait. Aussi prit-il sur lui, en raison de notre liaison amicale, d'obtenir mon consentement. Il fit plus. Voulant à son tour apporter son obole aux malheureux, il offrit de construire à ses frais un théâtre, dans le parc même, et d'y faire apporter la scène sur laquelle je donnais ma séance. C'était en quelque sorte transporter le théâtre Saint-James à Fulham.

Mitchell me fit part de cette heureuse nouvelle, dont il attendait les meilleurs résultats, et je puis dire tout de suite que ses prévisions se trouvèrent réalisées. Dès que l'on sut que la Reine daignerait assister à une de mes représentations, bien des membres de la haute aristocratie, qui n'étaient pas encore venus à Saint-James, y firent demander des loges.

Au jour fixé pour la fête de Fulham, je partis après mon déjeûner pour la résidence de sir Arthur

Webster. Mon régisseur, en compagnie des machinistes de Saint-James, y était depuis le matin, en sorte qu'en arrivant je trouvai le théâtre complètement organisé. Décors, coulisses, frises, rideau, tout y était, excepté cependant la rampe, qu'on avait jugée inutile, puisque le soleil devait la remplacer avantageusement.

L'entrée du public était fixée à une heure après-midi, et bien que je ne dusse donner ma représenattion que vers quatre heures, mes dispositions étaient èntièrement prises au moment où les portes furent ouvertes. Déjà aussi les dames patronnesses étaient à leur poste pour recevoir la reine et les autres membres de la famille royale. Ces dames étaient assistées par des commissaires pris dans la plus haute noblesse, et parmi eux on citait le duc de Beaufort, le marquis d'Abercorn, le marquis de Douglas, etc.

En attendant que je fusse acteur à mon tour, je ne songeai qu'à prendre part à la fête en simple spectateur; je me dirigeai d'abord vers la porte d'entrée..

A peine y étais-je arrivé, que je vis descendre de voiture le duc de Wellington, le héros populaire, devant lequel nobles et vilains s'inclinaient avec une respectueuse déférence.

Quelques minutes après, parurent le duc et la

duchesse de Cambridge accompagnés de Son Altesse le prince Frédérick-William de Hesse, et dans un groupe qui suivit immédiatement ces hauts personnages, on me fit remarquer la duchesse de Kent, puis la duchesse Bernhard de Saxe-Weimar, ainsi que les princesses Anne et Amélie.

Ces illustres visiteurs furent reçus par les dames patronnesses avec les honneurs dus à leurs rangs, tandis que la musique des Royal-horse-Guards accompagnait chaque entrée de chants nationaux.

On entendait au-dehors la foule bruyante et animée, qui se pressait pour voir passer, au risque de se faire écraser, les somptueux équipages, bardés de ces laquais, pimpants et poudrés, dont la tête est taxée par l'État à un si haut prix.

Les nombreux souscripteurs entraient avec empressement; chacun voulait être exact; on savait que la Reine devait assister à la fête, et pour rien au monde un Anglais, grand ou petit, ne voudrait manquer le plaisir de contempler une fois de plus les traits de *her most gracious majesty*.

Le poste que j'avais choisi était on ne peut plus favorable pour passer en revue les nouveaux arrivants et ne manquer aucun personnage. Cependant, quelque attrait que pût me présenter ce brillant panorama, j'avais hâte de prendre également connaissance de l'intérieur de ce palais féerique, et je me

préparais à m'y rendre, lorsque je jetai un dernier coup-d'œil sur la porte d'entrée. Bien m'en prit, car en ce moment arrivaient à peu de distance l'un de l'autre, le prince Louis Napoléon, notre Empereur actuel, le prince Edouard de Saxe-Weimar, le prince Lawenstein, le prince Léopold de Naples, et plusieurs autres grands personnages dont les noms m'échappent aujourd'hui.

Déjà à l'intérieur, les jardins, les serres, les appartements étaient encombrés de tout ce que Londres possédait de plus illustre, de plus riche et de plus puissant. C'est tout au plus si l'on pouvait circuler librement. A chaque instant, un essaim formidable de marquises et de ladies me barrait le passage, et me forçait à m'effacer pour ne pas m'exposer à froisser les plus éblouissantes toilettes que j'eusse jamais vues. Cela m'était assez difficile, car de quelque côté que je me jetasse complaisamment, je risquais fort de rencontrer le même inconvénient, tant était nombreuse et compacte la réunion de Fulham.

A deux heures et demie, la Reine n'était pas encore arrivée, et l'on ignorait si l'on devait attendre Sa Majesté pour commencer la fête ou passer outre, lorsque des hurrahs frénétiques, dont l'air retentit à un mille de distance, annoncèrent qu'elle paraîtrait bientôt.

Aussitôt les cloches du village sonnèrent à triple volée ; la musique entonna l'hymne national de *God save the queen* (Dieu sauve la Reine), et les plus jeunes et les plus jolies femmes vinrent former une double haie sur le passage de Sa Majesté.

Ces apprêts étaient à peine terminés, que la Reine descendit de voiture, e[illegible] tapissée de drap rouge [illegible] riantes couleurs, se dirigea vers le salon [illegible] concert attendait sa présence pour commencer.

Là, au milieu du cercle qu'avaient formé les dames patronnesses, Sa Majesté prit place, et le concert commença.

Certes, c'eût été avec bonheur que j'aurais écouté les douces mélodies, les voix si suaves et si sonores qui furent entendues dans cette enceinte. Malheureusement le salon, malgré ses vastes proportions, ne pouvait contenir tout le monde, et l'affluence était si grande que non-seulement il était comble, mais que les abords s'en trouvaient envahis jusqu'au point où les dernières vibrations des voix venaient s'éteindre.

Il fallut donc me contenter d'entendre du dehors les nombreux bravos accordés aux habiles chanteurs. Roger surtout obtint un véritable triomphe dans son morceau de *Lucie de Lammermoor ;* on sait la manière ravissante dont il le chante. La Reine,

elle-même, demanda qu'il le dît une seconde fois.

Le concert se terminait à peine que, suivant le programme qui en avait été rédigé d'avance, la Royale spectatrice vint assister aux quadrilles dans lesquels figuraient, on se le rappelle, des dames revêtues de costumes rivalisant d'élégance et de richesse.

J'avais bien aussi le plus grand désir d'assister à ce gracieux spectacle, mais je crus utile à mes intérêts d'aller jeter un dernier coup-d'œil sur ma scène. Je me dirigeai donc vers mon théâtre où l'on m'avait réservé une entrée particulière, et j'allais gravir les quelques marches qui y conduisaient, quand je me sentis saisir par le bras.

— Ah! Monsieur Robert-Houdin, me dit en souriant un Monsieur, qui se mit à monter l'escalier avec moi, cela se trouve à merveille, nous allons entrer de compagnie.

— Où cela, Monsieur? demandai-je, tout étonné de cette proposition.

— Où cela? mais sur votre théâtre, répondit l'inconnu d'un ton d'autorité, et j'espère bien que vous ne me refuserez pas ce plaisir-là.

— Je suis fâché de vous refuser, Monsieur; mais cela ne se peut pas, dis-je poliment, sachant que dans l'enceinte de Fulham, il ne pouvait y avoir que des gens pour lesquels on devait avoir des égards.

— Pourquoi cela ne se pourrait-il pas? riposta mon interlocuteur avec une insistance marquée; je trouve au contraire que rien n'est plus facile. Si nous ne pouvons passer de front par la porte, nous y entrerons l'un après l'autre.

— Pardonnez-moi, Monsieur, de vous refuser, mais aucun étranger ne doit pénétrer sur ma scène.

— Ah bien ! dit alors mon assaillant sur le ton de la plaisanterie, s'il en est ainsi, pour ne pas vous être plus longtemps étranger, je vais vous dire mon nom. Je suis le baron Brunow, ambassadeur de Russie, aussi grand admirateur de vos mystères que désireux de les pénétrer. » Et il continuait à monter, en cherchant à forcer la barrière que je lui opposais. « Comment, Monsieur Robert-Houdin, ajouta-t-il, vous me refusez ? je ne vous demande pourtant qu'une ou deux confidences, rien de plus.

— Je persiste dans mon refus, Monsieur le baron, pour plusieurs raisons et principalement pour celle-ci...

— Laquelle ?

— C'est que vous possédez une perspicacité et un esprit trop généralement reconnus, pour que je vous prive du plaisir de découvrir vous-même ces secrets, dignes à peine de votre haute intelligence.

— Ah ! ah ! fit en riant le baron, voilà de belle et

bonne diplomatie ; est-ce que vous voudriez marcher sur mes brisées ?

— J'en suis indigne, Monsieur le baron.

— Très bien ! très bien ! En attendant je me trouve repoussé avec perte et réduit à prendre place parmi les spectateurs. — Je me rends ; mais dites-moi, Monsieur Robert-Houdin, vous n'avez jamais été en Russie ?

— Non, Monsieur, jamais.

— Alors, donnez-moi votre carte.

— La voici.

L'ambassadeur mit son nom au bas du mien.

— Tenez, me dit-il en me la rendant, si vous avez le désir de visiter notre pays, cette carte vous sera très utile, et si je me trouvais à Saint-Pétersbourg à cette époque, venez me voir, je vous procurerai l'honneur de jouer devant Sa Majesté l'empereur Nicolas.

Je remerciai le baron Brunow, et il me quitta.

Pendant cet entretien, les quadrilles s'exécutaient, et ils n'étaient pas encore terminés, que déjà la foule envahissait les places qui n'étaient pas réservées pour la famille Royale et la cour. La Reine elle-même ne tarda pas à arriver, et aussitôt je reçus l'ordre de commencer.

Que n'ai-je une plume plus habile pour peindre avec de vives couleurs le riche tableau qui, à cet

instant, se déroula devant mes yeux éblouis! Je vais toutefois essayer de le décrire.

Que l'on se figure une immense pelouse s'élevant devant moi en amphithéâtre et comme disposée pour être le parterre de ma scène. Certes, l'on n'eût pu dire si l'herbe ou le sable recouvrait ces gradins naturels, tant ils étaient couverts de spectateurs, je devrais dire de spectatrices, car les Messieurs n'étaient point admis dans cette enceinte.

Au premier plan et près de mon théâtre, la Reine, ayant à sa droite son Royal époux, était entourée de sa jeune et gracieuse famille. Un peu en arrière, les dames de la cour, assistées des dames patronnesses, formaient l'entourage de Sa Majesté. Puis, au second plan, à une distance respectueuse, étaient assises les femmes et les filles des nombreux souscripteurs. Quant aux Messieurs, on les voyait symétriquement groupés autour de cette vaste enceinte.

C'était vraiment un coup-d'œil ravissant que ces femmes aux blanches parures, éblouissantes de jeunesse et de beauté, couvertes de diamants et de fleurs, et rivalisant entre elles de bon goût, de richesse et d'éclat.

De l'endroit où je me trouvais, on eût dit une vaste prairie couverte de neige, sur laquelle s'étalaient les plus riches fleurs du printemps, et les habits noirs des spectateurs qui encadraient ce riant

tableau, loin de l'obscurcir, en rehaussaient l'éclat.

Sur les côtés de la pelouse, des chênes séculaires apportaient leur frais ombrage à cette salle de spectacle improvisée.

De quel noble orgueil je me sentis saisi, en voyant qu'à moi seul je tenais, pour ainsi dire, suspendus à mes doigts, ces jolis yeux de duchesses, si fiers quelquefois, mais alors si bienveillants, et qui semblaient à chaque instant prendre un nouvel éclat à la vue des surprises que je leur causais!

Dans cette représentation unique dans ma vie, le temps se passa pour moi avec une telle rapidité, que je fus tout étonné d'en être arrivé à présenter la dernière de mes expériences.

Avant de quitter sa place, la Reine, bien qu'elle eût plusieurs fois témoigné sa satisfaction, me fit complimenter par un officier d'ordonnance, qui m'exprima également le désir de Sa Majesté d'avoir plus tard une représentation à son palais de Buckingham.

Afin de n'être point retardé par le départ des nombreux équipages qui stationnaient aux portes du parc, j'avais pris toutes mes mesures pour partir immédiatement après ma séance. Aussi, tandis que chacun reconduisait la Reine, je montai en voiture et je quittai la fête.

Un fait peut donner une idée du nombre de mes

spectateurs, c'est que je fus plus d'un quart d'heure à dépasser les équipages qui étaient rangés sur une double ligne, le long de la route. Du reste, le produit de la fête le fera mieux connaître encore. La recette s'est élevée à deux mille cinq cents guinées, quelque chose comme soixante-quinze mille francs!

Dès le lendemain, Mitchell fit mettre en tête des affiches annonçant mes séances, les armes de la Reine, et au-dessous, cette phrase sacramentelle, sorte de certificat de baptême : *Robert-Houdin who has had the honor to perform befor her most gracious Majesty the Queen, the prince Albert, the Royal family and the nobitily of the united Kindom.....*

Ma vogue n'en devint que plus grande à Saint-James.

Nous étions alors à la fin de juillet, et tout autre qu'un Anglais comprendra difficilement comment il est possible d'obtenir un succès dans un théâtre pendant les chaleurs caniculaires de l'été. Je dirai donc que chez nos voisins d'Outre-Manche, où tous nos usages sont intervertis, la saison des concerts, des fêtes et des spectacles a lieu à partir du mois de mai jusqu'à la fin d'août. Une fois septembre arrivé, la noblesse rejoint ses manoirs féodaux, et pendant six mois, consacre à la vie de famille un temps que les plaisirs et les fêtes ne viennent plus lui disputer.

Je fis comme mes spectateurs ; je quittai Londres vers le commencement de septembre, non, comme eux, pour prendre du repos, mais au contraire pour entrer dans une vie encore plus agitée que celle que je quittais. Je me dirigeai vers le théâtre de Manchester, dont Knowles, le directeur, avait contracté avec moi un engagement pour une quinzaine de représentations.

Le théâtre de cette ville est immense ; semblable à ces vastes arènes de l'antique Rome, il peut renfermer dans son sein un peuple tout entier. Il suffira de dire, pour donner une idée de sa grandeur, que douze cents spectateurs remplissent à peine le parterre.

Lorsque je pris possession de la scène, je fus effrayé de sa vaste étendue ; je craignais de m'y perdre, car là un homme ne paraît plus dans ses proportions naturelles, et la voix s'égare comme dans un désert.

On m'expliqua plus tard les raisons qui avaient fait construire un aussi gigantesque monument.

Manchester, ville éminemment industrielle et manufacturière, compte les ouvriers par milliers. Or, ces rudes travailleurs, sont tous amateurs de spectacle, et, dans leur existence au jour le jour, ils sacrifient volontiers à ce plaisir une ou deux soirées

par semaine ; il fallait donc une enceinte capable de les contenir.

On doit penser, vu la grandeur de la salle, qu'un grand nombre des expériences que je présentais à Saint-James ne devaient plus convenir au théâtre de Manchester; je fus obligé de composer un programme, dans lequel il n'y aurait que des prestiges qui pussent être vus de loin, et dont l'effet frappât les masses.

A l'annonce de mes représentations, les ouvriers accoururent en foule, et, le parterre, leur place favorite, fut littéralement encombré, tandis que les autres places laissaient apercevoir bien des vides. C'est assez l'ordinaire du reste, aux premières représentations en Angleterre : pour se décider à aller voir une pièce ou un artiste, certaines gens veulent lire sur le journal le compte-rendu et l'opinion du feuilletoniste, qui ne manque jamais de paraître le lendemain.

L'entrée s'était faite avec un tumulte dont on ne pourrait trouver d'exemple dans aucun théâtre, en France, si ce n'est dans les représentations gratuites données à Paris dans les grandes solennités. Avant de faire lever le rideau, je dus attendre et laisser à mon bruyant public le temps de se calmer ; insensiblement l'ordre et le silence s'étant à peu près établis, je commençai ma séance.

Au lieu de ce monde fashionable, de ces élégantes toilettes, de ces spectateurs qui semblaient répandre dans la salle un parfum tout aristocratique, de ce public d'élite enfin, que je rencontrais à Saint-James, je me trouvais en présence de simples ouvriers aux vêtements modestes et uniformes, aux manières brusques, aux ardentes démonstrations.

Mais ce changement, loin de me déplaire, stimula au contraire ma verve et mon entrain, et je me mis bientôt à l'aise avec mes nouveaux spectateurs, lorsque je vis qu'ils prenaient un vif intérêt à mes expériences. Pourtant, un incident faillit dès le principe, susciter contre moi un mécontentement fâcheux.

Loin de venir à mes séances pour se perfectionner dans l'étude de la langue française, les ouvriers de Manchester furent très étonnés quand ils m'entendirent m'exprimer dans une langue autre que la leur. Des protestations m'interrompirent à plusieurs reprises; *speack english*, criait-on de toutes parts et sur tous les tons, *speack english*.

Me faire parler anglais était une exigence à laquelle il m'était matériellement impossible de me soumettre; j'étais resté, il est vrai, six mois à Londres, mais me trouvant constamment en contact avec des compatriotes, ou avec des gens qui comprenaient le français, je n'avais jamais eu besoin de recourir à la langue anglaise. J'essayai pourtant de

satisfaire une réclamation que je sentais légitime, et de suppléer à ce qui me manquait par de l'audace et de la bonne volonté. Je savais quelques mots d'anglais, je me mis à les débiter ; lorsque mon vocabulaire se trouvait en défaut et que j'étais sur le point de rester court, j'inventais des expressions, des phrases qui, en raison de leur tournure bizarre, amusaient beaucoup mon auditoire. Il m'arrivait souvent aussi, dans les cas embarrassants, de m'adresser à lui pour qu'il me vînt en aide, et c'était à mon tour d'avoir bonne envie de rire.

— *How do you call it?* (comment appelez-vous cela)? disais-je avec un sérieux comique en présentant l'objet dont je voulais savoir le nom. Et tout aussitôt cent voix répondaient à ma demande. Rien n'était plus plaisant que cette leçon ainsi prise, et dont les cachets, contrairement à l'usage, avaient été payés par mes professeurs.

Grâce à ma condescendance, je parvins à faire la paix avec mon public, et il la cimenta chaudement à plusieurs reprises par de bruyants applaudissements. Le dernier tour surtout obtint d'unanimes suffrages ; je veux parler de la *bouteille inépuisable* qui fut entourée d'une mise en scène qu'on n'a peut être jamais vue dans aucun théâtre.

Le tableau que présenta ce tour est indescriptible ; un habile pinceau pourrait seul en retracer les nom-

breux détails. En voici cependant une esquisse aussi exacte que possible.

J'ai dit plus haut que, si les spectateurs manquaient dans quelques endroits de la salle, le parterre était comble; il représentait par conséquent un groupe de plus de douze cents individus.

C'était pour moi une scène vraiment curieuse de voir toutes ces têtes sortant invariablement de vestes dont la couleur foncée rehaussait encore la fraîcheur de ces physionomies, que peuvent seuls donner le *Porter* et le rosbif de la Grande-Bretagne.

Pour que je pusse communiquer plus facilement avec mes nombreux spectateurs, le machiniste avait établi un plancher qui allait de la scène à l'extrémité du parterre, et, comme je désirais m'adresser également aux personnes placées sur le côté, on avait mis à quelques centimètres de l'appui des galeries, deux autres *praticables* beaucoup moins longs que celui du centre. Ces deux derniers n'avaient pas comme l'autre le désavantage d'occuper des places, car ils se trouvaient directement au-dessus d'un passage. Seulement ceux qui arrivaient par là avaient été forcés de se courber pour se rendre à leur destination; mais qu'était ce petit inconvenient en raison du plaisir qu'on se promettait en voyant *a french*

conjuror (un sorcier français) ainsi que m'appelaient les ouvriers ?

Or, ma séance était commencée, que le public entrait encore au parterre ; et l'on y mit tant de monde, qu'à la fin il n'y eût plus de places pour les retardataires.

Plusieurs d'entre eux eurent la constance de rester courbés sous les praticables, et, regardant, tantôt à droite, tantôt à gauche, ils purent suivre, tant bien que mal, le cours de mes expériences. Mais un de ces intrépides spectateurs, fatigué sans doute de la posture incommode qu'il était obligé de garder, s'ingénia de passer la tête à travers l'étroit espace qui se trouvait entre le praticable et la galerie. Il s'y prit du reste fort adroitement : il passa d'abord son chef de côté, puis il se retourna vers moi, exactement comme s'il se fût agi d'un bouton dans une boutonnière.

Cette innovation fut, comme on le pense bien, gaiement et bruyamment accueillie par l'assemblée, et ce malheureux eut à subir le sort réservé à tous les novateurs : on lui fit un affreux charivari, on l'accabla de quolibets. Mais il ne s'en inquiéta pas, et son flegme désarma les détracteurs de son invention.

Encouragé par son exemple, un voisin essaya du mécanisme de la boutonnière, puis un second, un troisième, et enfin, vers le milieu de la séance,

une demi-douzaine de têtes dont on ne connaissait pas les corps se trouvaient symétriquement rangées de chaque côté de la scène et présentaient assez l'aspect de jeux de boules attendant les amateurs de cet exercice.

J'en étais donc arrivé au tour de la bouteille, qui consiste, on le sait, à faire sortir d'un flacon vide toutes les liqueurs qui peuvent être demandées, quel que soit le nombre des consommateurs.

La réputation de cette fameuse bouteille était déjà établie à Manchester; les journaux de Londres y avaient porté les détails de cette expérience. Aussi un hurrah général s'éleva de toutes parts, quand je parus armé de ma fiole merveilleuse, car outre l'attrait que pouvait offrir ce tour, l'ouvrier comptait encore sur le plaisir *to drink a glass of brandy* ou de toute autre liqueur.

Flatté de cette réception, je m'avançai jusqu'au milieu du parterre suivi de mon domestique, qui portait une innombrable quantité de verres. Je n'eus pas besoin, comme à Londres, de provoquer les demandes. A peine étais-je arrivé, que déjà mille voix criaient à l'envi : brandy, wiskey, gin, curaçao, kirsch, rhum, etc.

Il m'était impossible de satisfaire à la fois tout le monde; je voulus alors procéder par ordre, et, remplissant un verre, je le présentai à celui qui

semblait m'avoir fait la première demande ; mais amère déception pour le consommateur ! Vingt mains s'élancent pour lui disputer la précieuse liqueur, et chacune tirant de son côté, le verre se renverse. Les spectateurs, livrés au supplice de Tantale, appellent à grands cris ce liquide, qui n'a pu s'approcher de leurs lèvres ; je remplis un second verre ; il subit le même sort que le premier, et l'acharnement devient tel, que le cristal se brise entre les mains des lutteurs obstinés.

Plus loin, on m'adresse la même demande, je fais la même distribution, et nul ne peut encore en profiter.

Sans m'inquiéter du résultat, je verse la liqueur à profusion et la livre à la rapacité des consommateurs.

Bientôt tous les verres ont disparu ; c'est en vain que je les réclame pour continuer mes largesses, il n'en reste plus vestige. Mon expérience allait donc se trouver brusquement terminée, lorsqu'un spectateur plus avisé eut l'idée de me tendre la main en guise de coupe.

Le procédé, ma foi, était aussi simple qu'ingénieux ; c'était l'œuf de Christophe-Colomb. L'étonnement qu'en éprouvèrent les voisins permit à l'inventeur de tirer profit de sa découverte, chose bien rare, hélas !

La coupe improvisée fit fortune, et chacun de me tendre la main ; maïs, *ô imitatores, servum pecus,* comme dit Horace, les imitateurs virent leur contrefaçon éprouver, sauf la casse, les mêmes péripéties que les verres et leur apporter le même résultat.

De guerre lasse, j'allais me retirer, quand un nouveau perfectionnement fut proposé par un spectateur aussi altéré que tenace : renversant la tête en arrière et ouvrant démesurément la bouche, il m'engagea par gestes à lui ingurgiter du curaçao. Trouvant l'idée originale, je le satisfais sur-le-champ.

— *What a capital curaçao,* fit mon homme en se passant la langue sur les lèvres.

Cette séduisante exclamation fut à peine entendue que toutes les bouches étaient ouvertes et les têtes immodérément renversées ; c'était à me faire fuir de frayeur. Cependant pour ne pas laisser inachevée une aussi curieuse scène, je fis une tournée d'arrosage, ajustant les embouchures de mon mieux. Il arrivait bien quelquefois que l'entonnoir, bousculé par les voisins, laissait égarer un peu de liqueur sur les vêtements, mais sauf ce léger inconvénient tout allait à merveille, et je crus avoir enfin rempli la rude tâche de désaltérer mon auditoire. Pourtant j'entendis encore quelques réclamations. *A glass of*

wiskey, implorait un de ces intrépides spectateurs qui s'étaient, on se le rappelle, glissés entre le plancher et la galerie, et dont la tête ruisselante de sueur semblait être le chef de quelque corps bien replet.

Mon fils, qui me servait en scène, et qui, l'un des premiers, avait entendu cette requête, comprit tout le désir que pouvait avoir le pauvre solliciteur ; il courut sur la scène chercher un verre que je me hâtai d'emplir, et il le lui porta.

Mais une difficulté surgit tout-à-coup ; le réclamant et ses compagnons étaient enfermés dans leurs carcans, côte à côte, et cette circonstance ne leur permettait pas d'élever les bras, à moins qu'il ne se fît un vide entre eux. Mon fils, qui n'y réfléchissait pas, présenta le verre, et voyant que personne ne le prenait, se disposa à le reporter sur la scène. Un gémissement le fit retourner sur ses pas, et, à l'air du patient, il comprit que celui-ci le suppliait de se baisser, et d'approcher le verre de ses lèvres.

Cette délicate opération s'effectua du reste avec beaucoup d'adresse de part et d'autre, et malgré les rires du public, chacun des compagnons du privilégié réclama à son tour le même service.

Cette petite scène semblait avoir calmé l'ardeur du public ; je crus possible de terminer mon expé-

rience par le coup de fouet qui doit la faire valoir. Il s'agit, lorsque ma bouteille semble épuisée, d'en faire sortir encore un énorme verre de liqueur; mais une scène à laquelle j'étais loin de m'attendre fut celle qui m'accueillit alors.

On a souvent parlé des saturnales que provoquaient les affreuses distributions de vin et de comestibles qui se faisaient sous la restauration. Eh bien! ces orgies n'étaient que des repas de bonne compagnie, comparativement à l'assaut qui se livra pour arriver jusqu'au verre que je tenais à la main.

Une montagne humaine se dressa subitement devant moi, et de cette pyramide vivante, sortirent deux cents bras pour se disputer leur proie, comme aussi s'ouvrirent cent bouches pour l'engloutir.

Je songeai qu'il était prudent de battre en retraite, dans la crainte d'être englouti sous cette masse informe. Impossible! Derrière moi, une haie de buveurs altérés me barra le passage.

Le danger était pressant, car la pyramide se penchait pour m'atteindre et semblait devoir perdre l'équilibre d'un moment à l'autre; les cris des malheureux qui la supportaient, témoignaient assez de la position douloureuse à laquelle je pouvais à mon tour être soumis; je me précipitai, tête baissée, traversai l'obstacle qu'on voulait m'opposer, et je pus arriver sur la scène assez à temps pour jouir

du curieux spectacle de l'éboulement de la montagne.

Je renonce à peindre les cris de joie, les hurras, les applaudissements qui accueillirent cette chute, tandis que les victimes vociféraient des récriminations, s'agitaient, pêle-mêle, ne trouvant pour se relever d'autre appui que les corps récalcitrants de leurs compagnons d'infortune. C'était un vacarme digne de l'enfer.

Le rideau se baissa sur cette scène, mais dès cris et des battements de mains se firent entendre aussitôt ; on rappelait le *conjuror* Houdin pour le féliciter de sa séance.

Je me rendis à cet appel, et quand je parus, soit que dans le tour de la bouteille j'eusse été peut-être un peu trop prodigue de mes liqueurs, soit que mes braves spectateurs, comme j'aime à le croire, eussent été satisfaits de ma séance, des trépignements et des applaudissements éclatèrent d'une manière si formidable, que j'en restai saisi, tout en ressentant vivement le plaisir qu'ils me procuraient. Car il faut le dire, ce bruit de deux mains frappant l'une contre l'autre, si agaçant qu'il soit en luimème n'a rien qui choque l'oreille d'un artiste. Au contraire, plus il est étourdissant, plus il semble harmonieux à celui qui en est l'objet.

Les séances qui suivirent furent loin d'être aussi tumultueuses que la première, et la raison en est toute simple. Les représentants du commerce et de l'industrie, la seule aristocratie de Manchester, ayant entendu parler de ma séance, vinrent à leur tour, en compagnie de leurs familles, pour y assister ; leur présence contribua à tenir en respect les ouvriers, dont le plus grand nombre se trouvait sous leur direction. La salle changea d'aspect, et je n'eus plus qu'à me louer par la suite de la tranquillité des spectateurs du parterre.

Quinze représentations consécutives n'avaient pas épuisé la curiosité des habitants de la ville, et certes j'eusse pu continuer encore pendant quinze jours au moins, lorsqu'à mon grand regret je fus obligé de céder la place à deux artistes célèbres, Jenny Lind et Roger, avec lesquels Knowles avait également contracté un engagement, à jour fixe.

Si j'étais fâché d'abandonner ainsi un aussi beau succès, d'un autre côté, je l'avoue, je me trouvais heureux de fuir au plus vite cette atmosphère lourde et enfumée, qui fait ressembler la capitale industrielle de l'Angleterre à une ville de ramoneurs. Je ne pouvais habituer mes poumons à respirer en guise d'air vivifiant les flocons de noir de fumée dont l'air est incessamment chargé. J'étais tombé dans une tristesse qui tenait presque du spleen et qui ne

me quitta que lorsque j'arrivai dans la riante ville de Liverpool, où je m'étais engagé à rester quelques semaines.

Le lecteur me permettra de ne pas parler des représentations que j'y donnai, non plus que de celles qui eurent lieu dans d'autres villes.

J'étais alors en pleine voie de succès. Toutes mes séances commençaient par des applaudissements et finissaient par l'encaissement d'une bonne recette. Je me contenterai de dire qu'après avoir joué successivement sur les théâtres de Liverpool, de Birmingham, de Worcester, Cheltenam, Bristol et Exeter, je rentrai à Londres pour y donner encore une quinzaine de représentations avant de revenir en France.

Quelques jours après ma rentrée à Saint-James, la la Reine se souvenant, sans doute, du désir qu'elle m'avait témoigné à Fulham, me fit demander une représentation dans son Palais de Buckingham.

Cette invitation ne pouvait m'être que très agréable, je l'acceptai avec empressement.

Au jour indiqué, dès huit heures du matin, je me rendis à la demeure royale. L'intendant du palais, auquel on m'adressa, me conduisit à l'endroit où devait avoir lieu ma représentation. C'était une longue et magnifique galerie de tableaux. On y avait

élevé un théâtre dont la scène représentait un salon Louis XV, blanc et or, à peu de chose près semblable à celui que j'avais à Saint-James.

Mon conducteur me montra ensuite une salle à manger voisine : c'était, me dit-il, celle des dames d'honneur, et il me pria d'indiquer l'heure à laquelle je désirais qu'on nous y servît à déjeûner.

J'étais trop préoccupé pour penser à manger, car j'avais à organiser ma séance. Toutefois je commandai, à tout hasard, mon repas pour une heure de l'après-midi, et je me mis aussitôt à l'œuvre.

Grâce à l'assistance de mon secrétaire (sorte de factotum) et de mes enfants, qui m'aidaient dans la proportion de leurs moyens, je parvins à surmonter toutes les difficultés que m'offraient les dispositions provisoires de la scène. Mais ce ne fut qu'à deux heures que j'eus entièrement terminé tous mes apprêts. Je tombais presque d'inanition, car moins heureux que mes compagnons de travail, je n'avais encore rien pris de la journée. Aussi ce fut avec un véritable plaisir que j'ouvris la marche dans la direction de la salle à manger.

La séance devait avoir lieu à trois heures ; j'avais donc une heure devant moi pour me réconforter.

J'avais à peine fait quelques pas, que je m'entendis appeler derrière moi. C'était un officier du palais qui demandait à me parler.

— Monsieur, me dit-il en fort bon français, il y aura bal dans cette galerie, après votre séance ; on doit pour cela faire quelques apprêts qui seront peut-être plus longs qu'on ne pense ; en conséquence, la Reine vous prie de vouloir commencer votre représentation une heure plus tôt ; elle se trouve prête à venir y assister, et elle ne tardera pas à arriver.

— Je regrette vivement de ne pouvoir accorder à Sa Majesté ce qu'elle me demande, répondis-je ; mes préparatifs ne sont pas encore terminés, et puis je vous avouerai que...

— M. Robert-Houdin, reprit poliment l'officier, tout en conservant le flegme d'un enfant de la Tamise, ce sont les ordres de la Reine, je ne puis rien vous dire de plus. Et sans attendre mes explications, il me salua avec urbanité et s'éloigna.

— Nous aurons toujours bien le temps de déjeûner à la hâte, dis-je à mon secrétaire ; dirigeons-nous au plus vite vers la salle à manger.

Je n'avais pas achevé ces paroles, que la Reine, le Prince Albert et la famille Royale entrèrent, suivis d'une suite nombreuse.

A cette vue, je ne me sentis pas le courage d'aller plus loin ; je revins sur mes pas, et, ainsi que cela m'était arrivé dans des circonstances analogues, je m'armai de résignation contre la souffrance.

Protégé par le rideau qui me séparait des spectateurs, je me hâtai de terminer quelques petits préparatifs qui me restaient à faire, et cinq minutes après, je reçus l'ordre de commencer.

Lorsque le rideau se leva, je fus émerveillé du spectacle qui s'offrit à mes yeux.

Leurs Majestés, la Reine Douairière, le Duc de Cambridge, oncle de la Reine, et les enfants Royaux occupaient le premier rang. Derrière eux, se tenait une partie de la famille d'Orléans ; puis venaient des personnages de la plus haute distinction, parmi lesquels je reconnus des ambassadeurs revêtus de leurs costumes nationaux, et des officiers supérieurs, couverts de brillantes décorations. Toutes les dames étaient en toilettes de bal et ornées de riches parures. La galerie était entièrement remplie.

Je ne puis dire ce qui se passa en moi, lorsque je commençai ma séance. Mon malaise s'était subitement évanoui, et je me trouvais même parfaitement dispos.

Pourtant cette situation s'explique sans difficulté. Il est un fait reconnu, c'est qu'il n'y a plus de souffrance pour l'artiste dès qu'il est en scène. Une sorte d'exaltation de ses facultés suspend en lui toute sensation étrangère à son rôle, et jamais tant qu'il restera en présence du public, on ne le verra soumis à aucune des misères de la vie. La faim, la soif,

le froid, le chaud, la maladie même sont forcés de battre en retraite devant la puissance de cette exaltation, dussent-elles après reprendre plus vivement leur empire.

Cette petite digression était nécessaire pour expliquer les bonnes dispositions dont je me sentis animé, lorsque je me présentai devant la noble assemblée.

Jamais, je crois, je n'eus autant de verve et d'entrain dans l'exécution de mes expériences ; jamais aussi, je n'eus un public plus gracieusement appréciateur.

La Reine daigna plusieurs fois m'encourager par des paroles flatteuses, tandis que le Prince Albert, si bon pour les artistes, applaudissait joyeusement des deux mains.

J'avais préparé un tour intitulé *le bouquet à la Reine ;* voici ce qu'en disait le *Court journal* (le journal de la cour) dans un compte rendu qu'il fit de ma séance.

. . . .

« La Reine, dit le journal anglais, prenait un » plaisir extrême à ces expériences; mais celle qui » sembla la frapper le plus, fut *le bouquet à la* » *Reine*, surprise très gracieuse et d'un charmant » à-propos. Sa Majesté ayant prêté son gant à » M. Robert-Houlin, celui-ci en fit immédiatement

» sortir un petit bququet, qui devint bientôt assez
» gros pour être difficilement contenu dans les deux
» mains. Enfin ce bouquet, posé dans un vase et
» arrosé d'une eau magique, se transforma en une
» guirlande dont les fleurs formèrent le nom de
» VICTORIA.

« La Reine fut également émerveillée de l'éton-
» nante lucidité du fils de Robert-Houdin dans
» l'expérience de seconde vue. Les objets les plus
» compliqués avaient été préparés à l'avance, afin
» d'embarrasser et de mettre en défaut la sagacité
» du père et la merveilleuse faculté du fils. Tous
» deux sont sortis victorieux de ce combat intel-
» lectuel et ont déjoué tous les projets. »

Après la séance, le même officier auquel j'avais eu déjà affaire, vint de la part de la Reine et du Prince Albert, m'adresser leurs félicitations. La Duchesse d'Orléans avait bien voulu y joindre ses compliments et ceux de sa famille.

Une fois le rideau baissé, ne me trouvant plus soutenu par la présence des spectateurs, je me sentis presque défaillir. Je m'étais assis, et je n'avais plus la force de me lever pour aller prendre le repas dont j'avais un si grand besoin.

J'allais cependant le faire, lorsque je fus tiré de mon accablement par l'apparition d'un corps nom-

breux d'ouvriers, qui arrivaient en toute hâte pour démolir le théâtre, l'enlever et organiser les apprêts du bal.

Que l'on juge de mon embarras et de mon tourment! Il fallait démonter et emballer toutes mes machines qui sans cela eussent été brisées.

Je voulus protester, retarder l'exécution d'un tel travail ; ce fut en vain : des ordres supérieurs avaient été donnés ; ils devaient être exécutés. Je fus alors obligé de puiser dans une nouvelle énergie la force nécessaire à mon emballage, qui ne dura pas moins d'une heure et demie.

Six heures sonnaient, quand tout fut terminé. Il y avait juste vingt-quatre heures que je n'avais pris de nourriture.

Conduit par mon régisseur, qui avait eu la précaution de faire servir le dîner, je me traînai jusqu'à la salle à manger.

Le jour venait de finir, et l'appartement n'était pas encore éclairé. Ce fut à grand'peine que nous distinguâmes une table. Je tombai, plutôt que je ne m'assis, sur une chaise qui se trouva près de moi, et tandis que mon fils aîné sonnait pour qu'on apportât de la lumière, je commençai un travail de seconde vue par appréciation. Cette faculté me servit à merveille ; je mis la main sur une fourchette et, piquant à tout hasard devant moi, je rencontrai quelque chose qui s'y attacha. Je portai prudem-

ment l'objet à mon odorat, et, satisfait de ce contrôle, j'y donnai un victorieux coup de dent.

C'était délicieux; je crus reconnaître un salmis de perdreaux.

Je fis une seconde exploration pour m'en assurer, et après quelques coups de fourchette, je pus me convaincre que je ne m'étais pas trompé. Mon régisseur et mes enfants avaient suivi mon exemple, et s'excrimaient aussi de leur côté.

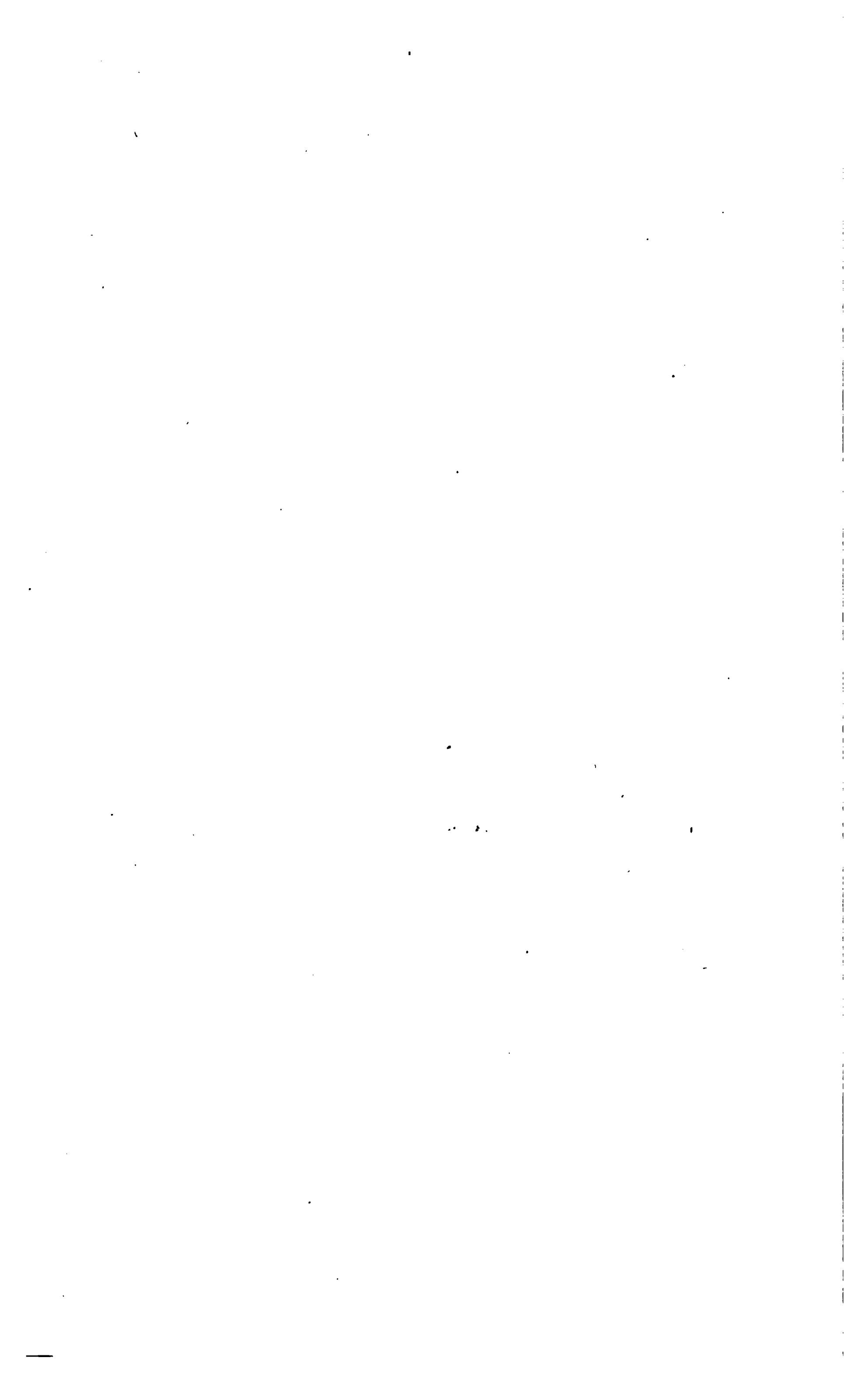
On est lent, à ce qu'il paraît, à servir dans les maisons Royales, car avant que les lumières fussent arrivées, nous eûmes tout le temps de nous familiariser avec l'obscurité.

Du reste, ce repas, devenait pour nous, en raison de son originalité, une véritable partie de plaisir; j'avais même déjà saisi un flacon pour me verser à boire, quand soudain la porte de la salle s'ouvrit et deux valets se présentèrent portant des candélabres. En nous voyant ainsi attablés et mangeant de la façon la plus tranquille, ces deux hommes faillirent tomber à la renverse. Je suis persuadé qu'ils nous prirent, à cet instant, pour de véritables sorciers, car ce fut à grand'peine qu'ils se décidèrent à rester pour continuer leur service.

Nous prîmes alors nos aises; la table était bien servie; les vins étaient excellents et nous pûmes nous remettre des fatigues et des émotions de la

journée. Sur la fin du repas, l'intendant du palais nous fit une visite et, dès qu'il eut appris mes infortunes, il m'en témoigna tous ses regrets ; la Reine, m'assura-t-il, serait d'autant plus fâchée de cette nouvelle, si elle lui parvenait, qu'elle avait donné les ordres les plus exprès pour que rien ne me manquât dans son palais.

Je répondis que je me trouvais bien dédommagé de quelques instants de souffrance par la satisfaction d'avoir été appelé à présenter mes expériences devant sa gracieuse souveraine. C'était aussi la vérité.



CHAPITRE VII.

Un régisseur optimiste. — Trois spectateurs dans une salle. — Une collation magique. — Le public de Colchester et les noisettes. — Retour en France. — Je cède mon théâtre. — Voyage d'adieu. — Retraite à Saint-Gervais. — Pronostic d'un Académicien.

Quelque temps après cette séance, mon engagement se terminait avec Mitchell.

Au lieu de rentrer en France comme je l'eusse tant désiré après une aussi longue absence, je pensai qu'il était plus favorable à mes intérêts de continuer mes excursions dans les provinces anglaises jusqu'au mois de septembre, époque où j'espérais faire la réouverture de mon théâtre à Paris.

En conséquence, je me traçai un itinéraire dont la première station devait être Cambridge, ville renommée par son Université, et je partis.

Mais peut-être le lecteur n'a-t-il pas envie de me suivre dans cette excursion. Qu'il se rassure; je ne le ferai pas voyager avec moi, d'autant plus que ma seconde course à travers l'Angleterre ne présente presque aucun détail qui soit digne d'être mentionné ici. Je me contenterai de raconter quelques incidents, et entre autres, une petite aventure qui m'est arrivée, parce qu'elle peut servir de leçon aux artistes, quels qu'ils soient, en leur apprenant qu'il est dangereux pour leur amour-propre et pour leurs intérêts, d'épuiser trop à fond la curiosité publique, dans les différentes localités où l'espoir de bonnes recettes les conduit.

Je devais, ainsi que je viens de le dire, aller directement de Londres à Cambridge, mais à moitié route, j'eus la fantaisie de m'arrêter à Herford, petite ville d'une dizaine de mille âmes, pour y donner quelques représentations.

Mes deux premières séances eurent un très-grand succès; mais à la troisième, voyant que le nombre des spectateurs avait de beaucoup diminué, je me décidai à n'en pas donner d'autres.

Mon régisseur combattit cette résolution, et il me donna des raisons qui ne manquaient certainement pas de valeur.

— Je vous assure, Monsieur, me dit-il, que dans la ville on ne parle que de votre séance. Chacun me

demande si vous devez jouer encore demain, et déjà deux jeunes gens m'ont chargé de retenir leurs places pour le cas où vous vous détermineriez à rester.

Grenet, c'était le nom du régisseur, était bien le meilleur homme du monde. Mais j'aurais dû me méfier de ses conseils, en raison de sa disposition d'esprit à voir tout en beau. C'était l'optimisme incarné. Les supputations de succès qu'il me fit pour la séance future eussent laissé bien loin derrière elles celles de l'inventeur d'écritoires. A l'entendre, il fallait doubler le prix des places et augmenter le personnel du théâtre, pour contenir la foule qui devait venir me visiter.

Tout en plaisantant Grenet sur l'exagération de ses idées, je consentis néanmoins à ce qu'il fît poser les affiches pour la représentation qu'il me demandait.

Le lendemain, à sept heures et demie du soir, je me rendis, selon mon habitude, à la porte du théâtre pour donner l'ordre de faire ouvrir les bureaux et de laisser entrer le public. La séance devait commencer à huit heures précises.

Je trouvai mon régisseur complètement seul. Pas une âme ne s'était encore présentée ; cependant cela ne l'empêcha pas de m'aborder d'un air radieux ; c'était du reste son air normal.

— Monsieur, me dit-il, en se frottant les mains,

comme s'il avait eu à m'annoncer une excellente nouvelle, il n'y a encore personne à la porte du théâtre, mais c'est bon signe.

— C'est bon signe, dites-vous ? Ah ça ! mon cher Grenet, comment me prouverez-vous cela ?

— C'est très facile à comprendre ; vous avez dû remarquer, Monsieur, qu'à nos dernières séances, nous n'avions eu que l'aristocratie du pays.

— Rien ne me prouve qu'il en ait été ainsi, mais je vous l'accorde ; après ?

— Après ? c'est tout simple. Le commerce n'est point encore venu nous visiter, et c'est aujourd'hui que je l'attends. Ces négociants sont toujours si occupés, qu'ils remettent souvent au dernier jour pour se procurer un plaisir. Patience, vous allez voir, dans un instant, l'assaut que nous aurons à soutenir ! » Et il regardait vers la porte d'entrée, de l'air d'un homme convaincu que ses prévisions se réaliseraient.

Nous avions encore une demi-heure, c'était plus qu'il n'en fallait pour remplir la salle. J'attendis. Mais cette demi-heure se passa dans une vaine attente ; personne ne se présenta au bureau.

— Voici huit heures, dis-je en tirant ma montre ; nous n'avons pas encore de spectateurs : qu'en dites-vous, Grenet ?

— Ah ! Monsieur, votre montre avance ; ça, j'en suis sûr, car...

Mon régisseur allait appuyer cette affirmation de quelque preuve tirée de son imagination, lorsque l'horloge de l'Hôtel-de-Ville sonna. Grenet se trouvant à bout de raisons, se contenta de garder le silence en jetant, toutefois, un coup-d'œil désespéré vers la porte.

Tout-à-coup, je vois sa figure s'empourprer de plaisir.

— Ah ! je l'avais bien dit, s'écrie-t-il en me montrant deux jeunes gens qui se dirigeaient de notre côté; voilà le public qui commence à arriver, on se sera sans doute trompé d'heure. Allons ! chacun à son poste !

La joie de Grenet ne fut pas de longue durée; il reconnut bientôt dans ces visiteurs les deux jeunes gens qui avaient retenu leurs places dès la veille.

— On n'a pas envahi nos stalles, crièrent-ils à l'optimiste, en se hâtant d'entrer.

— Non, Messsieurs, non; vous pouvez entrer, répondit Grenet en faisant une imperceptible grimace. Et il les conduisit complaisamment, en cherchant à leur donner un motif sur le vide de la salle qu'il prétendait momentané.

Il était à peine revenu au bureau qu'un monsieur d'un certain âge monte en toute hâte le péristyle du théâtre, et se précipite vers le contrôle avec un em-

pressement que mes succès des jours précédents pouvaient justifier.

— Pourrai-je avoir encore une place, dit-il d'une voix essoufflée ?

A cette demande qui semble une raillerie, mon pauvre Grenet abasourdi ne sait plus que répondre ; il se contente d'adresser à son interlocuteur une de ces phrases banales que l'on emploie souvent pour gagner du temps.

— Mon Dieu ! Monsieur, voyez-vous... il faut que vous sachiez...

— Je sais, Monsieur, je sais ; il n'y a plus de places ; je m'y attends ; mais de grâce, laissez-moi entrer, et je trouverai toujours bien quelque petit coin pour me caser.

— Permettez-moi donc, Monsieur, de vous dire...

— C'est inutile...

— Mais puisque, au contraire...

— A la bonne heure ! Donnez-moi alors une stalle, et je vais voir si je puis me placer dans un des couloirs.

A bout d'arguments, Grenet délivra le billet.

On peut se figurer l'étonnement de l'ardent visiteur, quand en entrant dans la salle, il s'aperçut qu'il composait à lui seul le tiers de l'assemblée.

Quant à moi, j'eus bientôt pris mon parti sur cette déconvenue. C'était, il est vrai, un *four* que je fai-

sais, mais ce *four* se présentait d'une façon si originale que, en raison de sa singularité, je le regardai comme une diversion à mes succès passés ; je voulus même le faire tourner à l'agrément de ma soirée. On n'est pas, je crois, plus philosophe.

Ce fut avec une sorte de satisfaction que je vis les alentours du théâtre complètement déserts. Après avoir donné, pour l'acquit de ma conscience, le quart d'heure de grâce aux retardataires, ne voyant venir personne, je fis annoncer à mes trois spectateurs que, n'écoutant que mon désir de leur être agréable, j'allais donner ma représentation.

Cette nouvelle inattendue souleva dans la salle un triple hurrah sous forme de remerciement.

J'avais pour orchestre huit musiciens, amateurs de la ville. Ces artistes, vu ma qualité de Français, jouaient, chaque soir, pour ouverture l'air des Girondins et la Marseillaise à grand renfort de grosse caisse, de même qu'ils ne manquaient jamais de terminer la séance par le *God save the queen*.

L'introduction patriotique terminée, je commençai ma séance.

Mon public s'était groupé sur le premier banc de l'orchestre, de sorte que pour m'adresser à lui dans mes explications, j'aurais été obligé de tenir la tête constamment baissée et dirigée vers le même point ; cela aurait fini par être fort incommode.

Je pris le parti de porter mes regards dans la salle et de parler aux banquettes, comme si je les eusse vues animées pour moi d'une bienveillante attention.

Je fis dans cette circonstance un véritable tour de force, car je déployai, pour l'exécution de mes expériences, le même soin, la même verve, le même entrain que devant un millier d'auditeurs.

De son côté, mon public faisait tout le bruit possible pour me prouver sa satisfaction. Il trépignait, applaudissait, criait, de manière à me faire presque croire que la salle était complètement garnie.

La séance entière ne fut qu'un échange de bons procédés, et chacun des spectateurs vit avec peine arriver la dernière de mes expériences. Celle-là n'était pas indiquée sur l'affiche ; je la réservais comme la meilleure de mes surprises.

— Messieurs, dis-je à mon triple auditoire, j'ai besoin, pour l'exécution de ce tour, d'être assisté de trois compères. Quelles sont les personnes parmi l'assemblée qui veulent bien monter sur la scène ?

A cette comique invitation, le public se leva en masse, et vint obligeamment se mettre à ma disposition.

Les trois assistants consentirent à se ranger sur le devant de la scène, avec promesse de ne point regarder derrière eux. Je leur remis à chacun un

verre vide, en leur annonçant qu'il se remplirait d'excellent punch aussitôt qu'ils en témoigneraient le désir, et j'ajoutai que pour faciliter l'exécution de ce souhait, il faudrait qu'ils repétassent après moi quelques mots baroques tirés du grimoire de l'enchanteur Merlin.

Cette plaisanterie n'était proposée que pour gagner du temps, car tandis que nous l'exécutions en riant aux éclats, un changement à vue s'opérait derrière mes aimables compères. La table sur laquelle j'avais exécuté mes expériences, était remplacée par une autre garnie d'une excellente collation. Un énorme bol de punch brûlait au milieu.

Grenet, vêtu de noir, cravaté de blanc, armé d'une cuillère, en stimulait la flamme bleuâtre. et lorsque mes compères exprimèrent la volonté de voir leurs verres se remplir de punch :

— Retournez-vous, leur dit-il de sa voix la plus grave, et vous allez voir vos souhaits accomplis.

Ce fut un coup de théâtre pour mes trois *adeptes*, qui restèrent un instant ébahis de surprise, ce qui me donna le loisir de compléter l'expérience en faisant emplir leurs verres.

Les musiciens avaient été les spectateurs de cette petite scène; je les priai de venir se joindre à nous pour éprouver la vertu de mon bol inépuisable. Cette invitation fut joyeusement acceptée; on entoura la

table ; on emplit les verres ; on les vida, et nous ne passâmes pas moins de deux heures à deviser sur l'agrément de cette expérience.

Grâce à la prodigalité de l'*inexhaustible bowl of punch*, mes convivres furent tous saisis d'une tendre expansion. Peu s'en fallut qu'on ne s'embrassât en se quittant ; on se contenta cependant de se serrer la main, en se promettant mutuellement le plus amical souvenir.

L'enseignement que l'on peut tirer de cette anecdote, c'est que pour présenter ses adieux au public, dans un théâtre, il ne faut pas attendre qu'il n'y soit plus pour les recevoir.

Au sortir d'Herfort, je me rendis à Cambridge, puis à Bury-Saint-Edmond, à Ipswich et à Colchester, faisant partout des recettes proportionnées à l'importance de la population. Je n'ai conservé de ces cinq villes que trois souvenirs : le fiasco d'Herfort, l'accueil enthousiaste des étudiants de Cambridge et les noisettes de Colchester.

Mais, me demandera-t-on, quel rapport peut-il y avoir entre des noisettes et une représentation de magie? Un mot mettra le lecteur au courant du fait et lui expliquera toutes les tribulations que ce fruit m'a causées.

Il est d'usage dans la ville de Colchester, lorsque

l'on va au spectacle, de remplir ses poches de noisettes, d'ailleurs n'en a-t-on pas chez soi, qu'on trouve à en acheter à la porte du théâtre. On les casse et on les mange pendant le cours de la représentation, sous forme de rafraîchissements. Hommes et femmes ont cette manie *cassante,* en sorte qu'il s'établit dans la salle un feu roulant de bris de noisettes, qui par moments devient assez fort pour couvrir la voix ; l'artiste qui est en scène en est quitte pour répéter la phrase qu'il pense n'avoir pas été entendue.

Rien ne m'agaçait les nerfs comme cet incessant cliquetis. Ma première représentation s'en ressentit, et malgré mes efforts pour me maîtriser, je fis ma séance toute entière sur le ton de l'irritation. Malgré cet ennui, je consentis à jouer une seconde fois; mais le directeur ne put jamais me décider à lui accorder une troisième représentation. Il eut beau m'assurer que ses artistes dramatiques avaient fini par se faire à cette étrange musique ; que même il n'était pas rare de voir en scène un acteur secondaire casser une noisette en attendant la réplique, je le quittai, ne voulant pas en entendre davantage.

Décidément les théâtres des petites villes anglaises sont loin de valoir ceux des grandes cités.

A Colchester devait s'arrêter ma tournée, et je me disposais à plier bagage pour la France, lorsque

Knowles, le directeur de Manchester, se rappelant mes succès à son théâtre, vint me proposer d'entreprendre avec lui un voyage à travers l'Irlande et l'Ecosse. Nous étions alors au mois de juin 1849. Paris, on se le rappelle, était alors plus que jamais agité par les questions politiques ; les théâtres en France n'existaient que pour mémoire. Je ne fus pas longtemps à me décider ; je partis avec mon *english menager*.

Notre excursion ne dura pas moins de quatre mois, et ce ne fut que vers la fin d'octobre que je remis le pied sur le sol français.

Ai-je besoin de dire le bonheur avec lequel je me retrouvai devant le public parisien, dont je n'avais pas oublié le bienveillant patronage? Les artistes qui, comme moi, ont été longtemps absents de Paris, le comprendront, car ils savent que rien n'est doux au cœur comme les applaudissements donnés par des concitoyens.

Malheureusement, lorsque je repris le cours de mes représentations, je m'aperçus avec peine du changement qui s'était opéré dans ma santé; ces séances, que je faisais jadis sans aucune fatigue, me jetaient maintenant dans un pénible accablement.

Il m'était facile d'attribuer une cause à ce fâcheux état. Les veilles, les fatigues, l'incessante préoccupation de mes représentations et plus encore l'at-

mosphère brumeuse de la Grande-Bretagne, avaient épuisé mes forces. Ma vie s'était en quelque sorte usée pendant mon émigration. Il m'eût fallu pour la régénérer un long repos, et je ne devais pas y songer à cette époque, au milieu de la meilleure saison de l'année. Je ne pus que prendre des précautions pour l'avenir, dans le cas où je me trouverais tout à fait forcé par ma santé de m'arrêter. Je me décidai à former un élève qui me remplaçât au besoin, et dont le travail pût en attendant me venir en aide.

Un artiste d'un extérieur agréable et dont je connaissais l'intelligence, sembla me présenter les conditions que je pouvais désirer. Mes propositions lui convinrent; il entra aussitôt chez moi. Le futur prestidigitateur montra du reste de l'aptitude et un grand zèle pour mes leçons; je le mis en peu de temps à même de préparer mes expériences, puis il m'aida dans l'administration de mon théâtre, et lorsque vinrent les grandes chaleurs de l'été, en 1850, au lieu de fermer ma salle, selon mon habitude, je continuai de faire poser des affiches dans Paris; seulement mon nom fut remplacé par celui d'Hamilton.

Eu égard à son peu d'études, mon remplaçant provisoire ne pouvait être encore très fort; mais il était convenable dans ses expérienses, et le public se montra satisfait. Pendant ce temps, je goûtais à la

campagne les douceurs d'un repos longtemps désiré.

Un homme qui a fait une longue route ne ressent jamais plus vivement la fatigue que lorsque, après s'être arrêté quelques instants pour se reposer, il veut continuer son voyage. C'est ce que j'éprouvai quand, le terme de mes vacances arrivé, il me fallut quitter à la campagne pour recommencer l'existence fébrile du théâtre. Jamais je ne ressentis plus de lassitude; jamais aussi je n'eus un désir plus vif de jouir d'une complète liberté, de renoncer à ces fatigues à heure nommée, qu'on peut appeler justement le collier de misère.

A ce mot, je vois déjà bien des lecteurs se récrier. Pourquoi, diront-ils, nommer ainsi un travail dont le but est d'émerveiller une assemblée, et le résultat de procurer honneur et profit?

Je me trouve forcé de justifier mon expression.

Le lecteur comprendra facilement que les fatigues, les préoccupations et la responsabilité attachées à une séance de *magie* n'empêchent pas le prestidigitateur d'être soumis aux autres misères de l'humanité. Or, quels que soient ses chagrins ou ses souffrances, il doit cependant chaque soir et à heure fixe, les refouler dans son cœur pour revêtir le masque de l'enjouement et de la santé.

C'est déjà, croyez-moi, lecteur, une pénible tâche,

mais ce n'est pas tout, il lui faut encore, et ceci s'applique à tous les artistes en général, il lui faut, sous peine de déchéance, égayer, animer, surexciter le public, lui procurer enfin, disons le mot, du plaisir pour son argent.

Pense-t-on que cela soit toujours chose facile?

En vérité, la situation qui est faite aux artistes serait intolérable, s'ils ne trouvaient pas dans la sympathie et les applaudissements du public une douce récompense qui leur fait oublier les petites misères de la vie.

Je puis le dire avec orgueil : jusqu'au dernier jour de ma vie artistique, je n'ai rencontré que bienveillance et sympathie; mais plus je m'efforçais de m'en montrer toujours digne, plus je sentais que mes forces diminuaient, et plus aussi augmentait en moi le désir de vivre dans la retraite et la liberté.

Enfin, vers le mois de janvier 1852, jugeant Hamilton apte à me succéder, je me décidai à lui céder mon établissement, et, pour que mon théâtre, l'œuvre de mon travail, restât dans ma famille, on passa deux contrats : le même jour, mon élève devint mon beau-frère et mon successeur.

Cependant quelque avide que soit un artiste de rentrer dans la vie tranquille et solitaire, il est bien rare qu'il renonce tout-à-coup et pour toujours

à mériter les applaudissements dont il s'est fait une douce habitude. On ne sera donc pas étonné d'apprendre que je voulus, après m'être reposé pendant plusieurs mois, donner encore quelques représentations, avant de prendre définitivement congé du public.

Je ne connaissais pas l'Allemagne; je gagnai les bords du Rhin. Désirant ne pas me fatiguer, je résolus de me réserver le choix des lieux où je donnerais mes représentations. Je m'arrêtai donc de préférence dans ces séjours de fêtes que l'on nomme des villes de bains, et je visitai successivement Bade, Wiesbaden, Hombourg, Ems, Aix-la-Chapelle et Spa. Chacune de mes séances, ou peu s'en faut, fut honorée de la présence d'un ou de plusieurs des Princes régnants de la Confédération Germanique.

Mon intention était de rentrer en France après les représentations que j'avais données à Spa, lorsque à la sollicitation du directeur d'un théâtre de Berlin, M. Engel, je me décidai à retourner sur mes pas, et je partis pour la capitale de la Prusse.

J'avais contracté avec M. Engel un engagement de six semaines; mon succès et aussi les excellentes relations que j'eus avec mon directeur me firent prolonger pendant trois mois mon séjour à Berlin. Je ne pouvais, du reste, prendre congé du public d'une

manière plus brillante ; jamais peut-être je n'avais vu une foule plus compacte assister à mes séances. Aussi, l'accueil que j'ai reçu des Berlinois restera-t-il dans ma mémoire parmi mes meilleurs souvenirs

De Berlin je me rendis directement près de Blois, dans la retraite que je m'étais choisie.

Quelle que fût ma satisfaction de jouir enfin d'une liberté si longtemps désirée, elle eût bientôt subi le sort commun à tous nos plaisirs, et elle n'eût pas manqué de s'émousser par l'effet de la jouissance même, si je n'avais réservé pour ces heureux loisirs des études dans lesquelles j'espérais trouver une distraction sans cesse renaissante. Après avoir acquis un bien-être matériel à l'aide de travaux traités bien à tort de futiles, j'allais me livrer à des recherches sérieuses, ainsi que me le conseillait jadis un membre de l'Institut.

Le fait auquel je fais allusion remonte à l'époque de l'exposition de 1844, où je présentai mes automates et mes curiosités mécaniques.

Le juri chargé de l'examen des machines et instruments de précision s'était approché de mes produits, et j'avais, en sa présence, renouvelé la petite séance donnée quelques jours auparavant devant le roi Louis-Philippe.

Après avoir écouté avec intérêt le détail des nom-

breuses difficultés que j'avais eu à surmonter dans l'exécution de mes automates, l'un des membres du juri prenant la parole.

— C'est bien dommage, Monsieur Robert-Houdin, me dit-il, que vous n'ayez pas appliqué à des travaux sérieux les efforts d'imagination que vous avez déployés pour des objets de fantaisie.

Cette critique me blessait d'autant plus, qu'à cette époque je ne voyais rien au-dessus de mes travaux, et que dans mes plus beaux rêves d'avenir je n'ambitionnais d'autre gloire que celle du savant auteur du *canard automate.*

— Monsieur, répondis-je d'un ton visiblement piqué, je ne connais pas de travaux plus sérieux que ceux qui font vivre un honnête homme. Toutefois je suis prêt à changer de direction si vous m'en donnez l'avis après que vous m'aurez écouté.

A l'époque où je m'occupais d'horlogerie de précision, je gagnais à peine de quoi vivre. Aujourd'hui, j'ai quatre ouvriers pour m'aider dans la confection de mes automates ; le moins habile gagne six francs dans sa journée ; jugez ce que je dois gagner moi-même.

Je vous demande maintenant, Monsieur, si je dois retourner à mon ancienne profession.

Mon interlocuteur se tut, mais un autre membre du juri s'approchant de moi, me dit à demi-voix :

— Continuez, Monsieur Robert-Houdin, continuez; j'ai l'assurance que vos ingénieux travaux, après vous avoir conduit au succès, vous mèneront tout droit à des découvertes utiles.

— Monsieur le baron Séguier, répondis-je sur le même ton, je vous remercie de votre encourageant pronostic; je ferai mes efforts pour le justifier [1].

J'ai suivi l'avis de l'illustre savant, et je m'en suis fort bien trouvé.

---

[1] Ce petit incident n'empêcha pas le juri de m'accorder une médaille d'argent pour mes automates. Onze ans plus tard, à notre exposition universelle de 1855, je recevais une médaille de première classe pour de nouvelles applications de l'électricité à la mécanique.

CHAPITRE VII.

Voyage en Algérie. — Convocation des chefs de tribus. — Fêtes. — Représentations devant les Arabes. — Enervation d'un Kabyle. — Invulnérabilité. — Escamotage d'un Maure. — Panique et fuite des spectateurs. — Réconciliation. — La secte des Aissaoua. — Leurs prétendus miracles. — Excursion dans l'intérieur de l'Algérie. — La demeure d'un Bach-Agha. — Repas comique. — Une soirée de hauts dignitaires Arabes. — Mystification d'un marabout. — L'Arabe sous sa tente, etc. etc. — Retour en France. — Conclusion.

Inveni portum; spes et fortuna, valete!

Enfin, je suis au port; espérance et fortune,
Salut!......

Me voilà donc arrivé au but de toutes mes espérances! J'ai dit adieu pour toujours à la vie d'artiste, et de ma retraite, j'envoie un dernier salut à mes bons et gracieux spectateurs. Désormais plus d'anxiété, plus d'inquiétudes; libre et tranquille, je vais me livrer à de paisibles études et jouir de la plus douce existence qu'il soit permis à l'homme de goûter sur terre.

J'en étais là de mes plans de félicité, lorsqu'un jour

je reçus une lettre de M. le colonel de Neveu, chef du bureau politique à Alger. Ce haut fonctionnaire me priait de me rendre dans notre Colonie, pour y donner des représentations devant les principaux chefs de tribus arabes.

Cette proposition me trouva en *pleine lune de miel*, si je puis m'exprimer ainsi. A peine remis des fatigues de mes voyages, je goûtais à longs traits les douceurs de ce repos tant désiré; il m'eût coûté d'en rompre sitôt le charme. J'exprimai à M. de Neveu tous mes regrets de ne pouvoir alors accepter son invitation.

Le colonel prit acte de mes regrets, et l'année suivante, il me les rappela. C'était en 1855; mais j'avais présenté à l'Exposition universelle plusieurs applications nouvelles de l'électricité à la mécanique, et, ayant appris que le juri m'avait jugé digne d'une récompense, je ne voulais pas quitter Paris sans l'avoir reçue. Tel fut du moins le motif sur lequel j'appuyai un nouveau refus, accompagné de nouveaux regrets.

Mais le colonel faisait collection de tous ces regrets, et vers le mois de juin de l'année 1856, il me les présenta comme une lettre de change à acquitter. Cette fois, j'étais à bout d'arguments sérieux, et, bien qu'il m'en coûtât de quitter ma retraite pour aller affronter les caprices de la Méditerranée dans les

plus mauvais mois de l'année, je me décidai à partir.

Il fut convenu que je serais rendu à Alger pour le 27 septembre suivant, jour où devaient commencer les grandes fêtes que la capitale de l'Algérie offre annuellement aux Arabes.

Je dois dire aussi que ce qui influença beaucoup ma détermination, ce fut de savoir que la mission pour laquelle on m'appelait en Algérie, avait un caractère quasi-politique. J'étais fier, moi simple artiste, de pouvoir rendre un service à mon pays.

On n'ignore pas que le plus grand nombre des révoltes qu'on a eu à réprimer en Algérie, ont été suscitées par des intrigants qui se disent inspirés par le Prophète, et qui sont regardés par les Arabes comme des envoyés de Dieu sur la terre, pour les délivrer de l'oppression des *Roumi* (chrétiens).

Or, ces faux prophètes, ces saints marabouts qui, en résumé, ne sont pas plus sorciers que moi, et qui le sont encore moins, parviennent cependant à enflammer le fanatisme de leurs coreligionnaires à l'aide de tours de passe-passe aussi primitifs que les spectateurs devant lesquels ils sont présentés.

Il importait donc au Gouvernement de chercher à détruire leur funeste influence, et l'on comptait sur moi pour cela. On espérait, avec raison, faire comprendre aux Arabes, à l'aide de mes séances, que les tours de leurs marabouts ne sont que des

enfantillages, et ne peuvent plus, en raison de leur naïveté, représenter les miracles d'un envoyé du Très-Haut; ce qui nous conduisait aussi tout naturellement à leur montrer que nous leur sommes supérieurs en toutes choses, et que, en fait de sorciers, il n'y a rien de tel que les Français.

On verra plus tard le succès qu'obtint cette habile tactique.

Du jour de mon acceptation à celui de mon départ, il devait s'écouler trois mois; je les employai à préparer un arsenal complet de mes meilleurs tours, et je partis de Saint-Gervais, le 10 septembre.

Je glisserai rapidement sur le récit de mon voyage à travers la France et la Méditerranée; je dirai seulement qu'à peine en mer, je désirais déjà être arrivé, et que ce fut avec une joie indicible, que, après trente-six heures de navigation, j'aperçus la capitale de notre colonie.

J'étais attendu. Une ordonnance vint au-devant de moi dans une charmante barque, et me conduisit à l'hôtel d'Orient, où l'on m'avait retenu un appartement.

Le Gouvernement avait fort bien fait les choses, car il m'avait logé comme un prince. De la fenêtre de mon salon je voyais la rade d'Alger, et ma vue n'avait d'autre limite que l'horizon. La mer est tou-

jours belle lorsqu'on la voit de sa fenêtre; aussi, chaque matin, je l'admirais, et lui pardonnais ses petites taquineries passées.

De mon hôtel j'apercevais aussi cette magnifique place du *Gouvernement*, plantée d'orangers comme on n'en voit pas en France. Ils étaient à cette époque chargés de fleurs épanouies et de fruits en pleine maturité.

Par la suite, nous nous plaisions, Mme Robert-Houdin et moi, à aller le soir, sous leur ombrage, prendre une glace à la porte d'un *Tortoni algérien*, tout en respirant la brise parfumée que nous apportait la mer. Après ce plaisir, rien ne nous intéressait autant que l'observation de cette immense variété d'hommes qui circulaient devant nous.

On eût dit que les cinq parties du monde avaient envoyé leurs représentants en Algérie : c'étaient des Français, des Espagnols, des Maltais, des Italiens, des Allemands, des Suisses, des Prussiens, des Belges, des Portugais, des Polonais, des Russes, des Anglais, des Américains, tous faisant partie de la population algérienne. Joignons à cela les différents types arabes, tels que les Maures, les Kabyles, les Koulougly, les Biskri, les Mozabites, les Nègres, les Juifs arabes, et l'on aura une idée du spectacle qui se déroulait à nos yeux.

Lorsque j'arrivai à Alger, M. de Neveu m'apprit qu'une partie de la Kabylie s'étant révoltée, le Maréchal-Gouverneur, venait de partir avec un corps expéditionnaire pour la soumettre. En conséquence de ce fait, les fêtes pour lesquelles on devait convoquer les chefs arabes ne pouvaient avoir lieu avant un mois, et mes représentations étaient remises à cette époque.

— J'ai à vous demander maintenant, ajouta le colonel, si vous voulez souscrire à ce nouvel engagement.

— Mon colonel, dis-je sur le ton de la plaisanterie, je me regarde comme engagé militairement, puisque je relève de M. le Gouverneur. Fidèle à mon poste et à ma mission, je resterai, quoi qu'il arrive.

— Très bien! M. Robert-Houdin, fit en riant le colonel, vous agissez là en véritable soldat français, et la colonie vous en saura gré. Du reste, nous tâcherons que votre service en Algérie vous soit le plus doux possible. Nous avons donné des ordres à votre hôtel, pour que vous et Mme Robert-Houdin n'ayez point à regretter le bien-être que vous avez quitté pour venir ici. (J'ai oublié de dire que dans mes conditions d'engagement, j'avais stipulé que Mme Robert-Houdin m'accompagnerait.) Si en attendant vos représentations officielles, il vous était agréable, pour occuper vos loisirs, de donner des séances au

théâtre de la ville, le Gouverneur le met à votre disposition trois jours par semaine, les autres jours appartenant à la troupe d'opéra.

Cette proposition me convenait à merveille; j'y voyais trois avantages : le premier, de me refaire la main, car il y avait deux ans que j'avais quitté la scène; le second, d'essayer les effets de mes expériences sur les Arabes de la ville : le troisième, de faire de fructueuses recettes. J'acceptai, et comme j'adressais mes remerciements à M. de Neveu :

— C'est à nous à vous remercier, me dit-il, en donnant des représentations à Alger, pendant l'expédition de Kabylie, vous nous rendez un grand service.

— Lequel, colonel ?

— En occupant l'imagination des Algériens, nous les empêchons de se livrer sur les éventualités de la campagne à d'absurdes suppositions, qui pourraient être très préjudiciables au gouvernement.

— S'il en est ainsi, je vais me mettre immédiatement à l'œuvre.

Le colonel partit le lendemain pour rejoindre le maréchal. Auparavant, il m'avait remis entre les mains de l'autorité civile, c'est-à-dire qu'il m'avait présenté au maire de la ville, M. de Guiroye, qui déploya envers moi une extrême obligeance pour me faciliter l'organisation de mes séances.

On pourrait croire qu'en raison du haut patronage sur lequel j'étais appuyé, je n'eus qu'à suivre un sentier semé de fleurs, comme dirait un poète, pour arriver à mes représentations. Il n'en fut rien; j'eus à subir une foule de tracasseries, qui auraient pu m'ennuyer beaucoup, si je n'avais été muni d'un fond de philosophie à toute épreuve.

M. D....., directeur privilégié de la salle Bab-Azoun, venait de commencer sa saison théâtrale avec une troupe d'opéra; craignant que les succès d'un étranger sur sa propre scène ne détournassent l'attention publique de ses représentations, il se hâta de faire des réclamations auprès de l'autorité.

Le maire, pour toute consolation, lui répondit que le Gouvernement voulait qu'il en fût ainsi. M. D..... protesta et alla même jusqu'à menacer de quitter sa direction. Le maire se renferma dans son inflexibile décision.

Le temps tournait au noir, et la ville d'Alger se trouvait sous le coup d'une éclipse totale de directeur, lorsque par esprit de conciliation, je consentis à ne jouer que deux fois par semaine, et à attendre pour commencer mes séances que les débuts de la troupe d'opéra fussent terminés.

Cette concession calma un peu l'*impresario*, sans toutefois me gagner ses bonnes grâces. M. D.... se tint toujours à mon égard, dans une froideur qui

témoignait de son mécontentement. Mais j'étais dans les dispositions qu'a presque toujours un homme complètement indépendant : cette froideur ne me rendit point malheureux.

Je sus également me mettre au-dessus des taquineries que me suscitèrent certains employés subalternes de la direction, et, fort de cette pensée que mon voyage d'Algérie devait être un voyage d'agrément, je pris le parti de rire de ces attaques mesquines. D'ailleurs mon attention était tout entière à une chose bien plus intéressante pour moi.

Les journaux avaient annoncé mes représentations. Cette nouvelle souleva aussitôt dans la presse algérienne une polémique, dont l'étrangeté ne contribua pas peu à donner une grande publicité à mes débuts.

« Robert-Houdin, dit un journal, ne peut pas être à Alger, puisque tous les jours on voit annoncer dans les journaux de Paris : « *Robert-Houdin, tous les soirs, à* 8 *heures.* »

— Pourquoi, répondit plaisamment un autre journal, Robert-Houdin ne donnerait-il pas des représentations à Alger, tout en restant à Paris ? Ne sait-on pas que ce sorcier a le don de l'ubiquité, et qu'il lui arrive souvent de donner, le même jour et en personne, des séances à Paris, à Rome et à Moscou?

La discussion continua ainsi pendant plusieurs

jours, les uns niant ma présence, les autres l'affirmant.

Le public d'Alger voulait bien accepter ce fait comme une de ces plaisanteries, qu'on qualifie généralement du nom de *canard*, mais il voulait aussi qu'on l'assurât qu'il ne serait pas victime d'une mystification, en venant au théâtre.

Enfin, on parla sérieusement, et les journalistes expliquèrent alors que M. Hamilton, en succédant à son beau-frère, avait conservé pour titre de son théâtre le nom de ce dernier, de sorte que *Robert-Houdin* pouvait aussi bien s'appliquer à l'artiste qui portait ce nom qu'à son genre de spectacle.

Cette curieuse polémique, les tracasseries suscitées par M. D....., et, j'aime à le croire, l'attrait de mes séances, attirèrent un concours prodigieux de spectateurs. Tous les billets avaient été pris à l'avance, et la salle fut remplie à s'y étouffer; c'est le mot. Nous étions à la mi-septembre, et le thermomètre marquait encore 35 degrés centigrades.

Pauvres spectateurs, comme je les plaignais! A en juger par ce que j'éprouvais moi-même, c'était à sécher sur place, à être *momifié*. Je craignais bien que l'enthousiasme, ainsi que cela arrive toujours en pareil cas, ne fût en raison inverse de la température. Je n'eus au contraire qu'à me louer de l'ac-

cueil qui me fut fait, et je tirai de ce succès un heureux présage pour l'avenir.

Afin de ne point enlever au récit de mes représentations officielles, comme les nommait M. de Neveu, l'intérêt que le lecteur doit y trouver, je ne donnerai aucun détail sur celles qui les précédèrent et qui furent toutes comme autant de ballons d'essai. Du reste, les Arabes y vinrent en petit nombre. Ces hommes de nature indolente et sensuelle mettent bien au-dessus du plaisir d'un spectacle le bonheur de s'étendre sur une natte et d'y fumer en paix.

Aussi, le gouverneur, guidé par la connaissance approfondie qu'il avait de leur caractère, ne les invitait-il jamais à une fête; il les y convoquait militairement. C'est ce qui eut lieu pour mes représentations.

Ainsi que M. de Neveu me l'avait annoncé, le corps expéditionnaire rentra à Alger le 20 octobre, et les fêtes qui avaient été suspendues par la guerre, furent annoncées pour le 27. On envoya des émissaires sur les différents points de la colonie, et au jour fixé, les chefs de tribus, accompagnés d'une suite nombreuse, se trouvèrent en présence du Maréchal-Gouverneur.

Ces fêtes d'automne, les plus brillantes de l'Algérie, et qui sont sans rivales peut-être dans aucune

autre contrée du monde, présentent un aspect pittoresque et véritablement remarquable.

J'aimerais à pouvoir peindre ici la physionomie étrange que prit la capitale de l'Algérie à l'arrivée des goums du Tell et du Sud; et ce camp des indigènes, inextricable pêle-mêle de tentes d'hommes et et de chevaux, qui offrait mille contrastes aussi séduisants que bizarres; et le brillant cortége du Gouverneur général au milieu duquel les chefs Arabes, à l'air sévère, attiraient les regards par le luxe des costumes, la beauté des chevaux et l'éclat des harnachements tout brodés d'or; et ce merveilleux hippodrome, placé entre la mer, le riant côteau de Mustapha, la blanche ville d'Alger et la plaine d'Hussein-Dey, que dominent au loin de sombres montagnes. Mais je n'en dirai rien. Je ne décrirai pas non plus ces exercices militaires, image d'une guerre sans règle et sans frein qu'on appelle la Fantasia, où 1,200 Arabes, montés sur de superbes coursiers, s'animant et poussant des cris sauvages comme en un jour de bataille, déployèrent tout ce qu'un homme peut posséder de vigueur, d'adresse et d'intelligence. Je ne parlerai même pas de cette admirable exhibition d'étalons arabes dont chaque sujet excitait au passage la plus vive admiration; car tout cela a été dit, et j'ai hâte d'arriver à mes représentations, dont les différents épisodes ne furent

pas, j'ose le dire, les moins intéressants de cette immense fête. Je ne citerai qu'un fait, parce qu'il m'a vivement frappé.

J'ai vu dans ces luttes hippiques, où hommes et chevaux, l'œil en feu, la bouche écumante, semblent dépasser en vitesse nos plus puissantes locomotives; j'ai vu, dis-je, un cavalier montant un magnifique cheval arabe, vaincre à la course, non-seulement tous les chevaux de son cercle, mais distancer encore dans une course suprême tous les chevaux vainqueurs. Ce cavalier avait douze ans et pouvait passer sous son cheval sans se baisser [1].

Les courses durèrent trois jours. Je devais donner mes représentations à la fin du second et du troisième.

Avant d'en parler, je dirai un mot du théâtre d'Alger.

C'est une assez jolie salle dans le genre de celle des Variétés à Paris, et décorée avec assez de goût. Elle est située à l'extrémité de la rue Bab-Azoun, sur la place qui porte ce nom. L'extérieur en est monumental et d'un aspect séduisant; la façade surtout est d'une grande élégance de style.

---

[1] J'avais cru jusque-là que le type du cheval arabe était d'être petit et délicat. On trouve en Algérie d'excellents chevaux de toute grandeur et de toute force.

En voyant cet immense édifice, on pourrait croire qu'il renferme une vaste salle. Il n'en est rien. L'architecte a tout sacrifié aux exigences de l'ordre public et de la circulation. Les escaliers, les couloirs et le foyer occupent un aussi grand espace que la salle entière. Peut-être cet artiste a-t-il pris en considération le nombre des amateurs de spectacle qui est assez restreint à Alger, et a-t-il pensé qu'une petite salle offrirait aux artistes une plus grande chance de succès.

Le 28 octobre, jour convenu pour la première de mes représentations devant les Arabes, j'étais de bonne heure à mon poste, et je pus jouir du spectacle de leur entrée dans le théâtre.

Chaque goum, rangé par compagnie, fut introduit séparément et conduit dans un ordre parfait aux places qui lui étaient assignées d'avance. Ensuite vint le tour des chefs, qui se placèrent avec tout le calme que comporte leur caractère.

Leur installation fut assez longue à opérer, car ces hommes de la nature ne pouvaient pas comprendre qu'on s'emboîtât ainsi, côte à côte, pour assister à un spectacle, et nos siéges si confortables, loin de leur sembler tels, les gênaient singulièrement. Je les vis se remuer pendant longtemps et chercher à replier sous eux leurs jambes, à la façon des tailleurs européens.

Le maréchal Randon, sa famille et son état-major occupaient deux loges d'avant-scène, à droite du théâtre. Le Préfet et quelques-unes des autorités civiles étaient vis-à-vis dans deux autres loges.

Le Maire s'était placé près des stalles de balcon. M. le colonel de Neveu était partout : c'était l'organisateur de la fête.

Les Caïds, les Aghas, les Bach-Aghas, et autres Arabes titrés eurent les honneurs de la salle : ils occupèrent les stalles d'orchestre et de balcon.

Au milieu d'eux étaient quelques officiers privilégiés, et enfin des interprètes se mêlèrent de tous côtés aux spectateurs pour leur traduire mes paroles.

On m'a rapporté aussi que des curieux qui n'avaient pu obtenir des billets d'entrée, avaient pris le burnous arabe et, la tête ceinte de la corde de poil de chameau, s'étaient faufilés parmi leurs nouveaux coreligionnaires.

C'était vraiment un coup-d'œil non moins curieux qu'admirable, que cette étrange composition de spectateurs.

Le balcon, surtout, présentait un aspect aussi beau qu'imposant. Une soixantaine de chefs Arabes, revêtus de leurs manteaux rouges (indice de leur soumission à la France), sur lesquels brillaient une ou plusieurs décorations, se tenaient avec une ma-

jestueuse dignité attendant gravement ma représentation.

J'ai joué devant de brillantes assemblées, mais jamais devant aucune qui m'ait aussi vivement impressionné; toutefois cette impression que je ressentis au lever du rideau, loin de me paralyser, m'inspira au contraire une vive sympathie pour des spectateurs, dont les physionomies semblaient si bien préparées à accepter les prestiges qui leur avaient été annoncés. Dès mon entrée en scène, je me sentis tout à l'aise et comme joyeux du spectacle que j'allais me donner.

J'avais bien un peu, je l'avoue, l'envie de rire et de moi et de mon assistance, car je me présentais la baguette à la main avec toute la gravité d'un véritable sorcier. Je n'y cédai pas. Il ne s'agissait plus ici de distraire et de récréer un public curieux et bienveillant; il fallait frapper juste et fort sur des imaginations grossières et sur des esprits prévenus, car je jouais le rôle de Marabout français.

Comparées aux simples tours de leurs prétendus sorciers, mes expériences devaient être pour les Arabes de véritables miracles.

Je commençai ma séance au milieu du silence le plus profond, je dirais presque le plus religieux, et l'attention des spectateurs était telle, qu'ils paraissaient comme pétrifiés sur place. Leurs doigts seuls,

agités d'un mouvement nerveux, faisaient glisser rapidement les grains de leurs chapelets, pendant qu'ils invoquaient sans doute la protection du Très-Haut.

Cet état apathique de mes spectateurs ne me satisfaisait pas ; je n'étais pas venu en Algérie pour visiter un salon de figures de cire; je voulais autour de moi du mouvement, de l'animation, de l'existence enfin.

Je changeai de batterie. Au lieu de généraliser mes interpellations, je m'adressai plus particulièrement à quelques-uns d'entre les Arabes, je les stimulai par mes paroles et surtout par mes actions. L'étonnement fit place alors à un sentiment plus expressif, qui se traduisit bientôt par de bruyants éclats.

Ce fut surtout lorsque je fis sortir des boulets de canon d'un chapeau, que mes spectateurs, quittant leur gravité, exprimèrent leur joyeuse admiration par les gestes les plus bizarres et les plus énergiques.

Vinrent ensuite, accueillis avec le même succès, la *Corbeille de fleurs*, paraissant instantanément au milieu d'un foulard ; la *Corne d'abondance*, fournissant une multitude d'objets que je distribuai, sans pouvoir cependant satisfaire aux nombreuses demandes faites de toutes parts, et plus encore par ceux mêmes qui avaient déjà les mains pleines; les *pièces de cinq francs*, envoyées à travers la salle

dans un coffre de cristal suspendu au milieu des spectateurs.

Il est un tour que j'eusse bien désiré faire, c'était celui de ma *bouteille inépuisable*, si appréciée des Parisiens et des ouvriers de Manchester. Je ne pouvais le faire figurer dans cette séance, car, on le sait, les sectateurs de Mahomet ne boivent aucune liqueur fermentée, du moins en public. Je le remplaçai avec assez d'avantage par le suivant.

Je pris une coupe en argent, de celles qu'on appelle *bols de punch* dans les cafés de Paris. J'en dévissai le pied, et, passant ma baguette au travers, je montrai que ce vase ne contenait rien; puis, ayant rajusté les deux parties, j'allai au milieu du parterre; et là, à mon commandement, le bol fut *magiquement* rempli de dragées qui furent trouvées excellentes.

Les bonbons épuisés, je renversai le vase et je proposai de l'emplir de très bon café, à l'aide d'une simple conjuration..... Et passant gravement par trois fois ma main sur le vase, une vapeur épaisse en sortit à l'instant et annonça la présence du précieux liquide. Le bol était plein de café bouillant; je le versai aussitôt dans des tasses et je l'offris à mes spectateurs ébahis.

Les premières tasses ne furent acceptées, pour ainsi dire, qu'à corps défendant. Aucun Arabe ne

voulut d'abord tremper ses lèvres dans un breuvage qu'il croyait sorti de l'officine du Diable ; mais, séduits insensiblement par le parfum de leur liqueur favorite, autant que poussés par les sollicitations des interprètes, quelques-uns des plus hardis se décidèrent à goûter le liquide magique, et bientôt tous suivirent leur exemple.

Le vase, rapidement vidé, fut non moins rapidement rempli à différentes reprises ; et comme l'aurait fait ma *bouteille inépuisable*, il satisfit à toutes les demandes ; on le remporta même encore plein.

Cependant il ne me suffisait pas d'amuser mes spectateurs, il fallait aussi, pour remplir le but de ma mission, les étonner, les impressionner, les effrayer même par l'apparence d'un pouvoir surnaturel.

Mes batteries étaient dressées en conséquence : j'avais gardé pour la fin de la séance trois trucs qui devaient achever d'établir ma réputation de sorcier.

Beaucoup de lecteurs se rappelleront avoir vu dans mes représentations un coffre petit, mais de solide construction, qui, remis entre les mains des spectateurs, devenait lourd ou léger à mon commandement. Un enfant pouvait le soulever sans peine, ou bien l'homme le plus robuste ne pouvait le bouger de place.

Revêtu de cette fable, ce tour faisait déjà beaucoup d'effet. J'en augmentai considérablement l'action en lui donnant une autre *mise en scène*.

Je m'avançai, mon coffre à la main, jusqu'au milieu d'un praticable qui communiquait de la scène au parterre. Là, m'adressant aux Arabes :

— D'après ce que vous venez de voir, leur dis-je, vous devez m'attribuer un pouvoir surnaturel ; vous avez raison. Je vais vous donner une nouvelle preuve de ma puissance merveilleuse en vous prouvant que je puis enlever toute sa force à l'homme le plus robuste, et la lui rendre à ma volonté. Que celui qui se croit assez fort pour subir cette épreuve s'approche de moi. (Je parlais doucement afin de donner le temps aux interprètes de traduire mes paroles.)

Un Arabe d'une taille moyenne, mais bien pris de corps, sec et nerveux, comme le sont les hercules Arabes, monta avec assez de confiance près de moi.

— Es-tu bien fort, lui dis-je, en le toisant des pieds à la tête ?

— Oui, fit-il d'un air d'insouciance.

— Es-tu sûr de rester toujours ainsi ?

— Toujours.

— Tu te trompes, car en un instant, je vais t'enlever tes forces et te rendre aussi faible qu'un enfant.

L'Arabe sourit dédaigneusement en signe d'incrédulité.

— Tiens, continuai-je, enlève ce coffre.

L'Arabe se baissa, souleva la boîte et me dit froidement : N'est-ce que cela ?

— Attends.... répondis-je.....

Alors, avec toute la gravité que m'imposait mon rôle, je fis du bras un geste imposant, et prononçai solennellement ces paroles :

— Te voilà plus faible qu'une femme ; essaye maintenant de lever cette boîte.

L'hercule, sans s'inquiéter de ma conjuration, saisit une seconde fois le coffret par la poignée, et donne une vigoureuse secousse pour l'enlever ; mais cette fois, le coffre résiste, et, en dépit des plus vigoureuses attaques, reste dans la plus complète immobilité.

L'Arabe épuise en vain sur le malheureux coffret une force qui eût pu soulever un poids énorme, jusqu'à ce qu'enfin épuisé, haletant, rouge de dépit, il s'arrête, devient pensif, et semble commencer à comprendre l'influence de la magie.

Il est près de se retirer ; mais se retirer, c'est s'avouer vaincu, c'est reconnaître sa faiblesse, c'est n'être plus qu'un enfant, lui dont on respecte la vigueur musculaire. Cette pensée le rend presque furieux.

Puisant de nouvelles forces dans les encouragements que ses amis lui adressent du geste et de la voix, il promène sur eux un regard qui semble leur dire : vous allez voir ce que peut un enfant du désert.

Il se baisse de nouveau vers le coffre; ses mains nerveuses s'enlacent dans la poignée, et ses jambes placées de chaque côté comme deux colonnes de bronze, serviront d'appui à l'effort suprême qu'il va tenter. Nul doute que sous cette puissante action la boîte ne vole en éclats.

O prodige ! Cet Hercule tout à l'heure si puissant et si fier, courbe maintenant la tête; ses bras rivés au coffre cherchent dans une violente contraction musculaire à se rapprocher de sa poitrine; ses jambes fléchissent, il tombe à genoux en poussant un cri de douleur.

Une secousse électrique, produite par un appareil d'induction, venait à un signal donné par moi, d'être envoyée du fond de la scène à la poignée du coffre. De là les contorsions du pauvre Arabe.

Faire prolonger cette commotion eût été de la barbarie.

Je fis un second signal et le courant électrique fut aussitôt interrompu. Mon athlète dégagé de ce lien terrible, lève les mains au-dessus de sa tête :

— Allah ! Allah ! s'écrie-t-il plein d'effroi, puis s'enveloppant vivement dans les plis de son burnous, comme pour cacher sa honte, il se précipite à travers les rangs des spectateurs et gagne la porte de la salle.

A l'exception des loges d'avant-scène [1] et des spectateurs privilégiés, qui paraissaient prendre un grand plaisir à cette expérience, mon auditoire était devenu grave et sérieux, et j'entendais les mots *Chitan*, *Djenoun* (Satan, Génie) circuler sourdement parmi ces hommes crédules qui, tout en me regardant, s'emblaient s'étonner de ce que je ne possédais aucun des caractères physiques que l'on prête à l'ange des ténèbres.

Je laissai quelques instants mon public se remettre de l'émotion produite par mon expérience et par la fuite de l'hercule Arabe.

Un des moyens employés par les Marabouts pour se grandir aux yeux des Arabes et établir leur domination, c'était de faire croire à leur invulnérabilité.

L'un d'eux entre autres faisait charger un fusil qu'on devait tirer sur lui à une courte distance. Mais

---

[1] En terme de théâtre, on désigne les spectateurs par le nom de la place qu'ils occupent. Ainsi une ouvreuse dira : mon avant-scène vient de sortir avec sa dame sous le bras; ma stalle n° 20 s'est trouvée malade, etc.

en vain la pierre lançait-elle des étincelles ; le Marabout prononçait quelques paroles cabalistiques, et le coup ne partait pas.

Le mystère était bien simple : l'arme ne faisait pas explosion, parce que le Marabout en avait habilement bouché la lumière.

Le Colonel de Neveu m'avait fait comprendre l'importance de discréditer un tel miracle en lui opposant un tour de prestidigitation qui lui fût supérieur. J'avais mon affaire pour cela.

J'annonçai aux Arabes que je possédais un talisman pour me rendre invulnérable, et que je défiais le meilleur tireur de l'Algérie de m'atteindre.

J'avais à peine terminé ces mots, qu'un Arabequ i s'était fait remarquer depuis le commencement d e la séance par l'attention qu'il prêtait à mes expériences, enjamba quatre rangées de stalles, et dédaignant de passer par le praticable, traversa l'orchestre en bousculant flûtes, clarinettes et violons, escalada la scène, non sans se brûler à la rampe, et une fois arrivé me dit en français :

— Moi, je veux te tuer.

Un immense éclat de rire accueillit et la pittoresque ascension de l'Arabe et ses intentions meurtrières, en même temps qu'un interprète, qui se trouvait peu éloigné de moi, me faisait connaître que j'avais affaire à un Marabout.

— Toi, tu veux me tuer, lui dis-je en imitant le son de sa voix et son accent, eh bien! moi je te réponds que, si sorcier que tu sois, je le serai encore plus que toi, et que tu ne me tueras pas.

Je tenais en ce moment un pistolet d'arçon à la main ; je le lui présentai.

— Tiens, prends cette arme, assure-toi qu'elle n'a subi aucune préparation.

L'Arabe souffla plusieurs fois par le canon, puis par la cheminée, en recevant l'air sur sa main, pour s'assurer qu'il y avait bien communication de l'une à l'autre, et après avoir examiné l'arme dans tous ses détails :

— Le pistolet est bon, dit-il, et je te tuerai.

— Puisque tu y tiens et pour plus de sûreté, mets double charge de poudre et une bourre par dessus.

— C'est fait.

— Voici maintenant une balle de plomb; marque-la avec un couteau, afin de pouvoir la reconnaître, et mets-la dans le pistolet en la recouvrant d'une seconde bourre.

— C'est fait.

— Tu es bien sûr maintenant que ton arme est chargée, et que le coup partira. Dis-moi, n'éprouves-tu aucune peine, aucun scrupule à me tuer ainsi, quoique je t'y autorise ?

— Non, puisque je veux te tuer, répéta froidement l'Arabe.

Sans répliquer, je piquai une pomme sur la pointe d'un couteau, et me plaçant à quelques pas du Marabout, je lui commandai de faire feu.

— Vise droit au cœur, lui criai-je.

Mon adversaire ajusta aussitôt sans marquer la moindre hésitation.

Le coup partit, et le projectile vint se planter au milieu de la pomme.

J'apportai le talisman à l'Arabe qui reconnut la balle marquée par lui.

Je ne saurais dire si cette fois la stupéfaction fut plus grande que dans le tour précédent ; ce que je pus constater, c'est que mes spectateurs ahuris, en quelque sorte, par la surprise et l'effroi, se regardaient en silence et semblaient se dire dans un muet langage : où diable nous sommes-nous fourrés?

Bientôt une scène plaisante vint dérider grand nombre de physionomies. Le Marabout, quelque stupéfait qu'il fût de sa défaite, n'avait point perdu la tête; profitant du moment où il me rendait le pistolet, il s'empara de la pomme, la mit immédiatement dans sa ceinture, et ne voulut à aucun prix me la rendre, persuadé qu'il était sans doute d'avoir là un incomparable talisman.

Pour le dernier tour de ma séance, j'avais besoin du concours d'un Arabe.

A la sollicitation de quelques interprètes, un jeune Maure d'une vingtaine d'années, grand, bien fait et revêtu d'un riche costume, consentit à monter sur le théâtre. Plus hardi ou plus civilisé sans doute que ses camarades de la plaine, il s'avança résolument près de moi.

Je le fis approcher de la table qui était au milieu de la scène, et lui montrai ainsi qu'aux autres spectateurs qu'elle était mince et parfaitement isolée. Après quoi, et sans autre préambule, je lui dis de monter dessus, et je le couvris d'un énorme gobelet d'étoffe ouvert par le haut.

Attirant alors ce gobelet et son contenu sur une planche, dont mon domestique et moi nous tenions les deux extrémités, nous nous avançons jusqu'à la rampe avec notre lourd fardeau et nous renversons le tout.... L'Arabe avait disparu ; le gobelet était entièrement vide !

Alors commença un spectacle que je n'oublierai jamais.

Les Arabes avaient été tellement impressionnés par ce dernier tour, que, poussés par une terreur indicible, ils se lèvent dans toutes les parties de la salle, et se livrent instantanément aux évolutions d'un sauve-qui-peut général. La foule est surtout com-

pacte et animée aux portes du balcon, et l'on peut juger à la vivacité des mouvements et au trouble des grands dignitaires qu'ils sont les premiers à vouloir quitter la salle.

Vainement l'un d'eux, le *Caïd* des *Beni-Salah,* plus courageux que ses collègues, cherche à les retenir par ces paroles.

— Arrêtez ! arrêtez ! nous ne pouvons laisser perdre ainsi l'un de nos coreligionnaires ; il faut absolument savoir ce qu'il est devenu et ce qu'on en a fait. Arrêtez !... arrêtez !

Bast ! les coreligionnaires n'en fuient que de plus belle, et bientôt le courageux Caïd, entraîné lui-même par l'exemple, suit le torrent des fuyards.

Ils ignoraient ce qui les attendait à la porte du théâtre. A peine avaient-ils descendu les degrés du péristyle qu'ils se trouvèrent face à face avec le *Maure ressuscité.*

Le premier mouvement d'effroi passé, on entoure notre homme, on le tâte, on l'interroge ; mais, ennuyé de ces questions mutipliées, il ne trouve rien de mieux à faire que de se sauver à toutes jambes.

Le lendemain, la deuxième représentation eut lieu et produisit à peu de chose près les mêmes effets que la première.

Le coup était porté ; dès lors les interprètes et

tous ceux qui approchèrent les Arabes reçurent l'ordre de travailler à leur faire comprendre que mes prétendus miracles n'étaient que le résultat d'une adresse, inspirée et guidée par un art qu'on nomme *prestidigitation*, et auquel la sorcellerie est tout à fait étrangère.

Les Arabes se rendirent sans doute à ce raisonnement, car je n'eus par la suite qu'à me louer des relations amicales qui s'établirent entre eux et moi. Chaque fois qu'un chef me rencontrait, il ne manquait pas de venir au-devant de moi et de me serrer la main. Et, ainsi qu'on va le voir, ces hommes que j'avais tant effrayés, devenus mes amis, me donnèrent un précieux témoignage de leur estime, et je puis le dire aussi, de leur admiration, car c'est leur propre expression.

Trois jours s'étaient écoulés depuis ma dernière représentation, lorsque je reçus dans la matinée une missive du Gouverneur, qui me recommandait de me rendre au palais, à midi précis, *heure militaire*.

Je n'eus garde de manquer à ce rendez-vous formel, et le dernier coup de midi sonnait encore à l'horloge de la mosquée voisine, que je me faisais annoncer au Palais. Un officier d'état-major se présenta aussitôt.

— Venez avec moi, Monsieur Robert-Houdin, me dit-il d'un air quasi-mystérieux, je suis chargé de vous conduire.

Je suivis mon conducteur, et au bout d'une galerie que nous venions de traverser, la porte d'un magnifique salon s'étant ouverte, un étrange tableau s'offrit à mes regards. Une trentaine des plus importants chefs arabes étaient debout et symétriquement rangés en cercle dans l'appartement, de sorte qu'en entrant je me trouvai naturellement au milieu d'eux.

— *Salam alikoum* (que le salut soit sur toi) ! firent-ils tous d'une voix grave et presque solennelle, en portant la main sur leur cœur, selon l'usage arabe.

Je répondis d'abord à ce salut par une légère inclinaison de tête et de corps, ainsi que nous le pratiquons, nous autres Français, et ensuite par quelques poignées de main, en commençant par ceux des chefs avec lesquels j'avais eu l'occasion de faire connaissance.

En tête se trouvait le Bach-Agha Bou-Allem, le Rotschild africain, dans la tente duquel j'étais allé prendre le café, dans le camp que les Arabes avaient formé près de l'hippodrome pour le temps des courses.

Venait ensuite le Caïd Assa, à la jambe de bois, qui m'avait également offert le chibouk et le café, au

même campement. Ce chef n'entend pas un mot de français, si bien que lors de la visite que je lui fis avec mon ami Boukandoura, autre Arabe de distinction avec lequel j'avais lié connaissance, ce dernier put me raconter en sa présence, sans qu'il se doutât qu'on parlait de lui, l'histoire de sa jambe de bois.

— Assa, me dit mon ami, ayant eu la jambe fracassée dans une affaire contre les Français, dut à l'agilité de son cheval d'échapper à l'ennemi vainqueur; une fois en lieu de sûreté, il s'était lui-même coupé la jambe au-dessus du genou, et dans sa sauvage énergie, il avait ensuite plongé dans un vase rempli de poix bouillante l'extrémité de ce membre ainsi mutilé, afin d'en arrêter l'hémorrhagie.

Voulant rendre les salutations que j'avais reçues, je fis le tour du groupe, adressant à chacun un bonjour de forme variée. Mais ma besogne, car c'en était une de serrer toutes ces mains rudes et nerveuses, fut considérablement abrégée; les rangs s'étaient éclaircis à mon approche; bon nombre des assistants ne s'étaient pas senti le courage de toucher la main de celui qu'ils avaient pris sérieusement pour un sorcier ou pour le Diable en personne.

Quoi qu'il en fût, cet incident ne troubla en aucune façon la cérémonie; on rit un peu de la pusillanimité des fuyards, puis chacun reprit cette gra-

vité, qui est l'état normal de la physionomie arabe.

Alors le plus âgé de l'assemblée s'avança vers moi et déroula une énorme pancarte. C'était une adresse écrite en vers, vrai chef-d'œuvre de calligraphie indigène, qui était enrichie de gracieuses arabesques exécutées à la main.

Le digne Arabe, qui avait bien au moins soixante-dix ans, lut sans lunettes, à haute, mais inintelligible voix, pour moi du moins qui ne connaissais que trois mots de la langue arabe, le morceau de poésie musulmane.

Sa lecture terminée, l'orateur tira de sa ceinture le cachet de sa tribu et l'apposa solennellement au bas de la page. Les principaux chefs et dignitaires Arabes suivirent son exemple. Quand tous les sceaux eurent été apposés, mon vieil interlocuteur prit le papier, s'assura si les empreintes étaient parfaitement séchées, fit un rouleau, et, me le présentant, me dit en français et d'un ton profondément pénétré :

— A un marchand on donne de l'or ; à un guerrier on offre des armes ; à toi, Robert-Houdin, nous te présentons un témoignage de notre admiration que tu pourras léguer à tes enfants. Et traduisant un vers qu'il venait de me lire en langue arabe, il ajouta :

— Pardonne-nous de te présenter si peu, mais

convient-il d'offrir la nacre à celui qui possède la perle?

J'avoue bien franchement que de ma vie je n'éprouvai une aussi douce émotion; jamais aucun bravo, aucune marque d'approbation ne me porta si vivement au cœur. Emu plus que je ne puis le dire, je me retournai pour essuyer furtivement une larme d'attendrissement.

Ces détails et ceux qui vont suivre blessent bien un peu ma modestie, mais je n'ai pu me résigner à les passer sous silence; que le lecteur veuille bien ne les accepter que comme un simple tableau de mœurs.

Je déclare, du reste, qu'il ne m'est jamais entré dans l'esprit de me trouver digne d'éloges aussi vivement poétisés. Et pourtant je ne puis m'empêcher d'être aussi flatté que reconnaissant de cet hommage, et de le regarder comme le plus précieux souvenir de ma vie d'artiste.

Cette déclaration terminée, je vais donner la traduction de l'adresse, telle qu'elle a été faite par le calligraphe arabe lui-même :

« Hommage offert à Robert-Houdin par les chefs de tribus arabes, à la suite de ses séances données à Alger, les 28 et 29 octobre 1856.

« Gloire a Dieu

qui enseigne ce que l'on ignore, qui rend sensibles les trésors de la pensée par les fleurs de l'éloquence et les signes de l'écriture.

» Le destin aux généreuses mains, du milieu des éclairs et du tonnerre, a fait tomber d'en haut, comme une pluie forte et bienfaisante, la merveille du moment et du siècle, celui qui cultive des arts surprenants et des sciences merveilleuses, le *sid* Robert-Houdin.

» Notre temps n'a vu personne qui lui soit comparable. L'éclat de son talent surpasse ce que les âges passés ont produit de plus brillant. Parce qu'il l'a possédé, son siècle est le plus illustre.

» Il a su remuer nos cœurs, étonner nos esprits, en nous montrant les faits surprenants de sa science merveilleuse. Nos yeux n'avaient jamais été fascinés par de tels prodiges. Ce qu'il accomplit ne saurait se décrire, nous lui devons notre reconnaissance pour tout ce dont il a délecté nos regards et nos esprits; aussi notre amitié pour lui s'est-elle enracinée dans nos cœurs comme une pluie parfumée, et nos poitrines l'enveloppent-elles précieusement.

» Nous essayerions vainement d'élever nos louanges à la hauteur de son mérite; nous devons abaisser nos fronts devant lui et lui rendre hommage, tant que la pluie bienfaisante fécondera la terre, tant que la

lune éclairera les nuits, tant que les nuages viendront tempérer l'ardeur du soleil.

» Ecrit par l'esclave de Dieu,

» ALI-BEN-EL-HADJI MOUÇA. »

« Pardonne-nous de te présenter si peu, etc... »

Suivent les signatures et les cachets des chefs de tribus.

Au sortir de cette cérémonie et après que les Arabes nous eurent quittés, le Maréchal-Gouverneur, que je n'avais pas vu depuis mes représentations, voulant me donner une idée de l'effet qu'elles avaient produit sur l'esprit des indigènes, me cita le trait suivant :

Un chef Kabyle, venu à Alger pour faire sa soumission, avait été conduit à ma première représentation.

Le lendemain, de très bonne heure, il se rend au palais et demande à parler au Gouverneur.

— Je viens, dit-il au Maréchal, te demander l'autorisation de retourner tout de suite dans ma tribu.

— Tu dois savoir, répond le Gouverneur, que les formalités ne sont pas encore remplies, et que tes papiers ne seront en règle que dans trois jours ; tu resteras donc jusqu'à cette époque.

— Allah est grand, dit l'Arabe, et s'il lui plaît, je partirai avant ; tu ne me retiendras pas.

— Tu ne partiras pas si je le défends, j'en suis certain; mais, dis-moi, pourquoi es-tu si pressé de t'en aller?

— Après ce que j'ai vu hier, je ne veux pas rester à Alger; il m'arriverait malheur.

— Est-ce que tu as pris ces miracles au sérieux?

Le Kabyle regarda le Maréchal d'un air d'étonnement, et sans répondre directement à la question qui lui était faite :

— Au lieu de faire tuer tes soldats pour soumettre les Kabyles, dit-il, envoie ton marabout français chez les plus rebelles, et avant quinze jours, il te les amènera tous ici.

Le Kabyle ne partit pas, on parvint à calmer ses craintes; toutefois il fut un de ceux qui, dans la cérémonie qui venait d'avoir lieu, s'étaient éloignés le plus à mon approche.

Un autre Arabe disait encore en sortant d'une de mes séances :

— Il faudra maintenant que nos marabouts fassent des miracles bien forts pour nous étonner.

Ces renseignements, dans la bouche du Gouverneur, me furent très agréables. Jusqu'alors je n'avais pas été sans inquiétude, et, bien que je fusse certain d'avoir produit une vive impression dans mes séances, j'étais enchanté de savoir que le but de ma mission avait été rempli selon les vues du

Gouvernement. Du reste, avant de partir pour la France, le Maréchal voulut bien m'assurer encore que mes représentations en Algérie avaient produit les plus heureux résultats sur l'esprit des indigènes.

Quoique mes réprésentations fussent terminées, je ne me pressai pas cependant de rentrer en France. J'étais curieux d'assister, à mon tour, à quelque scène d'escamotage exécutée par des Marabouts ou par d'autres jongleurs indigènes. J'avais promis en outre à plusieurs chefs Arabes d'aller les visiter dans leur douars. Je voulais me procurer ce double plaisir.

Il est peu de Français qui, après un court séjour en Algérie, n'aient entendu parler des Aissaoua et de leurs merveilles. Les récits qui m'avaient été faits des exercices des sectaires de Sidi-Aïssa m'avaient inspiré le plus vif désir de les voir exécuter, et j'étais persuadé que tous leurs miracles ne devaient être que des *trucs* plus ou moins ingénieux, dont il me serait sans doute possible de donner le mot.

Or, M. le colonel de Neveu m'avait promis de me faire assister à ce spectacle; il me tint parole.

A un jour indiqué par le Mokaddem, président habituel de ces sortes de réunions, nous nous rendîmes, en compagnie de quelques officiers d'état-major et de leurs femmes, dans une maison arabe, et

nous pénétrâmes par une porte basse dans la cour intérieure du bâtiment, où devait avoir lieu la cérémonie. Des lumières artistement collées sur les parois des murs et des tapis étendus sur les dalles attendaient l'arrivée des frères. Un coussin était destiné au Mokaddem.

Chacun de nous se plaça de manière à ne pas gêner les exécutants. Nos dames montèrent aux galeries du premier étage, de sorte quelles se trouvaient par ce fait, comme nous disons en France, aux premières loges.

Mais je vais laisser le Colonel de Neveu raconter lui-même cette séance, en la copiant textuellement dans son intéressant ouvrage *sur les Ordres religieux chez les Musulmans de l'Algérie :*

« Les Aissaoua entrent, se placent en cercle dans la cour et bientôt commencent leurs chants. Ce sont d'abord des prières lentes et graves qui durent assez longtemps ; viennent ensuite les louanges en l'honneur de Sidi-Mohammet-Ben-Aïssa, le fondateur de l'ordre ; puis les frères et le Mokaddem, prenant des timballes et des tambours de basque, animent successivement la cadence, en s'exaltant mutuellement d'une manière toujours croissante.

» Après deux heures environ, les chants étaient devenus des cris sauvages et les gestes des frères avaient suivi la même progression Tout-à-coup,

quelques-uns se lèvent et se placent sur une même ligne en dansant et prononçant aussi gutturalement que possible, avec toute la vigueur de leurs énergiques poumons, le nom sacré d'Allah. Ce mot qui désigne la Divinité, sortant de la bouche des Aïssaoua, semblait être plutôt un rugissement féroce qu'une invocation adressée à l'Être suprême. Bientôt le bruit augmente, les gestes les plus extravagants commencent, les turbans tombent, laissent parraître à nu ces têtes rasées qui ressemblent à celles des vautours; les longs plis des ceintures rouges se déroulent, embarrassent les gestes et augmentent le désordre.

» Alors les Aïssaoua marchent sur les mains et les genoux, imitent les mouvements de la bête. On dirait qu'ils n'agissent uniquement que par l'effet d'une force musculaire que ne dirige plus la raison, et qu'ils oublient qu'ils sont hommes.

» Lorsque l'exaltation est à son comble, que la sueur ruissèle de tous leurs corps, les Aïssaoua commencent leurs jongleries. Ils appellent le Mokaddem leur père, et lui demandent à manger; celui-ci distribue aux uns des morceaux de verre qu'ils broient entre leurs dents; à d'autres, il met des clous dans la bouche; mais au lieu de les avaler, ils ont soin de se cacher la tête sous les plis du burnous du Mokaddem, afin de ne pas laisser voir aux

assistants qu'ils les rejettent. Ceux-ci mangent des épines et des chardons ; ceux-là passent leur langue sur un fer rouge ou le prennent entre leurs mains sans se brûler. L'un se frappe le bras gauche avec la main droite ; les chairs paraissent s'ouvrir, le sang coule en abondance ; il repasse la main sur son bras, la blessure se ferme, le sang a disparu. L'autre saute sur le tranchant d'un sabre que deux hommes tiennent par les extrémités et ne se coupe pas les pieds. Quelques-uns tirent de petits sacs en peau, des scorpions, des serpents, qu'ils mettent intrépidement dans leur bouche. »

Je m'étais blotti derrière une colonne d'où je pouvais tout voir de très près sans être aperçu. J'avais à cœur de n'être point la dupe de ces tours mystérieux ; j'y prêtai donc une attention très soutenue.

Autant par les remarques que je fis sur le lieu même de la scène que par les recherches ultérieures auxquelles je me suis livré, je suis maintenant en mesure de donner une explication satisfaisante des miracles des Aïssaoua. Seulement, pour ne pas interrompre trop longuement mon récit, je renverrai le lecteur, curieux de ces détails, à la fin de cet ouvrage, au chapitre spécial que j'ai intitulé : UN COURS DE MIRACLES.

Je crois être d'autant plus compétent pour don-

ner ces explications, que quelques-uns de ces tours rentrent dans le domaine de l'escamotage, et que les autres ont pour base des phénomènes tirés des sciences physiques.

Une fois instruit du secret des jongleries exécutées par les Aïssaoua, je pouvais me mettre en route pour l'intérieur de l'Afrique. Je partis donc, muni de lettres du Colonel de Neveu pour plusieurs chefs de bureaux arabes, ses subordonnés, et j'emmenai avec moi Mme Robert-Houdin, qui se montrait tout heureuse de faire cette excursion.

Nous allions voir l'Arabe sous sa tente ou dans sa maison; goûter à son couscoussou, que nous ne connaissions que de nom; étudier par nous-mêmes les mœurs, les habitudes domestiques de l'Afrique; il y avait là certes de quoi enflammer notre imagination. Et c'est à peine si je songeais par moments, moi qui redoutais tant le mauvais temps sur mer, que le mois où nous nous rembarquerions pour la France, serait précisément un de ceux où la Méditerranée est le plus agitée!

Parmi les Arabes qui m'avaient engagé à les visiter, Bou-Allem-Ben-Cherifa, Bach-Agha du D'jendel, m'avait fait des instances si vives, que je me décidai à commencer mes visites par lui.

Notre voyage d'Alger à Médéah fut tout prosaïque;

une diligence nous y conduisit en deux jours.

A cela près de l'intérêt que nous inspira la végétation toute particulière du sol de l'Algérie, ainsi que le fameux col de la Mouzaïa, que nous traversâmes au galop, les incidents du voyage furent les mêmes que sur les grandes routes de France. Les hôtels étaient tenus par des Français ; on y dînait à table d'hôte avec le même menu, le même prix, le même service. Cette existence de commis-voyageur n'était pas ce que nous rêvions en quittant Alger. Aussi fûmes-nous enchantés de mettre pied à terre à Médéah ; au-delà, la diligence ne suivait plus la même direction que nous.

Le capitaine Ritter, chef du bureau arabe de Médéah, chez lequel je me rendis, avait assisté à mes représentations à Alger ; je n'eus donc pas besoin de lui présenter la lettre de recommandation qui lui était adressée par M. de Neveu. Il me reçut avec une affabilité qui, du reste, est le propre de son caractère, et M[me] Ritter, femme également gracieuse, voulut bien se joindre à son mari pour nous faire visiter la ville. J'eus vraiment un grand regret d'être forcé de quitter dès le lendemain matin des personnes aussi aimables ; mais il fallait me hâter de faire mon voyage avant de voir arriver les pluies d'automne, qui rendent les routes impraticables, et souvent même très dangereuses.

Le capitaine se rendit à mes désirs. Il nous prêta deux chevaux de son écurie, et nous donna pour guide jusque chez Bou-Allem un Caïd qui parlait très bien le français.

Cet Arabe avait été pris tout jeune dans une tente, qu'Abdel-Kader avait été forcé d'abandonner dans une de ses nombreuses défaites. Le gouvernement avait mis l'enfant au collége Louis-le-Grand, où il avait fait d'assez bonnes études. Mais toujours poursuivi par le souvenir du ciel d'Afrique et du couscoussou national, notre bachelier ès-sciences avait demandé comme une grâce la faveur de rentrer en Algérie. Par égard pour son éducation, on l'avait nommé Caïd d'une petite tribu dont j'ai oublié le nom, mais qui se trouvait sur la route que nous devions parcourir.

Mon guide, que j'appellerai Mohammed, parce que son nom ne me revient pas non plus à la mémoire (ces noms arabes sont difficiles à retenir pour quiconque n'a pas un peu vécu en Algérie), Mohammed, donc, était accompagné de quatre Arabes de sa tribu; deux d'entre eux étaient chargés du transport de nos bagages, et les deux autres devaient nous servir de domestiques. Tous étaient à cheval, et marchaient derrière nous.

Nous partîmes à huit heures du matin. Notre première étape ne devait pas être longue, car Mo-

hammed m'avait assuré que, s'il plaisait à Dieu (formule sans laquelle un vrai croyant ne parle jamais de l'avenir), nous arriverions chez lui pour déjeûner. En effet, environ trois heures après notre départ, notre petite caravane arriva dans le modeste douar[1] de Mohammed. Nous mîmes pied à terre devant une maisonnette entièrement construite en branches d'arbres et dont la toiture était à peine de hauteur d'homme. C'était le salon de réception du Caïd.

La porte en était ouverte ; mon guide nous donna l'exemple en entrant le premier et nous le suivîmes. Un seul meuble ornait l'intérieur de ce réduit : c'était un petit escabeau de bois. Mme Robert-Houdin s'en fit un siége. Mohammed et moi, nous nous assîmes sur un tapis qu'un Arabe venait d'étendre à nos pieds, et l'on ne tarda pas à servir le déjeûner. Mohammed, qui voulait sans doute se faire pardonner une faute grave qu'il méditait, nous traita somptueusement et presque à la française. Un potage au gras, des rôtis de volaille, quelques ragoûts excellents que je ne saurais décrire, parce que je n'ai jamais fait de grandes études dans l'art culinaire, et de la pâtisserie que n'eût certes pas désavouée Félix, furent successivement apportés devant nous.

---

[1] Village arabe.

On nous avait donné, à ma femme et à moi, chose inouïe chez un Arabe, un couteau, une cuillère et une fourchette de fer.

Le repas avait été apporté d'un gourbi [1] voisin où demeurait la mère du Caïd. Cette femme avait habité longtemps Alger, et elle y avait puisé les connaissances dont elle venait de nous donner un échantillon.

Quant à Mohammed, en reprenant le costume musulman, il avait repris également les usages de ses ancêtres; pour toute nourriture, il s'était remis aux dattes et au couscoussou, à moins qu'il n'eût quelque convive, ce qui était fort rare.

Notre déjeûner terminé, notre hôte nous conseilla de nous remettre en route, si nous voulions arriver chez Bou-Allem avant la fin du jour. Nous suivîmes son avis.

De Médéah à la tribu de Mohammed, nous avions suivi une route assez praticable; en sortant de chez lui, nous entrâmes dans un pays inculte et désert, où l'on ne voyait d'autres traces de passage que celles que nous laissions nous-mêmes. Le soleil dardait ses plus brûlants rayons sur nos têtes, et nous ne trouvions sur notre chemin aucun ombrage pour nous en garantir. Souvent aussi notre marche devenait très pénible; nous rencontrions des ravins

[1] Maisonnette construite en branches d'arbre.

dans lesquels il nous fallait descendre au risque de briser les jambes de nos chevaux et de nous rompre le cou. Pour nous faire prendre patience, notre guide nous annonçait que nous ne tarderions pas à gagner un terrain moins accidenté, et nous continuions notre route.

Il y avait environ deux heures que nous avions quitté notre première halte, lorsque Mohammed, qui avait lancé son cheval au galop, nous quitta en nous criant qu'il allait revenir, et disparut derrière une colline.

Nous ne revîmes plus notre Caïd.

J'ai su depuis que, jaloux de la richesse de Bou-Allem, il avait préféré encourir une punition plutôt que de rendre visite à son rival.

Cette fuite nous mit, Mme Robert-Houdin et moi, dans une grande inquiétude, que nous nous communiquâmes, sans crainte d'être compris par nos guides. Nous avions à redouter le mauvais exemple donné par Mohammed; les quatre Arabes ne pouvaient-ils pas imiter leur chef et nous abandonner à leur tour? Que deviendrions-nous dans un pays, où lors même que nous rencontrerions quelqu'un, nous ne pourrions parvenir à nous en faire comprendre?

Mais nous en fûmes quittes pour la peur; nos braves conducteurs nous restèrent fidèles, et furent même très polis et très complaisants pendant toute

la route. Du reste, ainsi que nous l'avait annoncé Mohammed, nous gagnâmes bientôt un chemin qui nous conduisit directement à la demeure de Bou-Allem.

Comparativement à la maison du caïd, celle du Bach-Agha pouvait passer pour une habitation princière, moins pourtant par l'aspect architectural des bâtiments que pour leur étendue. Comme dans toutes les maisons arabes, on n'y voyait extérieurement que des murs; toutes les fenêtres donnaient sur les cours ou sur les jardins.

Bou-Allem et son fils, Agha lui-même, avertis de notre arrivée, vinrent à notre rencontre et nous adressèrent en arabe des compliments que je ne compris pas, mais que je supposai être dans la formule des salamalecs usités chez eux en pareil cas, c'est-à-dire :

Soyez les bienvenus, ô les invités de Dieu!

Telle était du reste ma confiance, que quelques choses qu'ils nous eussent dites, je les aurais accueillies comme des politesses.

Nous descendîmes de cheval, et, sur l'invitation qui nous en fut faite, nous nous assîmes sur un banc de pierre où l'on ne tarda pas à nous servir le café. En Algérie, on fume et l'on prend du café toute la journée. Il est vrai que cette liqueur ne se fait pas aussi forte qu'en France, et que les tasses sont très petites.

Bou-Allem qui avait allumé une pipe me l'offrit. C'était un honneur qu'il me faisait de fumer après lui; je n'eus garde de refuser, bien que j'eusse autant aimé qu'il en fût autrement..

Comme je l'ai dit, je ne savais de la langue arabe que trois ou quatre mots. Avec un aussi pauvre vocabulaire, il m'était difficile de causer avec mes hôtes. Néanmoins ils se montrèrent extrêmement joyeux de ma visite ; car, à chaque instant, ils me faisaient grand nombre de protestations, en mettant chaque fois la main sur leur cœur. Je répondais par les mêmes signes, et je n'avais ainsi aucuns frais d'imagination à faire pour soutenir la conversation.

Plus tard, cependant, poussé par un appétit dont je ne prévoyais pas la prompte satisfaction, je risquai une nouvelle pantomime. Mettant la main sur le creux de mon estomac et prenant un air de souffrance, je cherchai à faire comprendre à Bou-Allem que nous avions besoin d'une nourriture plus substantielle que ses compliments de civilité. L'intelligent Arabe me comprit, et donna des ordres pour qu'on hâtat le repas.

En attendant, et pour nous faire patienter, il nous offrit par gestes de nous faire visiter ses appartements.

Nous montâmes un petit escalier en pierre. Arrivés au premier étage, notre conducteur ouvrit une

porte dont l'entrée offrait cette particularité, que pour y passer, il fallait à la fois baisser la tête et lever le pied. En d'autres termes, cette porte était si basse, qu'un homme d'une taille ordinaire ne pouvait la franchir sans se courber, et, comme le seuil en était élevé, il fallait enjamber pardessus.

Cette chambre devait être le salon de réception du Bach-Agha. Les murailles en étaient couvertes d'arabesques rouges rehaussées d'or, et le plancher couvert de magnifiques tapis de Turquie. Quatre divans, revêtus de riches étoffes de soie, en formaient tout l'ameublement avec une petite table en acajou, sur laquelle étaient étalés des pipes, des tasses à café en porcelaine, et quelques autres objets à l'usage particulier des Musulmans.

Bou-Allem y prit un flacon rempli d'eau de rose, et nous en versa dans les mains. Le parfum était délicat. Malheureusement notre hôte tenait à faire grandement les choses, et pour nous montrer le cas qu'il faisait de nous, il usa le reste du flacon à nous asperger littéralement de la tête jusqu'aux pieds.

Me tournant vers M[me] Robert-Houdin, je lui dis, en faisant une imperceptible grimace : J'aime le parfum, mais jusqu'à un certain point; car nous empestions à force de sentir bon.

Nous visitâmes encore deux autres grandes chambres, plus simplement décorées que la première, et

dans l'une desquelles se trouvait un énorme divan. Bon-Allem nous fit comprendre que c'était là qu'il couchait.

Ces détails eussent été très intéressants dans tout autre moment, mais nous mourions de faim et, comme dit le proverbe : *Ventre affamé n'a ni yeux ni oreilles.* J'étais tout prêt à recommencer ma fameuse phrase mimée, lorsqu'en passant dans une petite pièce qui n'avait pour tout ameublement qu'un tapis de pied, notre cicerone ouvrit la bouche, indiqua avec le doigt qu'on allait y mettre quelque chose, et nous fit ainsi comprendre que nous étions dans la salle à manger. Je mis la main sur mon cœur pour exprimer le plaisir que j'en éprouvais.

Sur l'invitation de Bou-Allem, nous nous assîmes sur le tapis, autour d'un large plateau qu'on y avait déposé en guise de table.

Une fois installés, deux Arabes se présentèrent pour nous servir.

En France, les domestiques servent la tête découverte ; en Algérie, ils gardent leur coiffure, mais en revanche, comme marque de respect, ils laissent leurs chaussures à la porte de l'appartement et servent nu-pieds ; entre nos serviteurs et ceux des Arabes, il n'y a de différence que des pieds à la tête.

Nous étions seuls attablés avec Bou-Allem. Le fils

n'avait pas l'honneur de dîner avec son père, qui mangeait toujours seul.

On apporta sur le plateau une sorte de saladier rempli de quelque chose qui ressemblait à du potage à la citrouille. J'aime assez ce mets.

— Quelle heureuse idée, dis-je à ma femme! Bou-Allem a deviné mes goûts; comme je vais faire honneur à son cuisinier!

Notre hôte comprit sans doute le sens de mon exclamation, car nous présentant à chacun une rustique cuillère de bois, il nous engagea à suivre son exemple, et plongea son arme jusqu'au manche dans la gamelle. Nous l'imitâmes.

Pour mon compte, je sortis bientôt une énorme cuillerée, que je portai avec empressement à ma bouche; mais à peine l'eus-je goûté:

— Pouah! m'écriai-je en faisant une horrible grimace, qu'est-ce que cela? J'ai la bouche en feu!

Mme Robert-Houdin arrêta une cuillerée qu'elle tenait près de ses lèvres, puis, soit appétit, soit curiosité, elle voulut s'assurer par elle-même du goût de notre potage; elle en essaya, mais elle ne tarda pas à joindre son concert au mien en toussant à perdre haleine. C'était une soupe au piment.

Tout en paraissant contrarié de ce contre-temps, notre hôte avalait sans sourciller d'énormes cuillerées du potage, et chaque fois il étendait les bras

d'un air de béatitude qui semblait nous dire : C'est pourtant bien bon !

On desservit la soupière presque vide.

— Bueno ! bueno ! exclama Bou-Allem, en nous montrant un plat qu'on venait de mettre devant nous.

Bueno est espagnol. Le brave Bach-Agha qui savait deux ou trois mots de cette langue, n'était pas fâché de nous montrer son érudition.

Ce fameux plat était une sorte de ragoût qui semblait avoir quelque analogie avec un haricot de mouton. Quand j'etais à Belleville, c'était le plat chef-d'œuvre de Mme Auguste, et je lui faisais toujours un très bon accueil. Aussi en souvenir de ma bonne cuisinière, je me préparai à fondre sur le ragoût; mais je cherchai vainement autour de moi une fourchette, un couteau, ou même la cuillère de bois qu'on nous avait donnée pour le potage.

Bou-Allem me sortit d'embarras. Il me montra, en puisant lui-même dans le plat avec ses doigts, que la fourchette était un instrument tout à fait inutile.

Comme la faim nous pressait, nous passâmes par-dessus certaine répugnance, et ma femme, à mon exemple, pêcha délicatement un petit morceau de mouton. La sauce en était encore fortement épicée. Toutefois, en mangeant très peu de viande et beau-

coup d'un mauvais petit pain sans levain qu'on nous avait servi,

Nous pûmes adoucir la force du poison.

Pour être agréable à notre hôte, j'eus le malheur de lui répéter le mot espagnol qu'il m'avait appris. Ce compliment, qu'il croyait sincère, lui fit un grand plaisir, et pour le mieux justifier encore, il retira du plat un os garni de viande, en arracha quelques morceaux avec ses ongles et les offrit galamment à Mme Robert-Houdin.

Je prévins une seconde édition de cette politesse en puisant moi-même dans le ragoût.

Je me demandais comment ma femme arriverait à se débarrasser de ce singulier cadeau : elle le fit beaucoup plus adroitement que je ne l'eusse pensé. Bou-Allem ayant tourné la tête pour donner des ordres, le morceau de viande fut remis dans le plat avec une étonnante subtilité, et nous eûmes bien envie de rire, lorsque notre hôte, qui ne se doutait de rien, reprit ce fragment de mouton pour son propre compte.

Nous accueillîmes avec une grande satisfaction un poulet rôti que l'on nous servit après le ragoût; je me chargeai de le découper, autrement dit, de le dépecer avec mes doigts, et je le fis assez délicatement.

Nous le trouvâmes tellement de notre goût qu' n'en resta pas la moindre bribe.

Vinrent successivement d'autres mets, auxquels nous goûtâmes avec précaution, et dans le nombre, le fameux couscoussou, que je trouvai détestable. Enfin, des friandises terminèrent le repas.

Nous avions les mains dans un triste état. Un Arabe nous apporta à chacun une cuvette et du savon pour nous laver.

Bou-Allem, après avoir également terminé cette opération et s'être de plus lavé la barbe avec beaucoup de soin, fit mousser son eau de savon, en prit plein sa main et s'en rinça la bouche. C'est du reste la seule liqueur qui fut présentée sur la table [1].

Après le dîner, nous nous dirigeâmes vers un autre corps de logis, et, chemin faisant, nous fûmes rejoints par un Arabe que Bou-Allem avait envoyé chercher.

Cet homme avait été longtemps domestique à Alger ; il parlait très bien le français, et devait nous servir d'interprète.

Nous entrâmes dans une petite pièce fort proprement décorée, dans laquelle il y avait deux divans.

— Voici, nous dit notre hôte, la chambre réser-

---

[1] L'Arabe ne boit jamais pendant son repas ; il attend pour cela qu'il soit fini.

vée pour les étrangers de distinction ; tu peux te coucher quand tu voudras, mais si tu n'es pas fatigué, je te demanderai la permission de te présenter quelques notables de ma tribu, qui, ayant entendu parler de toi, veulent te voir.

— Fais-les venir, dis-je, après avoir consulté Mme Robert-Houdin, nous les recevrons avec plaisir.

L'interprète sortit et ramena bientôt une douzaine de vieillards, parmi lesquels se trouvaient un marabout et plusieurs *talebs* (savants).

Le Bach-Agha semblait avoir pour eux une grande déférence.

On s'assit en rond sur le tapis et l'on entama sur mes séances d'Alger une conversation très animée. Cette sorte de Société savante discutait sur la possibilité des prodiges racontés par le chef de la tribu, qui prenait un plaisir extrême à dépeindre ses impressions et celles de ses coreligionnaires à la vue des *miracles* que j'avais exécutés.

Chacun prêtait une grande attention à ces récits et me regardait avec une sorte de vénération. Le Marabout seul se montrait très sceptique, et prétendait que les spectateurs avaient été dupes de ce qu'il appelait une vision.

Dans l'intérêt de ma réputation de sorcier français, je dus faire devant l'incrédule quelques tours d'adresse comme spécimen de ceux de ma séance.

J'eus le plaisir d'émerveiller mon auditoire; mais le Marabout continuait de me faire une opposition systématique dont ses voisins étaient visiblement ennuyés. Le pauvre homme ne s'attendait guère au tour que je lui ménageais.

Mon antagoniste portait dans sa ceinture une montre dont la chaîne pendait au dehors.

Je crois avoir déjà fait part au lecteur d'un certain talent de société que je possède, et qui consiste à enlever une montre, une épingle, un portefeuille, etc., avec une adresse dont plusieurs de mes amis ont été maintes fois les victimes.

Je suis heureusement né avec un cœur droit et honnête, sans cela ce genre de talent eût pu me conduire fort loin. Lorsque dans l'intimité la fantaisie me poussait à cette espièglerie, je la faisais tourner au profit d'un tour d'escamotage, ou bien encore j'attendais que mon ami eût pris congé de moi et je le rappelais : « Tenez, lui disais-je en lui présentant l'objet dérobé, que ceci vous serve de leçon pour vous mettre en garde contre l'adresse de gens moins honnêtes que moi. »

Mais revenons à notre Marabout. Je lui avais enlevé sa montre en passant près de lui, et j'avais fait glisser à sa place une pièce de cinq francs.

Pour détourner les soupçons, et en attendant que j'utilisasse mon larcin, j'improvisai un tour. Après

avoir escamoté le chapelet de Bou-Allem, qu'il portait sur lui, je le fis passer dans une des nombreuses babouches laissées, selon l'usage, au seuil de la porte, par tous les assistants. Cette chaussure se trouva ensuite remplie de pièces de monnaie, et, pour terminer cette petite scène d'une manière comique, je fis sortir des pièces de cinq francs du nez de tous les spectateurs. Chacun d'eux prenait tant de plaisir à cet exercice que c'était à n'en plus finir : *Douros, douros* [1] me disaient-ils en se tirant le nez. Je me prêtais volontiers à leurs désirs et les *douros* sortaient à commandement.

La joie était si grande, que plusieurs Arabes se roulaient par terre; cette grosse joie de la part de mahométans valait pour moi des applaudissements frénétiques.

J'avais affecté de m'éloigner du Marabout qui, comme je m'y attendais, était resté sérieux et impassible.

Quand le calme se fut rétabli, mon rival se mit à parler avec vivacité à ses voisins, sans doute pour chercher à détruire leur illusion, et, ne pouvant y parvenir, il s'adressa à moi par l'intermédiaire de l'interprète.

— Ce n'est pas moi que tu tromperais ainsi, me dit-il d'un air narquois.

---

[1] Pièces de cinq francs.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne crois pas à ton pouvoir.

— Ah ! vraiment. Eh bien ! si tu ne crois pas à mon pouvoir, je te forcerai bien de croire à mon adresse.

— Ni à l'un ni à l'autre.

J'étais à ce moment éloigné du Marabout de toute la longueur de la chambre.

— Tiens, lui dis-je, tu vois cette pièce de cinq francs.

— Oui.

— Ferme la main avec force, car la pièce va s'y rendre malgré toi.

— Je l'attends, dit l'Arabe d'un ton d'incrédulité, en avançant la main vigoureusement fermée.

Je pris la pièce au bout de mes doigts en la faisant bien remarquer par l'assemblée, puis feignant de l'envoyer vers le Marabout, je la fis disparaître en disant *passe*.

Mon homme ouvrit la main, et n'y trouvant rien, il se contenta de hausser les épaules comme pour me dire : « Tu vois, je te l'avais dit. »

Je savais bien que la pièce n'y était pas. Mais il importait de détourner pour un instant l'attention du Marabout de sa ceinture, et c'est pour cela que j'avais fait cette feinte.

— Cela ne m'étonne pas, lui dis-je, car j'ai lancé

la pièce avec tant de force qu'elle a traversé ta main et qu'elle est tombée dans ta ceinture. Craignant de casser ta montre par le choc, je l'ai fait fait venir à moi; la voici. » Et je la lui montrai au bout de mes doigts.

Le marabout porta vivement la main à sa ceinture pour s'assurer de la vérité, et demeura stupéfait en n'y trouvant plus que la pièce de cinq francs annoncée.

Les assistants furent émerveillés; toutefois quelques-uns d'entre eux faisaient rouler les grains de leur chapelet avec une vivacité qui témoignait d'une certaine agitation de leur esprit; le marabout fronçait le sourcil sans mot dire; je vis qu'il machinait quelque mauvais tour.

— Je crois maintenant à ton pouvoir surnaturel, me dit-il, tu es un véritable sorcier; aussi j'espère que tu ne craindras pas de répéter ici un tour que tu as fait sur ton théâtre. » Et me présentant deux pistolets qu'il tenait cachés sous son burnous : « Tiens, choisis une de ces armes, nous allons la charger, et je tirerai sur toi. Tu n'as rien à craindre puisque tu sais parer les coups. »

J'avoue que je fus un instant interdit. Je cherchais un subterfuge et je n'en trouvais pas. Tous les yeux étaient fixés sur moi, et l'on attendait une réponse.

Le marabout était triomphant.

Bou-Allem qui savait que mes tours n'étaient que le résultat de l'adresse, se montra mécontent qu'on osât ainsi tourmenter son hôte ; il en fit des reproches au Marabout.

Je l'arrêtai ; il m'était venu une idée qui pouvait me sortir d'embarras, du moins pour le moment. M'adressant alors à mon adversaire :

— Tu n'ignores pas, lui dis-je avec assurance, que pour être invulnérable, j'ai besoin d'un talisman. Malheureusement je l'ai laissé à Alger.

Le marabout se mit à rire d'un air d'incrédulité.

— Cependant, continuai-je, je puis, en restant six heures en prières, me passer de talisman et braver ton arme. Demain matin, à huit heures, je te permettrai de tirer sur moi en présence même des Arabes qui sont ici témoins de ton défi.

Bou-Allem étonné d'une telle promesse, s'assura encore près de moi si cette scène était sérieuse et s'il devait convoquer la société pour l'heure indiquée. Sur mon affirmation, on se donna rendez-vous devant le banc de pierre dont j'ai parlé.

Je ne passai pas la nuit en prières, comme on doit le croire, mais j'employai deux heures environ à assurer mon invulnérabilité ; puis, satisfait de mon succès, je m'endormis de grand cœur, car j'étais horriblement fatigué.

A huit heures, le lendemain, nous avions déjà déjeûné, nos chevaux étaient sellés, notre escorte attendait le signal du départ qui devait avoir lieu après la fameuse expérience.

Non-seulement personne ne manqua au rendez-vous, mais un grand nombre d'Arabes vinrent encore grossir le groupe des assistants.

On présenta les pistolets. Je fis remarquer que la lumière n'était point bouchée. Le marabout mit une bonne charge de poudre dans le canon et bourra. Parmi les balles apportées, j'en fis choisir une que je mis ostensiblement dans le pistolet, et qui fut également couverte de papier.

L'arabe contrôlait tous mes mouvements ; il y allait de son honneur.

On procéda pour le second pistolet comme pour le premier, puis vint enfin le moment solennel.

Solennel, en effet, pour tout le monde ! Pour les assistants, incertains du résultat de l'expérience ; pour Mme Robert-Houdin qui m'avait vainement supplié de renoncer à ce tour, dont elle redoutait l'exécution ; et solennel aussi pour moi, car mon nouveau truc ne reposant sur aucun des procédés employés dans pareille circonstance, à Alger, je craignais une erreur, une trahison, que sais-je?

Toutefois j'allai me placer à quinze pas sans témoigner la moindre émotion.

Le marabout se saisit aussitôt de l'un des deux pistolets, et au signal que je donne, il dirige sur moi son arme avec une attention toute particulière.

Le coup part, et la balle paraît entre mes dents.

Irrité plus que jamais, mon rival veut se précipiter sur l'autre pistolet ; plus leste que lui, je m'en empare.

— Tu n'as pu parvenir à me blesser, lui dis-je ; tu vas juger maintenant si mes coups sont plus redoutables que les tiens. Regarde ce mur.

Je lâchai la détente, et, sur la muraille nouvellement blanchie, apparut une large tache de sang à l'endroit même où le coup avait porté.

Le Marabout s'approcha, trempa son doigt dans cette empreinte rouge, et, le portant à sa bouche, il s'assura en goûtant que c'était véritablement du sang. Quand il en eut acquis la certitude, ses bras retombèrent et sa tête se pencha sur sa poitrine, comme s'il eût été anéanti.

Il était évident qu'en ce moment il doutait de tout, même du Prophète.

Les assistants levaient les mains au Ciel, marmotaient des prières et me regardaient avec une sorte d'effroi.

Cette scène était le *coup de fouet* de ma séance de la veille ; je fis comme au théâtre, je me retirai, en laissant les spectateurs aux impressions qu'ils en

avaient reçues. Nous prîmes congé de Bou-Allem et de son fils, et nous partîmes au galop.

Le tour dont je viens de donner les détails, si curieux qu'il soit, est assez facile à préparer. Je vais en donner la description, en racontant le travail qu'il m'avait nécessité.

Aussitôt que je fus seul dans ma chambre, je tirai de ma boîte à pistolets, qui ne me quitte jamais dans mes voyages, un moule à fondre des balles.

Je pris une carte, j'en relevai les quatre bords, et j'en fis une sorte de récipient, dans lequel je mis un morceau de stéarine pris sur une des bougies qu'on nous avait laissées. Quand la stéarine fut fondue, j'y mêlai un peu de noir de fumée que j'avais obtenu en mettant une lame de couteau au-dessus de la lumière, puis je coulai cette composition dans mon moule à balles.

Si j'avais laissé refroidir entièrement le liquide, la balle eût été pleine et solide, mais après une dizaine de secondes environ, je renversai le moule, et la portion de la stéarine qui n'était pas encore solidifiée sortit et laissa dans l'instrument une balle creuse. Cette opération est du reste la même que celle employée pour faire les cierges; l'épaisseur des parois dépend du temps qu'on a laissé le liquide dans le moule.

J'avais besoin d'une seconde balle; je la fis un peu plus forte que la première. Je l'emplis de sang, et je bouchai l'ouverture avec une goutte de stéarine. Un Irlandais m'avait autrefois montré un petit tour d'invulnérabilité qui consiste à faire sortir du sang du pouce sans éprouver de douleur; j'avais profité de ce procédé pour emplir ma balle.

On ne saurait croire combien ces projectiles, ainsi préparés, imitent le plomb; c'est à s'y méprendre, même de très près.

D'après cela, le tour doit facilement se comprendre. En montrant la balle de plomb aux spectateurs, je l'avais échangée contre ma balle creuse, et c'est cette dernière que j'avais mise ostensiblement dans le pistolet. En pressant fortement la bourre, la stéarine s'était cassée en petits morceaux qui ne pouvaient m'atteindre à la distance où je m'étais placé.

Au moment où le coup de pistolet s'était fait entendre, j'avais ouvert la bouche pour montrer la balle de plomb que je tenais entre mes dents. Le second pistolet contenait la balle remplie de sang qui, en s'aplatissant sur le mur, y avait laissé son empreinte, tandis que les morceaux avaient volé en éclats.

Après un assez heureux voyage, nous arrivâmes à Milianah, à quatre heures du soir. Le chef du

bureau Arabe de cette ville, le Capitaine Bourseret, nous accueillit, ainsi que l'avait fait son collègue de Médéah, avec un aimable empressement. Il nous pria de regarder sa maison comme la nôtre, pendant tout le temps de notre séjour.

M. Bourseret vivait avec sa mère, et cette excellente dame eut pour Mme Robert-Houdin toutes les attentions délicates, qu'aurait eues une amie de longue date.

Notre excursion à travers le D'jendel nous avait fatigués; nous passâmes la plus grande partie du lendemain à nous reposer.

Il y eut, le soir, chez le capitaine, un grand dîner auquel assistaient le général commandant la place, un lieutenant-colonel et quelques notabilités de la ville. Après le repas, je crus ne pouvoir mieux répondre aux politesses dont j'étais l'objet, qu'en donnant une petite séance de tours d'adresse où je déployai tout mon savoir-faire. J'avais annoncé, dans la journée, cette intention à M. Bourseret, qui avait en conséquence fait de nombreuses invitations pour le soir. Je dois croire que mes expériences furent goûtées, si j'en juge par l'accueil qu'elles reçurent. Du reste mon public était dans des dispositions si favorables pour moi, qu'il applaudissait très souvent de confiance, car tout le monde n'était pas placé pour bien voir.

Milianah était le but de mon voyage ; je n'y devais rester que trois jours et retourner ensuite à Alger, pour l'époque où le bâtiment qui nous avait amenés devait partir pour la France.

M. Bourseret avait arrangé une partie pour le deuxième jour de mon séjour chez lui.

Il s'agissait d'une excursion chez les Beni-Menasser dont la tribu, vivant sous les tentes, était campée à quelques lieues de Milianah.

A six heures du matin, nous montâmes à cheval, en compagnie de quelques amis du capitaine, et nous descendîmes la montagne sur laquelle est bâtie la ville.

Nous étions escortés d'une douzaine d'Arabes attachés au service du bureau, tous vêtus de manteaux rouges et munis de leurs fusils.

Des ordres avaient sans doute été donnés à l'avance, car une fois dans la plaine, au premier goum que nous traversâmes, une dizaine d'Arabes sortant de leurs gourbis montèrent à cheval et se joignirent à notre escorte. Un peu plus loin, un autre peloton d'hommes s'unit au premier, et notre groupe faisant boule de neige sur son passage finit par devenir assez considérable ; le nombre des Arabes pouvait s'élever à deux cents environ.

Après deux heures de marche, nous laissâmes la grande route afin d'abréger le chemin, et nous en-

trâmes dans une immense plaine qui s'étendait au loin devant nous.

Tout-à-coup les Arabes qui nous accompagnaient, obéissant probablement à un signal de leur chef que je n'aperçus pas, partent au galop et nous devancent de cinq à six cents mètres. Là, la troupe se divise, se met sur quatre rangs, et tout aussitôt les hommes du premier rang, s'élançant ventre à terre, se dirigent de notre côté, en poussant des cris frénétiques, le fusil à l'épaule et prêts à faire feu.

Notre petite compagnie marchait de front, en ce moment.

Les Arabes fondent sur nous avec l'impétuosité d'une locomotive. Quelques secondes encore, et nos chevaux vont recevoir le choc de cette avalanche vivante; nul doute que nous ne soyons écrasés.

Mais une forte détonation se fait entendre. Tous les cavaliers, avec une admirable précision, ont fait feu d'un seul coup au-dessus de nos têtes; leurs chevaux se cabrent, pivotent sur leurs pieds de derrière, font volte-face, et repartant à fond de train, vont rejoindre la troupe.

On eût pu prendre alors l'Arabe pour un véritable Centaure, en le voyant, pendant cette course effrénée, charger son fusil, le faire tourner et

sauter en l'air comme un tambour-major le ferait avec sa canne.

Le premier rang de cavaliers s'était à peine éloigné, que le second qui l'avait suivi d'une centaine de mètres, se présenta devant nous pour exécuter la même manœuvre. Cela se renouvela au moins une vingtaine de fois. On le voit, c'était une sorte de fantasia dont le capitaine nous avait ménagé la surprise.

Au bruit des coups de fusils, quelques-uns de nos chevaux s'étaient cabrés, mais le premier moment de surprise passé, ils s'étaient calmés, habitués qu'ils sont à ces sortes d'exercices. Celui de Mme Robert-Houdin était un animal d'une tranquillité à toute épreuve; aussi fut-il moins impressionné que sa maîtresse. Cependant chacun se plut à rendre à ma femme cette justice qu'après la première émotion passée, elle était devenue brave autant que le plus aguerri d'entre nous.

La fantasia terminée, chaque Arabe reprit sa place dans l'escorte, et une heure après nous arrivâmes à la tribu des Beni-Menasser.

L'Agha Ben-Amara nous attendait. A notre approche, il s'était avancé vers nous et avait baisé respectueusement la main du capitaine, tandis que quelques hommes de sa tribu, pour fêter notre bienvenue, déchargeaient leurs fusils presque

au nez de nos chevaux. Mais, hommes et bêtes étaient aguerris, et il n'y eut pas le plus petit mouvement dans nos rangs.

Ben-Amara nous fit entrer dans sa tente, où chacun s'assit à sa guise sur un large tapis.

Notre arrivée avait fait bruit dans la tribu. Pendant que nous fumions en prenant du café, un grand nombre d'Arabes, poussés par la curiosité, s'étaient rangés en cercle à quelque distance de nous, et par leur immobilité ressemblaient à une haie de statues de bronze.

Nous passâmes environ une heure à nous livrer aux plaisirs de la conversation, en attendant *la diffa* (repas), que nous désirions tous avec une vive impatience. Nous commençions même à trouver le temps bien long, lorsque nous vîmes dans le lointain s'approcher une sorte de procession, bannières en tête.

Ces bannières m'intriguaient et me semblaient tout étranges, car elles étaient repliées. Soudain, les rangs de nos paisibles spectateurs s'ouvrirent, et quel ne fut pas mon étonnement de voir que ce que je prenais pour des bannières, n'était autre chose que des moutons rôtis dans leur entier, et embrochés au bout de longues perches.

Deux de ces porte-moutons marchaient en avant. Ils étaient suivis d'une vingtaine d'hommes, rangés

sur une même ligne, dont chacun portait un des plats qui devaient composer la diffa.

C'étaient des ragoûts et des rôtis de toutes sortes, le couscoussou, et enfin une douzaine de plats de dessert, ouvrages des femmes de Ben-Amara.

Ce dîner ambulant présentait un coup-d'œil ravissant, pour des gens surtout, dont le grand air et les émotions de la fantasia avaient singulièrement aiguisé l'appétit.

Le chef cuisinier marchait en tête, et, ainsi que l'officier de *M. Malbroug*, il ne portait rien ; mais, dès qu'il fut près de nous, il se mit activement à l'œuvre : saisissant à bras-le-corps un des deux moutons, il le *débrocha* et le posa devant nous sur un énorme plat.

Pour mes compagnons, presque tous vétérans d'Algérie, ce gigantesque rôti n'était point une nouveauté ; quant à ma femme et à moi, la vue d'une telle viande aurait suffi pour nous rassasier dans toute autre circonstance ; mais nous nous empressâmes de nous joindre au cercle qui se forma autour de ce mets, digne de Gargantua.

Il nous fallut, comme chez Bou-Allem, dépecer la bête avec nos doigts ; chacun en arracha un morceau à sa guise, d'abord avec un peu de répugnance ; puis, poussés par une faim de Cannibales, nous fîmes sur le mouton une véritable curée. Je ne sais si ce

fut en raison des dispositions que nous apportâmes à ce repas; mais tous les convives se récrièrent qu'ils n'avaient jamais rien mangé d'aussi bon que ce mouton rôti.

Lorsque nous eûmes pris sur l'animal les morceaux les plus délicats, le cuisinier nous offrit de nous présenter le second. Sur notre refus, il nous servit la volaille rôtie, à laquelle nous fîmes encore beaucoup d'honneur, puis, délaissant les ragoûts au piment et le couscoussou, qui exhalait une forte odeur de beurre rance, nous nous dédommageâmes de la privation du pain pendant le repas, en savourant d'excellents petits gâteaux.

La réception de l'Agha des Beni-Menasser avait vraiment quelque chose de princier. Pour l'en remercier, je lui proposai de donner une petite séance devant nos nombreux spectateurs. Ces admirateurs passionnés n'avaient pu se résoudre à quitter la place qu'ils occupaient à notre arrivée, et ils avaient assisté de loin à notre repas.

Sur l'ordre de leur chef, ils se rapprochèrent en resserrant leur cercle autour de moi. Le capitaine voulut bien me servir d'interprète, et grâce à lui, je pus exécuter une douzaine de mes meilleurs tours. L'effet produit sur ces imaginations superstitieuses fut tel qu'il me fut impossible de continuer; chacun s'enfuyait à mon approche. Ben-Amara, nous assura

qu'ils me prenaient paur le Diable, mais que si j'avais porté le costume mahométan, ils se seraient au contraire prosternés devant moi comme devant un envoyé de Dieu.

En revenant à Milianah, le capitaine, pour couronner cette charmante journée de plaisirs, nous donna le spectacle d'une chasse dans laquelle les Arabes prirent à la course de leurs chevaux des lièvres et des perdrix, sans tirer un seul coup de fusil.

Le jour suivant, nous prîmes congé de M. Bourseret et de son excellente mère. Nous nous dirigeâmes sur Alger, mais non plus par les chemins de traverse, car nous avions assez d'une seule excursion à travers le D'jendel, et nous aspirions maintenant après une locomotion plus douce. Ces sortes de parties de plaisir, qui ne sont en réalité que des parties de fatigue, peuvent être agréables tout au plus une fois, et ne servent qu'à raviver dans notre esprit inconstant la jouissance du bien-être et du confortable que nous avons volontairement quittés. Nous prîmes la diligence qui nous conduisit à la métropole de l'Algérie, et cette fois, nous appréciâmes tout l'avantage de ce mode de transport.

Le bateau l'*Alexandre*, qui nous avait amenés de France, partait le surlendemain de notre arrivée. J'eus deux jours pour faire mes adieux et adresser

mes remerciements à toutes les personnes qui m'avaient montré de la bienveillance, et j'eus fort à faire. J'aurais infiniment de plaisir aujourd'hui à adresser encore à chacune d'elles mon bon souvenir, mais je suis retenu par la crainte de paraître ingrat en faisant quelque omission involontaire. Je ne puis résister, toutefois, au désir de témoigner au maire d'Alger, M. de Guiroye, toute ma reconnaissance pour son affable réception, ainsi que pour l'énergique et bienveillant appui qu'il m'a prêté lors de mes petites misères avec l'administration théâtrale.

En quittant Alger, j'eus la satisfaction d'être conduit à bord par deux officiers distingués, dont je ne saurais jamais assez reconnaître les bontés. Le colonel, chef d'état-major de la marine, M. Pallu du Parc, et M. le colonel de Neveu ne me quittèrent que lorsque les premiers coups de la machine commencèrent à ébranler le steamer. Ces Messieurs furent les derniers dont je pressai la main sur le littoral africain.

Si j'écrivais mes impressions de voyage, j'aurais encore beaucoup à raconter avant d'arriver à mon ermitage de Saint-Gervais; mais je me rappelle que dans le titre de mon ouvrage j'ai promis des confidences ayant trait à ma vie d'artiste; je dois donc écarter de mon récit tout événement de la vie commune.

Un temps affreux sur mer, une tourmente à la hauteur des Pyrénées, la mort vingt fois devant nous seraient des événements aussi terribles qu'intéressants à raconter. Mais combien de fois ces émouvants épisodes qui, du reste, se ressemblent tous, n'ont-ils pas été déjà dépeints par des plumes beaucoup plus habiles que la mienne; la description que j'en pourrais faire n'aurait donc aucun caractère de nouveauté. Je me contenterai de donner un sommaire de ce malheureux voyage.

Une tempête nous surprend dans le golfe de Lyon; nos machines sont démontées. Notre bâtiment, ballotté par les vents pendant neuf jours, est enfin jeté sur les côtes d'Espagne. Nous parvenons à nous diriger sur le port de Barcelone; mais les autorités nous en refusent l'entrée, parce que nous n'avons pas de passeports pour l'Espagne. Nous côtoyons, par un temps épouvantable, cette terre inhospitalière et nous gagnons enfin Rosas, petit port, dans lequel nous nous mettons à l'abri de la tourmente.

Je quitte alors le bateau, et je traverse les Pyrénées en tartane. Un ouragan, résultat de la tempête sur mer, menace à chaque instant de nous précipiter dans des fondrières. Nous atteignons heureusement la France, puis Marseille, où je dois acquitter une promesse faite, lors mon premier passage, aux directeurs du Grand-Théâtre.

Je fus en vérité bien dédommagé des tourments et des fatigues de mon voyage. Les Marseillais se montrèrent envers moi d'une bienveillance si grande, que ces dernières représentations resteront toujours dans mon souvenir comme les plus applaudies que j'aie jamais données. Je ne pouvais faire plus solennellement mes adieux d'artiste au public. Je me hâtai de retourner à Saint-Gervais.

CONCLUSION.

Je puis en terminant cet ouvrage répéter ce que je disais au commencement de ce chapitre : « Me voilà donc arrivé au but de toutes mes espérances ! » Mais cette fois, s'il plaît à Dieu, comme disait mon guide Mohammed, aucune tentation ne viendra désormais modifier mes plans de félicité. J'espère longtemps encore (toujours s'il plaît à Dieu), jouir de cette douce et paisible existence que j'avais à peine goûtée, lorsque l'ambition et la curiosité m'ont conduit en Algérie.

Rentré chez moi, j'ai installé dans mon cabinet de travail les instruments de mes séances, mes fidèles compagnons, je dirais presque mes vieux amis. Je vais maintenant m'abandonner tout entier

à mon goût, à ma passion pour les applications de l'électricité à la mécanique.

Qu'on ne croie pas cependant que, pour cela, je renie l'art auquel je dois tant de jouissances ! Loin de moi cette pensée ; plus que jamais je suis fier de l'avoir cultivé, puisque c'est à lui seul que je dois le bonheur de me livrer à mes nouvelles études. Du reste, je m'en éloigne peut-être moins qu'on ne serait tenté de le croire ; il y a longtemps que je fais des applications de l'électricité à la mécanique et je dois avouer, si déjà mes lecteurs ne l'ont deviné, que l'électricité a joué un rôle important dans plusieurs de mes expériences. En réalité, mes travaux d'aujourd'hui ne diffèrent de ceux d'autrefois que par la forme ; ce sont toujours des prestiges.

Un reste d'amour pour mon ancienne profession d'horloger m'a fait choisir les instruments chronométro-électriques pour but de mes travaux. J'ai adopté pour programme : *Populariser les horloges électriques en les rendant aussi simples et aussi précises que possible.* Et comme l'art suppose toujours un idéal que l'artiste cherche à réaliser, je rêve déjà ce jour où un réseau de fils électriques partant d'un régulateur unique, rayonnera sur la France entière et portera l'heure précise dans les plus importantes cités comme dans les plus modestes villages.

En attendant, dévoué à la cause du progrès, je travaille incessamment avec l'espoir que mes modestes découvertes seront de quelque utilité dans la solution de cet important problème.

Voici quelques-uns des résultats que j'ai obtenus jusqu'à ce jour :

NOUVELLES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ A LA MÉCANIQUE.

1° Appareil pour le transport d'un courant électrique et la reproduction successive, à l'aide de ce même courant, d'un nombre quelconque d'effets mécaniques.

2° Appareil contrôleur et distributeur des courants électriques pouvant obvier aux arrêts des courants formant un long circuit.

3° Régulateur électrique sans aucun rouage, à l'abri de toute influence des variations des courants électriques.

4° Pendule électrique populaire, marchant par un petit élément *Daniel*, et pouvant conduire, sans augmentation de dépense d'électricité, un cadran de deux mètres de diamètre.

5° Sonnerie électrique sans aucun rouage, pouvant être conduite à quelque distance que ce soit par la pendule électrique ci-dessus.

6° Cadran électrique pour clocher ou autre monument, marchant sans le secours d'horloge-type. Ce cadran, le premier de ce genre, a été placé au fronton de l'Hôtel-de-Ville de Blois, auquel j'en ai fait hommage. Il marche, depuis deux ans, avec la plus grande régularité.

7° Nouvelle disposition électrique servant à supprimer automatiquement, pendant la nuit, un courant électrique et à le rétablir pendant le jour. Ce système produit une économie de moitié et peut s'appliquer aux cadrans qui ne sont pas éclairés, la nuit.

8° Pile de Smee, ne plongeant dans le liquide que lorsque son courant est nécessaire à une action mécanique, et se relevant aussitôt qu'elle ne doit plus fonctionner.

9° Nouvelle sonnerie pour les grosses cloches, conduite par la petite pendule n° 4.

10° *Répartiteur électrique,* à l'aide duquel on peut centupler une attraction magnétique. Cet appa- a été présenté à l'Académie en 1856 (Rapporteur, M. Desprez).

Voici comment, dans le *Cosmos*, t. 8, p. 330, s'exprime l'abbé Moigno sur cette invention, après en avoir fait la description : « En résumé, le *répartiteur*, si petit et si humble en apparence, est l'une des grandes nouveautés de l'Exposition universelle de 1855.

« Au point de vue de la mécanique, c'est un organe entièrement nouveau, qui sera bientôt appliqué de mille manières différentes, à mille usages, et qui rendra d'innombrables services. Au point de vue de la physique et des applications de l'électricité, c'est une découverte immense. M. Robert-Houdin, dont les forces sont centuplées par son *répartiteur*, est seul aujourd'hui en mesure de résoudre le plus grand des problèmes à l'ordre du jour, de réaliser enfin le moteur électrique [1], etc., etc. »

Ma séance est terminée (il faut se rappeler que c'est sous ce titre que j'ai présenté mon récit); j'ai toutefois l'espoir de la reprendre bientôt. Il me reste encore tant de petits et de grands mystères à dévoiler ! La prestidigitation est une immense carrière que la curiosité peut longtemps exploiter. Je ne prends donc point congé du public, ou pour mieux dire du lecteur, car, sous cette seconde forme de représentation que j'ai adoptée, mes adieux ne seront définitifs que lorsque j'aurai épuisé tout ce qui peut être dit sur les *prestidigitateurs* et la *prestidigitation;* ces deux mots serviront de titre à l'ouvrage qui fera suite à mes *Confidences*.

---

[1] Voir pour la description des instruments désignés ci-dessus : *Le Traité d'électricité* de M. E. Becquerel ; *Exposé de l'électricité*, par par M. le C[te] du Moncel, ; et *le Cosmos*.

UN COURS DE MIRACLES.

Le vrai peut quelque fois n'être pas vraisemblable.
Le vraisemblable peut aussi n'être pas vrai.

On a dit des Augures qu'ils ne pouvaient se regarder sans rire. — Il en serait de même des Aïssaoua si le sang musulman ne coulait pas dans leurs veines. Toutefois il n'est pas un seul d'entre eux qui se fasse illusion sur la nature des prétendus miracles exécutés par ses confrères ; mais tous se prêtent la main pour l'exécution de leurs prestiges, comme le ferait une troupe de faiseurs de tours dont le Mokaddem serait l'impresario.

Leur troupe est divisée par spécialités de même que dans les spectacles forains : tel fait un tour de force qui ne peut en faire un autre, et l'on cite même de premiers sujets dont les miracles sont bien

moins étonnants que ceux de certains acteurs du second ou du troisième ordre.

Lors même qu'on ne pourrait expliquer leurs prétendues merveilles, une simple réflexion devrait en détruire le prestige. Les Aïssaoua se disent incombustibles : qu'ils viennent donc franchement prier un des assistants de leur appliquer le fer rouge sur la joue ou sur toute autre partie du corps ! Ils se prétendent invulnérables : qu'ils invitent quelques zouaves à leur passer leurs sabres au travers du corps. Après un tel spectacle, les plus incrédules se prosterneront devant eux.

Ah ! si j'étais incombustible et invulnérable, comme je me donnerais la satisfaction d'en offrir une preuve irréfragable ! Je me ferais mettre à la broche devant une fournaise ardente, et, pendant que je rôtirais, j'occuperais mes loisirs à manger une salade de verre pilé, assaisonnée d'huile.... de vitriol [1]. Ce serait un spectacle à faire courir le monde entier et à le convertir à ma propre religion.

Mais les Aïssaoua ont des raisons pour être prudents dans l'exécution de leurs tours, ainsi que je vais le prouver. Leurs principaux miracles sont les suivants :

1° S'enfoncer un poignard dans la joue ;

---

[1] Acide sulfurique.

2° Manger des feuilles de figuier de Barbarie;

3° Se mettre le ventre sur le côté tranchant d'un sabre ;

4° Jouer avec des serpents;

5° Se frapper le bras, en faire jaillir du sang, et le guérir instantanément;

6° Manger du verre pilé ;

7° Avaler des cailloux, des tessons de bouteille, etc.;

8° Marcher sur du fer rouge, et se passer la langue sur une plaque rougie à blanc.

Commençons par le tour le plus simple, qui consiste à s'enfoncer un poignard dans la joue.

L'Arabe qui fit ce tour me tournait le dos; je pus donc m'approcher très près de lui et distinguer comment il s'y prenait. Il appuya sur sa joue le bout d'un poignard dont la pointe était aussi émoussée et arrondie que celle d'un couteau à papier. La peau, au lieu de se percer, s'enfonça de trois centimètres environ entre les dents molaires, qui étaient entr'ouvertes, absolument comme le ferait une feuille de caoutchouc.

Ce tour réussit particulièrement aux personnes maigres et âgées, parce que chez elles la peau des joues est très élastique. Or l'Aïssaoua remplissait en tous points ces conditions.

L'Arabe qui mangea les feuilles de figuier de Bar-

barie ne nous les donna pas à visiter. Je dois croire qu'elles étaient préparées de manière à ne pouvoir le blesser ; autrement il n'aurait pas négligé ce point important qui pouvait doubler le prestige. Mais, quand même il les eût montrées, cet homme faisait tant d'évolutions inutiles qu'il lui eût été très facile de les changer contre d'autres feuilles inoffensives. C'eût été alors un escamotage de quinzième force.

Dans l'expérience suivante, deux Arabes tiennent un sabre, l'un par la poignée, l'autre par la pointe ; un troisième arrive, relève ses vêtements de manière à laisser l'abdomen complètement nu, et se couche à plat ventre sur le côté affilé de l'arme, puis un quatrième monte sur le dos de celui-ci, et semble peser sur lui de tout le poids de son corps.

L'artifice de ce tour est très facile à expliquer.

On ne montre point au public que le sabre soit bien affilé ; rien ne prouve que le tranchant en soit plus coupant que le dos, bien que l'Arabe qui le tient par la pointe affecte de l'envelopper soigneusement d'un foulard, imitant en cela les jongleurs qui feignent de s'être coupés au doigt avec un des poignards dont ils doivent se servir pour jongler.

D'ailleurs, dans l'exécution de son tour, l'*invulnérable* tourne le dos au public. Il sait le parti qu'il peut tirer de cette circonstance ; aussi, au moment où il va pour se placer sur le sabre, ramène-t-il

adroitement sur son ventre la partie de son vêtement qu'il avait écartée. Enfin, lorsque le quatrième acteur monte sur son dos, ce dernier appuie ses mains sur les épaules des deux Arabes qui tiennent le sabre. Ces derniers sont debout comme pour maintenir son équilibre, mais en réalité ils supportent tout le poids de son corps. Il ne s'agit donc dans ce tour que d'avoir le ventre plus ou moins pressé, et j'expliquerai un peu plus loin que cela peut se faire sans aucun mal ni danger.

Quant aux Aïssaoua qui mettent la main dans un sac rempli de serpents et qui jouent avec ces reptiles, je m'en rapporte au jugement du colonel de Neveu. Voici ce qu'il en dit dans l'ouvrage que j'ai déjà cité :

« Nous avons souvent poussé la curiosité et
» l'incrédulité jusqu'à faire venir chez nous des
» Aissaoua avec leur ménagerie. Tous les animaux
» qu'ils nous désignaient comme des vipères (*lefâ*)
» n'étaient que d'innocentes couleuvres (*hanech*);
» lorsque nous leur proposions de mettre la main
» dans le sac qui contenait leurs animaux, ils se
» hâtaient de se retirer, convaincus que nous n'é-
» tions pas dupe de leurs fraudes. »

J'ajouterai que ces serpents, fussent-ils même d'une espèce dangereuse, on pourrait leur avoir

arraché les dents pour n'en plus rien redouter.

Ce qui viendrait à l'appui de cette assertion, c'est que ces animaux ne font aucune blessure lorsqu'ils mordent.

Je n'ai pas vu exécuter le tour qui consiste à se frapper le bras et à en faire jaillir du sang; mais il me semble qu'une petite éponge imbibée de rouge et cachée dans la main qui frappe, suffirait pour accomplir le prodige. En essuyant le bras, la blessure se trouve naturellement guérie.

Étant jeune, j'ai souvent fait sortir du vin d'un couteau ou de mon doigt, en pressant une petite éponge, imbibée de ce liquide, que je tenais cachée.

J'avais vu plusieurs fois des étourdis broyer des verres à liqueur entre leurs dents sans se blesser; mais jamais aucun d'eux n'en avait mangé les fragments. Il m'était donc assez difficile d'expliquer ce tour des Aïssaoua, lorsque sur un renseignement qui me fut donné par un médecin de mes amis, je trouvai dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, année 1810, n° 1143, une thèse soutenue par le docteur Lesauvage, sur l'innocuité du verre pilé.

Ce savant, après avoir cité quelques exemples de gens auxquels il avait vu manger du verre, rapporte ainsi différentes expériences qu'il fit sur des animaux.

« Après avoir soumis un grand nombre de chiens, » de chats et de rats au régime du verre pilé, dont » les fragments avaient deux à trois lignes de lon- » gueur, aucun de ces animaux ne fut malade et » grand nombre d'entre eux ayant été ouverts, l'on » ne trouva aucune lésion dans toute la longueur du » canal alimentaire. Bien convaincu, d'ailleurs, de » l'innocuité du verre avalé, je me déterminai à en » prendre moi-même en présence de mon collègue » M. Cayal, du professeur Lallemand et de plu- » sieurs autres personnes. Je répétai plusieurs fois » l'expérience et je n'en éprouvai jamais la moindre » sensation douloureuse. »

Ces renseignements authentiques auraient dû me suffire ; cependant, je voulus aussi voir de mes yeux ce singulier phénomène. Je fis alors manger à l'un des chats de la maison une énorme boulette de viande assaisonnée de moitié de verre pilé. L'animal l'avala avec infiniment de plaisir jusqu'à la dernière bribe, et sembla même regretter la fin de ce mets succulent. On croyait le chat perdu, et l'on déplorait déjà ma barbarie, lorsqu'on le vit arriver, le lendemain, dispos et bien portant, et flairant encore l'endroit où, la veille, il avait fait son repas.

Depuis cette époque, si je veux régaler un ami de ce spectacle, je régale également mes trois chats sans distinction, pour ne pas exciter de jalousie parmi eux.

Je fus assez longtemps, je l'avoue, avant de me décider à faire sur moi-même l'expérience du docteur Lesauvage; je n'y voyais aucune nécessité. Pourtant, un jour, en présence d'un ami, je fis cette bravade, si c'en est une; j'avalai aussi ma petite boulette; seulement j'eus soin d'y mettre du verre plus fin que celui que je donnais à mes chats. Je ne sais si ce fut un effet de mon imagination, mais il me sembla qu'au dîner je mangeais avec un plaisir inaccoutumé; le devais-je au verre pilé? En tous cas, ce serait un procédé assez bizarre pour s'ouvrir l'appétit.

Quand il s'agissait d'avaler des tessons de bouteille et des cailloux, l'Aïssaoua, chargé de ce tour, les mettait réellement dans sa bouche; mais je crois pouvoir affirmer qu'il s'en débarrassait au moment où il se mettait la tête sous les plis du burnous du Mokaddem. Du reste, les eût-il avalés, qu'il n'eût rien fait d'extraordinaire, comparativement à ce que faisait, en France, il y a une trentaine d'années, un saltimbanque, surnommé l'*avaleur de sabres*.

Cet homme, qui donnait ses séances sur la place publique, rejetait sa tête en arrière de manière à présenter une ligne droite, et s'enfonçait réellement dans l'œsophage un sabre dont la poignée seule restait à l'ouverture de la bouche.

Il avalait aussi un œuf sans le casser, ou bien encore des clous et des cailloux, qu'il faisait ensuite résonner en se frappant l'estomac avec le poing.

Ces tours de force étaient le résultat d'une disposition phénoménale de l'œsophage chez le saltimbanque. Mais s'il avait vécu au milieu des Aïssaoua, n'eût-il pas été à coup sûr le premier sujet de la troupe?

Qu'auraient donc dit les Arabes s'ils avaient vu aussi cet autre bâteleur qui se passait à travers le corps le premier sabre venu qu'on lui présentait, et qui, lorsqu'il était ainsi embroché, enfonçait encore la lame d'un couteau jusqu'au manche dans chacune de ses narines? J'ai été temoin du fait et d'autres ont pu l'être comme moi.

Ce tour était si effrayant de réalité, que le public ému en le voyant, criait : assez! assez! suppliant l'individu de cesser. Celui-ci sans s'inquiéter de ces cris, répondait en parlant affreusement du nez que *ça de dui faisait bas de bad*, et chantait avec ce singulier accent la romance de *Fleuve du Tage*, qu'il accompagnait sur la guitare.

Je ne pus supporter la vue de ce spectacle, et je détournai la tête avec horreur, lorsque retirant le sabre, le troubadour enchifrené fit remarquer qu'il était empreint de sang.

Cependant en y réfléchissant, je compris que cet homme ne pouvait véritablement pas se percer ainsi impunément le ventre, et qu'il devait y avoir là-dessous un truc que je n'apercevais pas.

Mon amour pour le merveilleux me donna le désir de le connaître ; je m'adressai à l'*invulnérable*, et, moyennant quelque argent, et la promesse que je n'en ferais pas usage, il me livra son secret.

Je puis à mon tour le communiquer au public sans avoir besoin d'exiger de lui la même promesse. Le truc est du reste assez ingénieux.

Le faiseur de tours était très maigre, particularité indispensable pour la réussite du prestige. Il se serrait fortement le ventre avec une ceinture étroite, et voici ce qui arrivait. La colonne vertébrale ne pouvant pas fléchir, servait de point d'appui ; les intestins seuls pliaient et rentraient à peu près de moitié. Le saltimbanque remplaçait alors la partie comprimée par un ventre de carton qui le remettait dans son embonpoint normal, et le tout bien sanglé sous un vêtement de tricot couleur de chair semblait faire partie du corps. De chaque côté, au-dessus des hanches, deux rosettes de ruban cachaient les ouvertures par lesquelles devait entrer et sortir la pointe du sabre. A ces ouvertures aboutissait une sorte de fourreau en cuir qui conduisait avec sûreté l'arme d'un bout à l'autre. Pour simuler le sang,

une éponge imprégnée de couleur rouge se trouvait au milieu du fourreau. Quant aux couteaux dans le nez, c'était une réalité. L'*invulnérable* était très camard, ce qui lui permettait, pour l'introduction des couteaux, d'élever les cartilages du nez jusqu'à la hauteur des fosses nasales.

J'avais d'assez bonnes qualités physiques pour faire le tour du sabre, mais aucune pour celui des couteaux. Je n'essayai point le premier, et bien moins encore le second.

Du reste, je me suis amusé moi-même, dans ma jeunesse, à faire deux *miracles* qui pourront être utiles aux Aïssaoua, s'ils viennent jamais à en avoir connaissance. Je vais les expliquer ici :

Le pédicure Maous, qui m'avait montré à jongler, m'avait également enseigné un tour très curieux, qui consiste à se fourrer dans l'œil droit un petit clou que l'on fait ensuite passer à travers les chairs dans l'œil gauche, puis dans la bouche, et enfin revenir dans l'œil droit.

Que l'on juge à quel point j'avais le feu sacré du sortilége, puisque j'eus le courage de m'exercer à ce tour, que je trouvais ravissant !

Une circonstance assez désagréable vint cependant m'ôter mes illusions sur l'effet produit par ce prestige.

J'allais quelquefois passer la soirée chez une dame qui avait deux filles, pour l'amusement desquelles elle donnait souvent de petites fêtes. Je crus ne pouvoir pas mieux choisir le lieu de ma première représentation, et je demandai la permission de présenter un talent de société d'un genre tout nouveau. On y consentit avec plaisir, et l'on fit cercle autour de moi.

— Mesdames, dis-je avec une certaine emphase, je suis invulnérable; pour vous en donner la preuve, je pourrais me transpercer d'un poignard, d'un couteau ou de tout autre instrument tranchant ; mais je craindrais que la vue du sang ne vous fît une trop grande impression. Je vais vous donner une autre preuve de mon pouvoir surnaturel. » Et j'exécutai mon fameux tour *du clou dans l'œil.*

L'effet de cette scène ne fut pas tel que je m'y attendais ; l'opération était à peine terminée qu'une des demoiselles de la maison, sous l'émotion qu'elle éprouva, se trouva mal et tomba sans connaissance. La soirée fut troublée, comme on le pense bien, et craignant quelques récriminations, je m'esquivai sans mot dire, jurant qu'on ne me prendrait plus à de semblables exhibitions.

Voici toutefois l'explication du tour :

On peut sans la moindre sensation douloureuse introduire dans le coin de l'œil, près du réservoir

lacrymal, entre la paupière inférieure et le globe, un petit clou cylindrique en plomb ou en argent, d'une longueur d'un centimètre et demi environ sur deux à trois millimètres de diamètre; et chose bizarre, une fois ce morceau de métal introduit, on ne s'aperçoit pas le moins du monde de sa présence. Pour le faire sortir, il suffit de presser avec le bout du doigt en remontant vers le coin de l'œil.

Veut-on ajouter du prestige à l'expérience, on s'y prend de la manière suivante :

On met secrètement à l'avance un de ces petits clous dans l'œil gauche et un autre dans la bouche. Cette préparation faite, on se présente pour exécuter le tour.

On introduit alors ostensiblement un clou dans l'œil droit, puis, en pressant sur la chair avec le bout du doigt, on feint de le faire passer à travers la naissance du nez dans l'œil gauche, d'où l'on retire celui qui y a été mis secrètement à l'avance. On remet ensuite ce dernier dans le même œil, et en jouant la même comédie, le clou semble passer successivement dans la bouche, d'où l'on sort celui qui y avait été mis, puis dans l'œil droit d'où l'on retire celui qui y avait été primitivement introduit.

Cela fait, on va à l'écart se débarrasser du clou qui reste dans l'œil gauche.

Mais revenons au dernier tour des Aïssaoua, qui consiste à marcher sur un fer rouge, et à se passer la langue sur une plaque rougie à blanc.

L'Aïssaoua qui marche sur du fer rouge ne fait rien de surprenant, si l'on considère les conditions dans lesquelles ce tour est exécuté.

Il passe vivement le talon en glissant sur le fer. Or, les Arabes de basse classe qui marchent tous sans chaussure, ont le dessous du pied aussi dur que le sabot d'un cheval; cette partie cornée seule grille sans occasionner la moindre douleur.

Et d'ailleurs, le hasard ne peut-il pas avoir enseigné aux Aïssaoua certaines précautions qui étaient connues de plus d'un jongleur européen, avant que le docteur Sementini n'en constatât l'emploi et ne les révélât au public? Ceci nous servira à expliquer de la manière la plus simple le tour le plus intéressant des prestidigitateurs arabes, celui qu'on regarde comme le plus étonnant, le plus merveilleux, l'application de la langue sur un fer rouge.

Citons d'abord quelques *hauts faits* de nos faiseurs de tours, et l'on pourra juger que, même sous le rapport du merveilleux, les sectaires d'Aïssa sont bien en arrière dans leurs pretendus miracles.

Au mois de février 1677, un Anglais, nommé Richardson, vint à Paris et y donna des représen-

tations très curieuses, qui prouvaient, disait-il, son incombustibilité.

On le vit faire rôtir un morceau de viande sur sa langue, allumer un charbon dans sa bouche avec un soufflet, empoigner une barre de fer rouge avec la main ou la tenir entre ses dents.

Le valet de cet Anglais publia le secret de son maître, et on peut le voir dans le *Journal des Savants* (1677, première édition, page 41, et deuxième édition, 1680, pages 24, 147, 252).

En 1809, un Espagnol nommé Léonetto, se montra à Paris. Il maniait aussi impunément une barre de fer rouge, la passait sur ses cheveux, mettait les talons dessus, buvait de l'huile bouillante, plongeait ses doigts dans du plomb fondu, en mettait un peu sur sa langue, après quoi il portait un fer rouge sur cet organe.

Cet homme extraordinaire fixa l'attention du professeur Sementini, qui dès lors s'attacha à l'étudier.

Ce savant remarqua que la langue de l'*incombustible* était recouverte d'une couche grisâtre ; cette découverte le porta à tenter quelques essais sur lui-même. Il découvrit qu'une friction faite avec une solution d'alun, évaporée jusqu'à ce qu'elle devînt spongieuse, rendait la peau insensible à l'action de la chaleur du fer rouge ; il frotta de plus avec du

savon les parties du corps rendues insensibles, et elles devinrent inattaquables à ce point que les poils mêmes n'étaient pas brûlés.

Satisfait de ces recherches, le physicien enduisit sa langue de savon et d'une solution d'alun, et le fer rouge ne lui fit éprouver aucune sensation.

La langue ainsi préparée pouvait recevoir de l'huile bouillante, qui se refroidissait et pouvait ensuite être avalée.

M. Sementini reconnut également que le plomb fondu dont se servait Leonetto, n'était autre que le métal d'Arcet, fusible à la température de l'eau bouillante [1]. (Voir pour plus de détails la Notice historique de M. Julia de Fontenelle, page 161, *Manuel des Sorciers*, Roret.)

On pourrait trouver dans ces manipulations une explication satisfaisante de la prétendue incombustibilité des Aïssaoua; toutefois, je vais citer encore un fait qui m'est personnel et dont on tirera cette conséquence, qu'il n'est pas nécessaire d'être inspiré d'Allah ou d'Aïssa pour jouer avec des métaux incandescents.

Lisant un jour le *Cosmos*, revue scientifique, j'y

---

[1] On peut aussi mettre impunément ses doigts dans du plomb fondu en les trempant préalablement dans l'éther. — (Note de l'auteur).

vis le compte rendu d'un ouvrage intitulé : *Etude sur les corps à l'état sphéroïdal*, par M. Boutigny (d'Evreux). Le rédacteur de ce journal, M. l'abbé Moigno, citait quelques passages les plus intéressants de l'ouvrage, parmi lequels était le fait suivant :

« M. Cowlet ayant pris l'initiative, nous avons coupé (c'est M. Boutigny qui parle) les jets de fonte avec les doigts. Nous avons plongé les mains dans les moules et dans les creusets remplis de la fonte qui venait de couler d'un *Wilkinson*, et dont le rayonnement était insupportable, même à une grande distance. Nous avons varié les expériences pendant plus de deux heures. Mme Cowlet, qui y assistait, permit à sa fille, enfant de huit à dix ans, de mettre la main dans un creuset plein de fonte incandescente ; cet essai fut fait impunément. »

Vu le caractère du savant abbé et celui du célèbre physicien, auteur de l'ouvrage, il n'était pas permis de douter ; cependant, je dois le dire, ce fait me paraissait tellement impossible, que mon esprit se refusait à l'accepter, et pour croire, ainsi que saint Thomas, je voulais voir.

Je me décidai à aller trouver M. Boutigny ; je lui fis part de mon désir de voir une expérience aussi intéressante, en omettant toutefois d'exprimer le moindre doute sur sa réussite.

Le savant m'accueillit avec bonté, et me proposa

de répéter le phénomène devant moi, et de me faire laver les mains dans de la fonte incandescente.

La proposition était attrayante, scientifiquement parlant; mais, d'un autre côté, j'avais bien quelques craintes que le lecteur appréciera, je le pense. Il y allait, en cas d'erreur, de la carbonisation de mes deux mains, pour lesquelles je devais avoir d'autant plus de soins qu'elles avaient été pour moi des instruments précieux. J'hésitai donc à répondre.

— Est-ce que vous n'avez pas confiance en moi, me dit M. Boutigny?

— Si, Monsieur, si, j'ai beaucoup de confiance, mais...

— Mais.... vous avez peur, avouez-le, interrompit en riant le physicien. Eh bien! pour vous tranquilliser, je tâterai la température du liquide avant que vous n'y plongiez les mains.

— Et quel est donc à peu près le degré de température de la fonte liquide?

— Seize cents degrés environ.

— Seize cents degrés! m'écriai-je, que cette expérience doit être belle! Je me décide.

Au jour indiqué par M. Boutigny, nous nous rendîmes à la Villette, à la fonderie de M. Davidson, auquel il avait demandé l'autorisation de faire son expérience.

En entrant dans ce vaste établissement, je fus vivement impressionné. Le bruit infernal produit par les immenses souffleries; les flammes s'échappant des fourneaux; des laves étincelantes transportées par de puissantes machines et coulant à flots dans d'immenses creusets; des ouvriers secs et nerveux, noircis par la fumée et le charbon; tout cet ensemble enfin d'hommes et de choses présentait un aspect fantastique et solennel.

Le chef d'atelier vint à nous et nous indiqua le fourneau, vers lequel nous devions nous diriger pour notre expérience.

En attendant qu'on donnât passage au jet de fonte, nous restâmes quelques instants debout et silencieux près de la fournaise, puis nous entamâmes la conversation suivante qui, certes, n'était pas propre à me rassurer.

— Il faut que ce soit vous, me dit M. Boutigny, pour que je répète cette expérience que je n'aime point faire. Je vous avoue que, bien que je sois sûr du résultat, j'éprouve toujours une émotion dont je ne puis me défendre.

— S'il en est ainsi, répondis-je, allons-nous en; je vous crois sur parole.

— Non, non; je tiens à vous montrer ce curieux phénomène. Ah ça! ajouta le savant physicien, voyons vos mains.

Il les prit dans les siennes.

— Diable! dit-il, elles sont bien sèches pour notre expérience [1].

— Vous croyez ?

— Certainement.

— Alors, c'est dangereux?

— Cela pourrait l'être.

— Dans ce cas, sortons d'ici, dis-je en me dirigeant vers la porte.

— Ce serait maintenant dommage, reprit mon compagnon en me retenant. Tenez, trempez vos mains dans ce seau d'eau, essuyez-les bien, et votre peau conservera autant d'humidité qu'il est nécessaire [2].

Il faut savoir que pour la réussite de cette merveilleuse expérience, il n'y a d'autre condition à observer que celle d'avoir les mains légèrement moites. Je regrette de ne pouvoir donner des explications sur le principe du phénomène qui se produit dans cette circonstance, car il me faudrait pour cela de longs chapitres. Je renvoie à l'ouvrage de M. Boutigny. Il suffira de dire que le métal en

---

[1] On se rappelle que j'ai signalé cette particularité à propos de mes études sur l'escamotage.

[2] Sauf cette précaution, qui était indispensable, je soupçonne fort M. Boutigny d'avoir voulu m'effrayer un peu pour me punir de mon incrédulité.

fusion est tenu à distance de la peau par une force répulsive, qui lui oppose une barrière infranchissable.

J'avais à peine terminé d'essuyer mes mains, que sous les coups d'une lourde barre de fer, le fourneau s'ouvrit et donna passage à un jet de fonte de la grosseur du bras. Des étincelles volèrent de tous côtés, comme un feu d'artifice.

— Attendons quelques instants, dit M. Boutigny, que la fonte s'épure ; il serait peu prudent de faire notre expérience en ce moment.

Cinq minutes après, la source de feu cessa de bouillonner et de lancer des scories; elle devint même si limpide et si brillante, qu'elle nous brûlait les yeux à la distance de quelques pas.

Tout-à-coup mon compagnon s'approche vivement du fourneau, enfourche en quelque sorte le jet métallique, et sans plus de façon, se lave les mains avec de la fonte liquide, comme si c'eût été de l'eau tiède.

Je ne ferai pas le brave ; j'avoue qu'à cet instant le cœur me battait à rompre ma poitrine, et pourtant lorsque M. Boutigny eut terminé sa fantastique ablution, je m'avançai à mon tour avec une détermination qui attestait une certaine force de volonté. J'imitai les mouvements de mon professeur; je *barbotai* littéralement dans la lave brûlante, et dans la joie que m'inspirait cette merveilleuse opération,

je pris une poignée de fonte que je lançai en l'air, et qui retomba en pluie de feu sur le sol.

L'impression que j'éprouvai en touchant ce fer en fusion ne peut être comparée qu'à celle que j'aurais ressentie en touchant du velours de soie liquide, si je puis m'exprimer ainsi. C'est, du reste, un toucher très délicat et très agréable...

Je demande maintenant ce que sont les plaques de fer rouge des Aïssaoua auprès de la haute température à laquelle mes mains venaient d'être soumises?

Les vieux et les nouveaux miracles des incombustibles se trouvent donc expliqués par l'expérience du savant physicien qui, lui, n'a aucune prétention aux tours de force, et n'apprécie ces phénomènes qu'en raison des lois immuables, en vertu desquelles ils s'accomplissent.

FIN.



La Pêche Merveilleuse.

LA PÊCHE MERVEILLEUSE.

On se rappelle le tour chinois intitulé par Philippe : *Le Bassin de Neptune*. J'ai dit que le prestidigitateur du bazar Bonne-Nouvelle, à l'exemple des habitants du Céleste-Empire, s'était revêtu d'une robe nécessaire à l'exécution du tour. J'ai dit aussi ma répulsion pour tout vêtement en dehors de nos usages. Il devait donc sembler impossible de me voir jamais reproduire cette merveilleuse expérience, lorsqu'un jour, on vit sur mes affiches l'annonce d'un tour intitulé : *la Pêche merveilleuse*. Ce n'était pas autre chose que le tour chinois que je me proposais d'exécuter, mais dans des conditions beaucoup plus difficiles.

J'arrivais en scène ayant en main un pied de guéridon qui se terminait par une pointe aigue. Je le posais devant moi, et près des spectateurs.

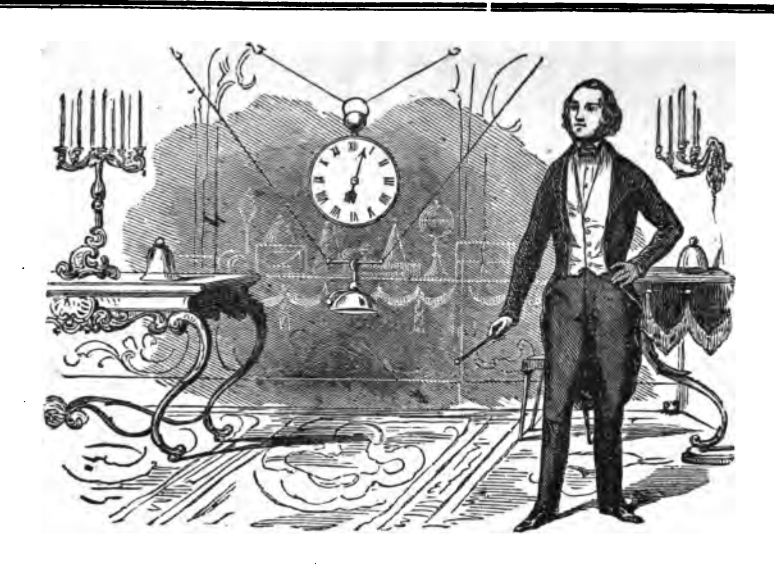
— Messieurs, disais-je, je vais, si vous voulez bien me le permettre, vous donner une leçon de pêche à l'épervier. Comme les vrais principes n'ont point encore été donnés dans les divers traités publiés sur la pêche, je veux réparer cette omission.

Je me saisissais d'un châle que j'étalais en tous sens, et que

je secouais avec force afin de bien prouver qu'il ne contenait rien.

— Voici d'abord, comment on doit prendre et poser son épervier. Je ramassais les plis du châle et je le jetais sur mon épaule. Figurez-vous maintenant, Messieurs, que la pointe de ce pied de guéridon soit un étang, je sais qu'il faut se faire une grande illusion pour cela, mais enfin admettez cette fable pour un instant. Dans cette circonstance, on s'approche silencieusement de l'étang, on lance son épervier comme cela sur l'endroit où l'on suppose trouver du poisson, on le relève, et l'on montre, ainsi que je le fais maintenant, une pêche vraiment merveilleuse.

A cet instant, un bocal beaucoup plus grand que celui de Philippe, contenant d'énormes poissons rouges, apparaissait en équilibre sur la pointe du guéridon et lorsqu'on voulait l'enlever de cet endroit, il était impossible de le bouger de place sans répandre de l'eau.



La Pendule Aérienne.

LA PENDULE AÉRIENNE.

Parmi les expériences que je présentai au public en 1847, ma pendule fut une de celles qui produisirent le plus d'effet, et même maintenant que l'on suppose à tort ou à raison que l'électricité y joue un certain rôle, on ne peut se dispenser de l'admirer.

Il y a certains spectateurs qui vont aux séances de prestidigitation, moins pour jouir des illusions que pour faire parade d'une perspicacité très souvent douteuse. Pour ceux-là l'expérience de la *Pendule aérienne* est bien vite expliquée : c'est de l'électricité. C'est plutôt fait.

Mais pour l'observateur consciencieux, pour le savant, pour le connaisseur enfin, il est très difficile de se prononcer sur ce sujet, parce qu'ils savent que pour qu'un effet électro-magnétique se produise, il ne suffit pas d'un courant électrique, il faut encore des appareils matériels qui représentent un certain volume. Ainsi dans le télégraphe même le plus simple, ce sont des roues dentées, un électro-aimant, une palette, des leviers, des supports, etc.

Dans ma *pendule aérienne* on ne voyait rien de tout cela ; il

n'y avait qu'un cadran de cristal transparent, au milieu duquel était une aiguille.

Ce cadran était suspendu par de légers cordons et complètement isolé, ce qui n'empêchait pas que l'aiguille tournait à droite et à gauche, s'arrêtait ou reprenait sa marche à la volonté des spectateurs.

Un timbre également en cristal, suspendu en dessous, sonnait l'heure que marquait la pendule, ou bien encore celle qu'on lui désignait. Ces deux objets, avant et après l'expérience, étaient présentés au public pour être examinés.

Pour terminer, je remettais à un spectateur un cordon auquel tenait le crochet; il y suspendait le timbre et le faisait sonner à son commandement.

DESCRIPTION

DES

EXPÉRIENCES EXÉCUTÉES DANS MES SÉANCES.

Je m'étais fait une loi, lors de la création de mon théâtre, de ne présenter au public que des expériences de mon invention. C'était sans doute une tâche difficile à remplir ; mais grâce à mes recherches persévérantes, et je puis dire aussi à un travail assidu, je suis parvenu, pendant toute la durée de mes représentations, à suivre exactement la route que je m'étais tracée.

J'eus, il est vrai dans la physique, et notamment dans l'électricité dynamique, un puissant auxiliaire. Cette science, à laquelle nous devons aujourd'hui le télégraphe transatlantique, n'était alors connue que d'un très petit nombre de savants. J'en fis des applications, et ses prestigieux phénomènes prêtèrent à quelques-unes de mes expériences un aspect d'autant plus merveilleux que le principe n'en pouvait être découvert.

Je n'ai pas besoin de rappeler les ressources que m'offraient en outre la mécanique, ma science favorite, et la prestidigitation, pour laquelle j'ai toujours eu une véritable passion.

Les expériences dont je vais donner la description, montreront le parti que j'ai tiré de ces trois éléments combinés.



La Bouteille inépuisable.

LA BOUTEILLE INÉPUISABLE.

Ce tour est un des plus brillants que j'aie jamais exécutés. Il est toujours très chaleureusement applaudi.

Je me présente en scène ayant en main une petite bouteille remplie de vin de Bordeaux. Je la vide complètement en versant son contenu dans des verres et je la rince ensuite avec un peu d'eau, en ayant soin de la bien faire égoutter.

Ce préambule terminé, je m'avance au milieu des spectateurs et, tenant toujours la bouteille renversée, je leur offre d'en faire sortir toute liqueur qu'ils pourront désirer.

Ma proposition est généralement accueillie avec une grande faveur. De tous côtés des demandes me sont aussitôt faites par des gens aussi désireux de s'assurer de la réalité du tour que de la qualité des liqueurs.

Ces liqueurs sont aussitôt fournies que demandées. Il n'en est aucune, spiritueuse ou aromatique, de quelque pays qu'elle puisse être, qui ne soit versée avec la plus grande libéralité.

La distribution ne se termine que, lorsque le spectateur craignant de ne pouvoir consommer tout ce qui sortirait de la

bouteille, et trouvant aussi que, plus il ferait prolonger l'expérience, moins sa raison pourrait lui rendre des comptes, se détermine enfin à cesser ses demandes.

Pour terminer ce tour d'une manière saisissante, en donnant une preuve de la libéralité inépuisable de ma bouteille, je prends un grand verre à boire pouvant contenir au moins la moitié du flacon, et je l'emplis jusqu'aux bords avec une liqueur qui m'est encore demandée.

La Bouteille inépuisable a été représentée pour la première fois à mon théâtre le 1er décembre 1847.



L'Oranger fantastique.

L'ORANGER FANTASTIQUE.

Cette pièce mécanique était précédée de plusieurs tours d'escamotage qui motivaient son introduction sur la scène.

J'empruntais le mouchoir d'une dame ; j'en faisais une boule que je mettais à côté d'un œuf, d'un citron et d'une orange rangés sur ma table.

Je faisais ensuite passer ces quatre objets les uns dans les autres, et lorsqu'enfin ils étaient tous réunis dans l'orange, je me servais de ce fruit pour composer une liqueur fantastique.

Pour cela, je pressais l'orange entre mes mains, et je la réduisais de grosseur en la montrant de temps à autre sous ses différentes formes, et je finissais par en faire une poudre que je faisais passer dans un flacon où il y avait de l'esprit de vin.

On m'apportait alors un oranger dépourvu de fleurs et de fruits. Je versais dans un petit vase un peu de la liqueur que je venais de préparer ; j'y mettais le feu ; je le plaçais au-

dessous de l'arbuste, et aussitôt que l'émanation atteignait le feuillage on le voyait se charger de fleurs.

Sur un coup de ma baguette, ces fleurs étaient remplacées par des fruits que je distribuais aux spectateurs.

Une seul orange était restée sur l'arbre ; je lui ordonnais de s'ouvrir en quatre parties, et l'on apercevait à l'intérieur le mouchoir qui m'avait été confié. Deux papillons battant des ailes le prenaient par les angles et le déployaient en s'élevant en l'air.



La Seconde Vue,

ou la Clochette mystérieuse.

LA SECONDE VUE

Ou la Clochette Mystérieuse.

L'expérience représentée par la gravure ci-contre est un perfectionnement apporté à la *Seconde vue*, que j'ai décrite au commencement de ce volume. Les résultats sont exactement les mêmes ; le principe seul est changé.

Au lieu de faire à mon fils cette question : « Dites-moi ce que je tiens à la main? » à chaque objet qui m'était remis, je frappais un coup sur une petite clochette, et, malgré cette uniformité du signal, l'enfant dépeignait l'objet comme s'il l'eût eu sous les yeux.

Mais ce qui pouvait intriguer les *intrépides scrutateurs* de mes secrets, c'est que peu d'instants après, je mettais la clochette de côté, et bien que j'observasse le silence le plus complet, tous les objets présentés n'en étaient pas moins immédiatement désignés par l'enfant.

J'imitais aussi certains phénomènes produits par quelques

sujets magnétisés. Je lui couvrais les yeux d'un épais bandeau, et sans prononcer une parole je lui remettais entre les mains un verre plein d'eau ; le liquide prenait sous ses lèvres le goût d'un autre liquide quelconque sur lequel un spectateur avait fixé sa pensée, quelque bizarre que fût ce choix.

Toujours sans que je parlasse, je lui faisais porter un bouquet à une dame qu'un spectateur avait secrètement désignée ; ou bien il exécutait un ordre qui m'était confié à voix basse, tel que celui-ci :

Aller prendre une tabatière dans la poche d'une personne désignée ; l'ouvrir, en ôter une prise de tabac pour la porter ensuite dans le porte-monnaie d'une autre personne.



Le Foulard aux Surprises.

LE FOULARD AUX SURPRISES.

Un principe fondamental de la prestidigitation, c'est de produire de grands effets avec de petites causes ; autrement dit, il faut produire, avec de petits objets, des objets d'un gros volume.

Qu'y a-t-il d'étonnant en effet de faire sortir d'une boîte à double fond ce qui peut y être contenu ? La difficulté consiste uniquement dans l'*ingéniosité* de l'appareil, et tout le mérite revient à l'ébéniste ou au ferblantier qui a fabriqué la boîte.

Mais le *foulard aux surprises* est un tour qui ne pouvait laisser croire à aucune combinaison mécanique, parce que l'instrument qui devait produire des objets si volumineux pouvait être réduit à de bien petites proportions.

Ce foulard était confié par un spectateur. Aussitôt que je l'avais entre les mains, je le pressais, l'étirais et le retournais en tous sens pour prouver qu'il ne contenait rien, puis, le prenant par le milieu, je le secouais et j'en faisais sortir un plu-

met. En retournant le foulard du côté opposé, j'en retirais un second, un troisième, un quatrième plumet et jusqu'à un panache de tambour-major. Enfin une véritable pluie de plumets venait couvrir la scène.

Ces subtilités étaient le préambule d'un tour beaucoup plus surprenant encore, et qu'on pourrait appeler à plusieurs titres le bouquet de l'expérience.

Je m'approchais des spectateurs, et après avoir une dernière fois bien secoué et retourné le foulard de tous côtés, j'en faisais sortir une énorme corbeille de fleurs que je distribuais aux dames.

Ce tour faisait partie des expériences annoncées sur ma première affiche.



La Suspension Éthéréenne.

LA SUSPENSION ÉTHÉRÉENNE.

Dans l'année 1847, on se le rappelle, il n'était question que de l'éther et de ses merveilleuses applications. J'eus alors l'idée d'utiliser à mon profit l'engouement du public pour en faire un à-propos qui eut un succès prodigieux.

— Messieurs, disais-je avec le sérieux d'un professeur de la Sorbonne, je viens de découvrir dans l'éther une nouvelle propriété vraiment merveilleuse.

Lorsque cette liqueur est à son plus haut degré de concentration, si on la fait respirer à un être vivant, le corps du patient devient en peu d'instants aussi léger qu'un ballon.

Cette exposition terminée, je procédais à l'expérience. Je plaçais trois tabourets sur un banc de bois. Mon fils montait sur celui du milieu, et je lui faisais étendre les bras, que je soutenais en l'air au moyen de deux cannes qui reposaient chacune sur un tabouret.

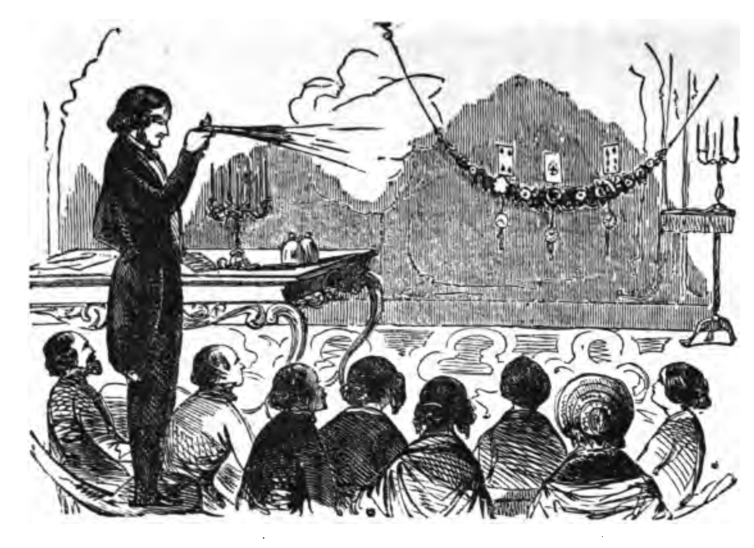
Je mettais alors simplement sous le nez de l'enfant un flacon

vide que je débouchais avec soin, mais dans la coulisse on jetait de l'éther sur une pelle de fer très chaude, afin que la vapeur s'en répandît dans la salle. Mon fils s'endormait aussitôt, et ses pieds devenus plus légers, commençaient à quitter le tabouret.

Jugeant alors l'opération réussie, je retirais le tabouret de manière que l'enfant ne se trouvait plus soutenu que par les deux cannes.

Cet étrange équilibre excitait déjà dans le public une grande surprise. Elle augmentait encore lorsqu'on me voyait retirer l'une des deux cannes et le tabouret qui la soutenait ; et enfin elle arrivait à son comble, lorsqu'après avoir élevé avec le petit doigt mon fils jusqu'à la position horizontale, je le laissais ainsi endormi dans l'espace, et que pour narguer les lois de la gravitation, j'ôtais encore les pieds du banc qui se trouvait sous cet édifice impossible, tel que le représente la gravure ci-contre.

La première représentation eut lieu le 10 octobre 1847.



La Guirlande de Fleurs.

LA GUIRLANDE DE FLEURS.

Ce tour était très compliqué et formait à son dénouement un très joli tableau.

J'empruntais deux mouchoirs et trois montres ; j'en faisais un paquet que je mettais dans une sorte de pistolet-tromblon, et j'y joignais trois cartes choisies dans un jeu par des spectateurs. Pendant ce temps, on apportait une guirlande de fleurs que l'on suspendait à de petits rubans placés au milieu de la scène.

J'annonçais alors que ces fleurs allaient me servir de point de mire, et que lorsque je ferais feu de ce côté, les montres, les mouchoirs et les cartes iraient se grouper autour d'elles.

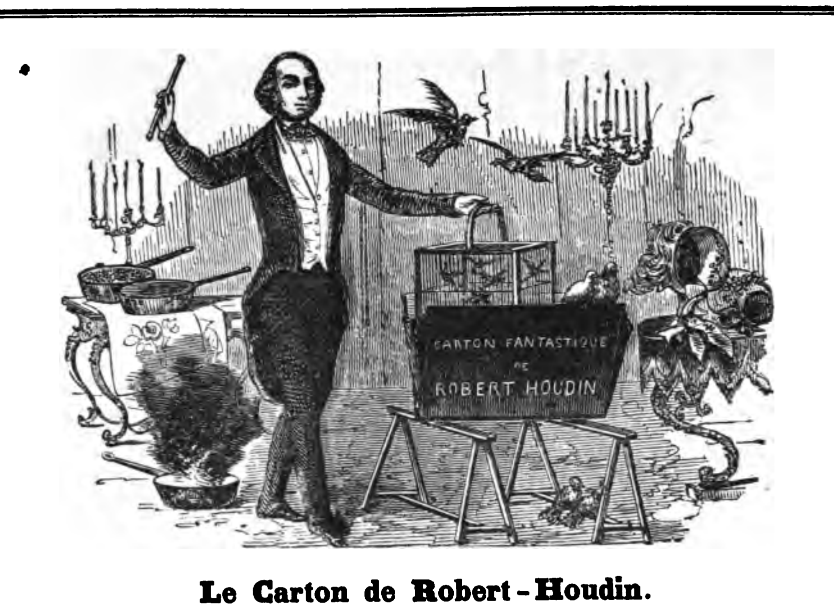
En effet, lorsque le coup partait les cartes apparaissaient sur la guirlande, les montres en dessous et les mouchoirs pendaient sur le côté.

(Un erratum à signaler sur le dessin ci-contre, c'est que le graveur a oublié d'y mettre les mouchoirs.)

Au commencement du tour, bien que je n'eusse besoin que de deux mouchoirs, j'en empruntais trois, parce que j'en gardais un pour faire un autre tour sous forme d'intermède, dans le but d'allonger cette petite scène qui sans cela eût été beaucoup trop courte.

Je mettais de l'esprit de vin sur ce mouchoir, je l'enflammais et je montrais les ravages du feu en passant mon bras par un énorme trou. Puis sous le prétexte de me servir de ce principe des homœopathes : *similia similibus curantur*, je versais encore de l'esprit de vin sur le linge brûlé, je l'enflammais de nouveau, et en frappant seulement avec la main sur le mouchoir incendié, je le faisais reparaître dans son état primitif.

Le tour de la guirlande a été représenté pour la première fois le 18 janvier 1850.



Le Carton de Robert-Houdin.

LE CARTON DE ROBERT-HOUDIN.

La plus simple des lois naturelles veut que le contenant soit plus grand que le contenu ; ici c'est tout le contraire. On peut donc appeler ce tour une *impossibilité réalisée*.

En effet, j'apportais sous mon bras un carton à dessin qui n'avait pas plus d'un centimètre d'épaisseur et je le posais sur de légers tréteaux placés dans le plus complet isolement au milieu de la scène ; puis j'en retirais successivement :

1° Une collection de gravures ;

2° Deux charmants chapeaux de dame garnis de fleurs et de rubans, aussi frais que s'ils sortaient à l'instant même des mains de la modiste ;

3° Quatre tourterelles vivantes ;

4° Trois énormes casseroles en cuivre remplies, l'une de haricots, l'autre d'un feu ardent, et la troisième d'eau bouillante.

5° Une grande cage remplie d'oiseaux voltigeant de bâtons en bâtons (1).

6° Enfin, après que le carton avait été fermé une dernière fois, mon plus jeune fils, le héros de la suspension éthéréenne, soulevait le couvercle, montrait au public sa tête souriante et sortait aussi de cette étroite prison.

---

(1) Un de mes bons amis, M. Bouly, de Cambrai, avocat distingué, auteur de plusieurs ouvrages archéologiques très estimés, amateur passionné des arts en général et de l'escamotage en particulier, est l'auteur de ce tour ingénieux. La cage sortant du carton est entièrement de son invention. Les autres prestiges que j'ai ajoutés à cette expérience ne peuvent rien ôter au mérite de l'idée première.



L'Impression instantanée.

L'IMPRESSION INSTANTANÉE.

Ou la communication des Couleurs par la volonté.

Je présentais au public plusieurs flacons remplis de diverses couleurs, et j'annonçais que, par un procédé nouveau, je pouvais faire passer des liquides colorés à travers un faible ruban de soie à quelque distance que ce fût.

Je mettais alors au milieu des spectateurs un petit pupitre sur lequel j'étendais un linge.

Messieurs, disais-je, voici un cachet communiquant par un léger cordon à cette bouteille qui est pleine d'une liqueur rouge ; veuillez essayer d'en imprimer l'empreinte en pressant sur l'étoffe.

Un des spectateurs essayait, mais en vain ; l'étoffe restait entièrement blanche.

— Pour faire passer le liquide jusque dans le cachet, ajoutais-je avec un grand sérieux, il manque une formalité ; il faut

que j'en donne le commandement. Je le fais en ce moment. Essayez maintenant, je vous prie.

En effet, le nom gravé sur le cachet s'imprimait en beaux caractères rouges ; mais sitôt que je donnais un ordre contraire, on avait beau appliquer le cachet, le liquide ne passait plus.

Je prenais ensuite un autre flacon contenant du bleu, j'y attachais le ruban par une de ses extrémités, et afin qu'on fût bien assuré qu'il n'y avait aucune préparation dans le cachet, je priais un spectateur d'attacher une clé à l'autre bout du ruban. Ces conditions remplies et le commandement en étant donné, on pouvait écrire sur le linge avec la clé comme si c'eût été un pinceau.

Je terminais cette expérience en faisant subitement changer un bouquet de roses blanches en roses d'un rouge très vif.

Représenté au mois de septembre 1850.



Le Coffre Transparent.

LE COFFRE TRANSPARENT

Ou les Pièces Voyageuses.

Ce tour avait pour but de montrer avec quelle facilité je pouvais faire passer invisiblement des pièces de monnaie d'un endroit à un autre.

J'empruntais huit pièces de cinq francs que je faisais marquer avec beaucoup de soin par les spectateurs, puis je les mettais ostensiblement dans un vase en cristal que je tenais à la main.

Je posais un autre vase sur une table à l'extrémité de ma scène et j'annonçais qu'en frappant avec ma baguette sur celui où se trouvaient les pièces, une d'elles en sortirait à chaque coup pour passer dans le verre vide.

Effectivement, au son que ma baguette produisait sur le cristal, une pièce en sortait pour passer dans l'autre vase, et l'on en entendait le son argentin.

Au lieu de faire passer la huitième comme les autres, je la sortais du vase et je la remettais entre les mains d'une dame, en la priant de bien la serrer pour l'empêcher de s'échapper.

Mais à l'instant où frappant sur la cloche, je disais : partez ! la pièce emprisonnée sortait de la main et on l'entendait rejoindre ses compagnes.

Pour terminer l'expérience d'une manière concluante, je suspendais à de minces cordons de soie accrochés au plafond, un coffre de cristal transparent. Je le faisais balancer dans l'espace et lorsqu'il se trouvait à son plus grand éloignement de la scène, j'y envoyais les pièces que l'on voyait parfaitement arriver dedans.

A chacune de ces expériences, l'identité des pièces était constatée.

Représenté pour la première fois le 4 septembre 1849.



Le Garde-Française.

LE GARDE-FRANÇAISE

Ou la Colonne au Gant.

On apportait sur une table un petit automate revêtu du costume de Garde-Française ; il portait un mousquet et se tenait au port d'arme prêt à recevoir un commandement.

En automate bien appris, il commençait par saluer respectueusement l'assemblée, et après s'être débarrassé de son arme, il envoyait de la main droite quelques baisers aux jeunes enfants qu'il apercevait dans la salle ; puis il laissait tomber ses bras en tenant, comme on dit au service militaire, le petit doigt sur la couture de la culotte et restait droit et immobile en attendant de nouveaux ordres.

J'empruntais à plusieurs dames de l'assemblée quatre bagues et un gant blanc, j'en faisais un paquet et je le mettais dans le petit fusil que j'avais préalablement chargé et amorcé.

— Tenez, disais-je à mon Garde-française, je vous rends votre arme contenant un gant et quatre bagues ; montrez maintenant votre adresse, en envoyant tous ces objets sur ce point de mire. Je lui montrais une colonne en cristal qui se trouvait sur une autre table.

L'automate mettait en joue, posait le doigt sur la gachette, visait et, au signal que je lui en donnais, faisait feu. Les objets contenus dans le fusil étaient projetés sur la colonne, et, le gant gonflé comme s'il eût été porté par une main invisible se dressait sur le sommet du cristal, étalant à chacun de ses doigts une des bagues qui m'avaient été confiées.

Je variais quelquefois l'expérience. Je mettais dans le fusil une seule bague et deux cartes choisies secrètement par des spectateurs. L'automate dirigeait son arme vers un vase de fleurs que je lui indiquais, et lorsqu'il faisait feu, un petit amour sortait du milieu des roses en battant des ailes et portait à la main une torche allumée au bas de laquelle la bague était accrochée. Quant aux deux cartes, elles avaient dévié de leur chemin et s'étaient fixées sur ma poitrine.



Le Pâtissier du Palais-Royal.

LE PATISSIER DU PALAIS-ROYAL.

Voyez ce charmant petit automate ; à l'appel de son maître il vient sur le seuil de sa porte ; et, fournisseur aussi poli que pâtissier habile, il salue et attend les commandes de sa clientèle. Des brioches chaudes et sortant du four, des gâteaux de toute espèce, des sirops, des liqueurs, des glaces, etc., sont aussitôt apportés par lui que commandés par les spectateurs, et quand il a satisfait à toutes les demandes, il aide son maître dans ses tours d'escamotage.

Une dame, par exemple, a-t-elle mis secrètement sa bague dans une petite boîte qu'elle ferme à clé et qu'elle garde entre ses mains ; à l'instant même le pâtissier lui apporte une brioche dans laquelle se trouve la bague qui vient de disparaître de la boîte.

Voici une autre preuve de son intelligence.

Une pièce d'or lui est remise dans une petite corbeille par un spectateur, qui lui dit ce qu'il doit prendre sur cette pièce en

francs et centimes. Il s'enferme chez lui, et quelque compliqué que soit son compte, il fait son calcul et rapporte en monnaie le reste de la somme.

Enfin une loterie comique est tirée, et c'est encore le pâtissier qui est chargé de la distribution des lots.

Aussi intéressante par sa complication que par la gaîté qu'elle apportait parmi les spectateurs, cette pièce était la mieux goûtée de mes expériences et terminait toujours brillamment ma séance.

Le pâtissier du Palais-Royal a été représenté pour la première fois à l'ouverture de mon théâtre.



Le Voltigeur au Trapèze.

DIAVOLO ANTONIO

Le Voltigeur au Trapèze.

J'avais donné à cet automate le nom de Diavolo Antonio, célèbre acrobate, dont j'avais cherché à imiter les périlleux exercices. Seulement l'original était un homme, et la copie n'avait que la taille et les traits d'un enfant.

J'apportais mon jeune artiste de bois entre mes bras, comme je l'eusse fait pour un être vivant, je le posais sur le bâton d'un trapèze, et là je lui adressais quelques questions auxquelles il répondait par des signes de tête.

— Vous ne craignez pas de tomber ?

— Non.

— Etes-vous bien disposé à faire vos exercices ?

— Oui.

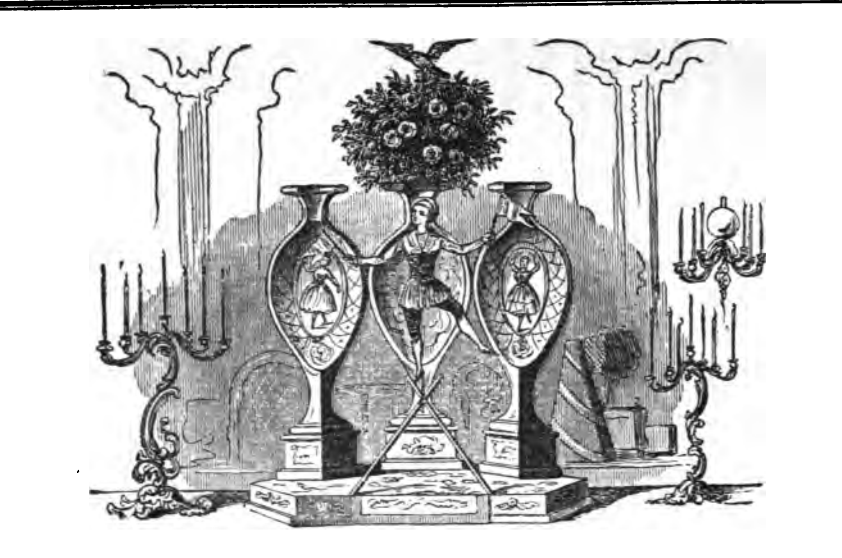
Alors, aux premières mesures de l'orchestre, il saluait gracieusement les spectateurs, en se tournant vers toutes les par-

ties de la salle, puis se suspendant par les bras, et suivant la mesure de la musique, il se faisait balancer avec une vigueur extrême.

Venait ensuite un instant de repos, pendant lequel il fumait sa pipe, après quoi il exécutait des tours de force sur le trapèze, tels que de se soulever à la force des bras et de se tenir la tête en bas, tandis qu'il exécutait avec les jambes des évolutions télégraphiques.

Pour prouver que son existence mécanique était en lui-même, mon petit Diavolo abandonnait la corde avec ses mains, se pendait par les pieds, et quittait bientôt entièrement le trapèze.

Cet automate a paru pour la première fois sur mon théâtre le 1er octobre 1849.



Le Vase Enchanté.

LE VASE ENCHANTÉ

Ou le Génie des Roses.

Au commencement de cette petite scène, qui tenait de la féerie, on apercevait sur une table placée au milieu de ma scène, un vase étrusque orné de pierreries, d'un travail et d'un goût exquis. Il était surmonté de branches et de feuilles de rosier.

Je priais une dame de choisir une carte dans un jeu et de l'enfermer dans une petite boîte que je lui présentais. Aussitôt la carte sortait de la boîte, revenait entre mes mains et se trouvait remplacée par un charmant canari.

J'enfermais ce petit oiseau dans une cage.

— Mesdames, disais-je ensuite, ce serin est tellement obéissant, que lorsque je vais lui en donner l'ordre, il sortira à travers les barreaux de sa cage pour aller se percher sur le bouquet qui couronne ce vase. Afin de lui offrir une séduisante attraction, je vais faire pousser des fleurs sur ce feuillage.

J'étendais alors ma baguette sur le rosier et l'on voyait apparaître de petits boutons qui grossissaient à vue d'œil, s'épa-

nouissaient insensiblement, et devenaient de magnifiques roses.

Ce prestige ne s'était pas plus tôt accompli, que le serin disparaissait de la cage et se montrait sur le sommet du rosier en gazouillant de toute la force de son gosier.

Là, selon le désir des spectateurs, il chantait tel air qu'on lui désignait. Lorsque chacun avait entendu le morceau de son choix, le musicien s'envolait, et ainsi qu'un acteur qui vient de jouer son rôle, il rentrait dans la coulisse.

Pour terminer cette charmante scène, le vase s'ouvrait en plusieurs parties, formait un élégant kiosque dans lequel un Indien exécutait, avec la plus rare perfection, sur une corde raide, des danses acrobatiques et des exercices de haute voltige.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à mon théâtre, le 25 novembre 1850.



La Corne d'abondance.

LA CORNE D'ABONDANCE.

Parmi les modifications que j'avais apportées aux séances des prestidigitateurs qui m'avaient précédé, j'ai signalé, dans le cours de cet ouvrage, le genre de cadeaux que j'offrais au public comme souvenir de mes séances.

Comte et ses émules faisaient des distributions de jouets d'enfants et de sucreries qui se trouvaient invariablement dans un chapeau. Je pensai qu'il était peu convenable d'offrir des éventails, des fleurs et des bonbons, en les faisant sortir d'une source qui n'était pas toujours d'une propreté irréprochable, et pour obvier à cet inconvénient, j'inventai la corne d'abondance.

Je présentais au public une sorte de grand cornet qui s'ouvrait en deux parties, afin qu'on pût mieux en visiter l'intérieur, puis dès qu'il était refermé, j'en retirais des bonbons et des fleurs.

C'est aussi de ce cornet que je faisais sortir des journaux comiques, des albums, des quadrilles illustrés, etc.

Je m'étais exercé à lancer ces différents objets avec une sûreté de direction telle qu'ils arrivaient immanquablement aux personnes même les plus éloignées de ma scène.

Cette distribution, ainsi que celle de la bouteille inépuisable,

produisait dans la salle une animation des plus plaisantes. C'était à qui posséderait un de ces cadeaux, et l'on m'adressait de tous côtés des supplications télégraphiques auxquelles je me faisais un devoir de répondre.

Je regrette de ne pouvoir continuer à donner des détails sur mes autres expériences ; l'espace me manque ; je me trouve donc forcé de n'en donner que les titres, et d'en remettre la description et la gravure au nouvel ouvrage que j'ai annoncé.

J'espère alors me dédommager également du silence que, pour la même raison, j'ai dû garder sur quelques prestidigitateurs en renom.

La Naissance des Fleurs. *
Le Punch infernal.
L'Escamotage de mon fils.
Les Boules de cristal.
Les Cartes magnétisées.
Le Dessèchement.
Un Équilibre remarquable.
Le Hibou fascinateur.
La Prison.
Le petit Savoyard.
Auriol et Debureau.
Les Tourterelles sympathiques.
Le Favori des Dames.
Le Carillonneur.
L'Impression instantanée.
Le Secret de contrebande.
Le Coffre de sûreté.
Le Bouquet à la Reine.
Le Coffret de Cagliostro.
La Boule du destin.
La Pluie d'or.
Un Prodige de la Magie.
Les Souhaits accomplis.
La Photographie à la vapeur.

* On m'a souvent demandé comment il se faisait que certaines de mes expériences eussent été imitées par d'autres prestidigitateurs. En voici les raisons :
En 1850, un employé, depuis sept ans à mon service et auquel j'avais accordé toute ma confiance, se laissa séduire par les offres brillantes d'un amateur d'escamotage, et lui vendit, moyennant un très haut prix, quelques-uns de mes secrets. La justice, instruite de ce coupable trafic, en arrêta le cours. Le vendeur fut condamné par la cour d'assises à deux ans de prison, pour vol domestique. (Voir la *Gazette des Tribunaux* du 26 juin 1850) ; l'acheteur ne put être atteint. C'est par lui que mes trucs passèrent en des mains étrangères.

TABLE

DES CHAPITRES DU TOME SECOND.

ERRATA.

TOME PREMIER.

PAGE	141,	ligne	dernière : pour le ro ; lisez : pour le roi.
—	181,	—	4, du sommaire : agréables surprise ; lisez : agréables surprises.
—	184,	—	26, je traçai majestueusement ; lisez : je traçai mystérieusement.
—	204,	—	20, par un geste ; lisez : par un geste.
—	210,	—	5, qui me mit à *rhabiller* ; lisez : qui m'employa à *rhabiller*.
—	232,	—	12, ruminait à quelque perfidie ; lisez : ruminait quelque perfidie.
—	240,	—	12 et 13, Diction Jules de Rovère vienne encore enrichir le nouveau naire de l'Académie Française ; lisez : nouveau Jules de Rovère vienne encore enrichir le Dictionnaire de l'Académie Française.
—	243,	—	9, ne rendraient-elles pas ; lisez : ne rendraient-ils pas.
—	278,	—	13, d'une aussi glorieux ; lisez : d'un aussi glorieux.
—	284,	—	6 et 7, qui est-ce qui n'a pas fait ; lisez : qui n'a pas fait.
—	356,	—	15, auters ; lisez : autres.
—	365,	—	7 et 8, habile escamoteur ; que ce cosaque ; lisez ; habile escamoteur que ce cosaque.
—	288,	—	3, n'étais ; lisez : n'était.

TOME SECOND.

PAGES	57,	ligne	6, iutrotduisit ; lisez : introduisit.
—	59,	—	9, soni ; lisez : sont.
—	92,	—	Le 7e alinéa doit être considéré comme note.
—	181,	—	3, 2 mai ; lisez : 7 mai.
—	212,	—	12, je le satisfais ; lisez : je le satisfis.
—	236,	—	5, convivres ; lisez : convives.
—	240,	—	8, à la campagne ; lisez : la campagne.
—	300,	—	1re qu' ; lisez : qu'il.
—	305,	—	8, m'y trouvant plus ; lisez : n'y trouvant plus.
—	331,	—	25, fassent-ils ; lisez : fussent-ils.